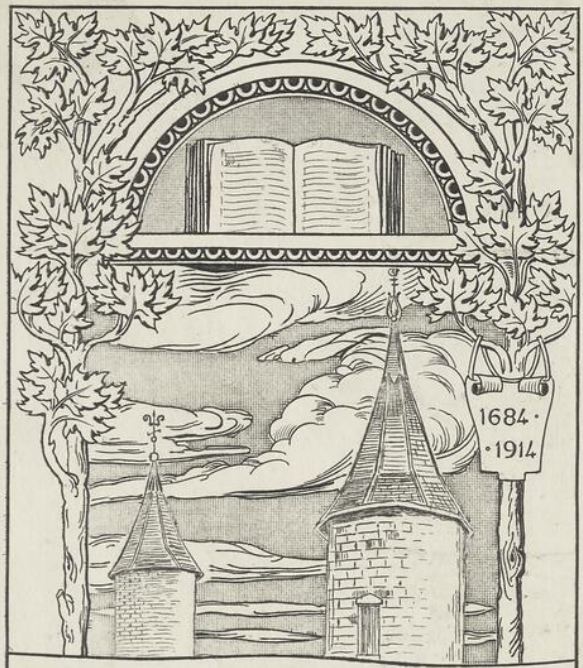
PEINTURE D'ART FRANÇAISE



BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL
S

MARIE-CLAIRE DAVELUY

LE COEUR DE PERRINE



GRANGER FRÈRES
MONTRÉAL - 1940

LE COEUR DE PERRINE

FIN DES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT

DU MÊME AUTEUR

" Ouvrages pour la jeunesse "

Sur les ailes de l'Oiseau bleu. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.

Une révolte au pays des fées. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.

Les Aventures de Perrine et de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8. (Deuxième édition).

La Captivité de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8. (Deuxième édition).

Charlot à la « Mission des Martyrs ». Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8.

L'Idylle de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8.

Perrine et Charlot à Ville-Marie. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1940. In-8.

Le Cœur de Perrine. Fin des aventures de Perrine et de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1940. In-8.

PARAÎTRONT PROCHAINEMENT :

Le Filleul du roi Grolo. (Réédition).

Petit théâtre historique.

Le Richelieu héroïque.

Michelle et Josephte dans la tourmente.

Le mariage de Josephte Précourt.

Promenades historiques.

Marie-Claire DAVELUY

LE COEUR DE PERRINE

FIN DES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT

Dessins de
James McISAAC

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

MONTRÉAL
Librairie GRANGER FRÈRES Limitée
1940

PZ
25
D3C6
Ex.2
(c)

Tous droits réservés, Canada 1940.

B. Q. R.
NO. 3278

AVANT-PROPOS

Avec ce volume prend fin la vie aventureuse et héroïque de Perrine et de Charlot. Aurai-je réussi à évoquer fidèlement pour tous l'existence de nos vaillants ancêtres du dix-septième siècle, de leur enfance à leur mort trop souvent prématurée, et offerte en holocauste à leur jeune pays ?

Souvenons-nous de leurs gestes ! Souvenons-nous de leurs leçons de vaillance ! Souvenons-nous d'enrichir le patrimoine que nous ont légué tous ces héros de la Nouvelle-France, les premiers à besogner, à prier, à mourir pour que vive une civilisation chrétienne et française sur la terre d'Amérique.

Marie-Claire DAVELUY



« Dans ce pays, il faut un soldat pour défendre chaque foyer »...

92249

I

UNE ENTREVUE

Le Père Jérôme Lalemant, supérieur des Jésuites de la Nouvelle-France, était penché par un matin d'août 1660, sur sa table de travail, chargée de papiers et de documents. Il achevait de lire, le front soucieux, une lettre de Montréal, apportée par le bac, « d'où étaient descendues, il y avait peu d'heures, plusieurs personnes », lui avait-on appris. Soudain, on frappa à la porte. On l'avertit qu'une visiteuse l'attendait au parloir.

Aussitôt, le religieux replia la lettre, et passa la main sur son front, afin d'en chasser tout nuage. La courtoisie était parfaite chez le supérieur des Jésuites. Fort intelligent, imposant, sa direction spirituelle était recherchée, par la plus humble chrétienne, comme par l'étonnante contemplative, Mère Marie de l'Incarnation. Il comptait environ soixante ans et au delà de vingt ans de séjour au Canada.

D'un pas vif encore, le Père Lalemant traversa un couloir, tout en devisant avec lui-même: « Bah ! pen-

sait-il, toujours sous l'impression des confidences de son dernier correspondant, quoique la volonté du capitaine Le Jeal soit tenace, sa sœur, la sage Perrine, décidera en dernier ressort . . . Et elle a un excellent jugement ».

Il pénétrait sur cette réflexion dans la petite pièce affectée aux visiteurs. Il retint une exclamation de surprise. Il voyait se lever une jeune fille sérieuse, fort distinguée. Très blonde, elle avait des yeux bleus, qui éclairaient lorsqu'ils s'animaient, une figure d'une réserve et d'un calme un peu froids.

« Comment, Perrine ? fit le Père, en tendant la main avec cordialité, car il appréciait la courageuse orpheline. Je pensais justement à vous. Depuis quand êtes-vous à Québec ? Mais asseyez-vous, je vous en prie.

— Je suis ici depuis deux heures, à peine, Père. Madame d'Ailleboust a désiré venir à Québec, chez les Hospitalières. Comment refuser de l'accompagner, escortée comme nous le serions par plusieurs personnes, n'ayant souci que de nous protéger. Je me suis embarquée confiante, ayant dans les bras ma petite nièce Perrine, dont les deux ans se sont enchantés du voyage.

— Vous ne manquez pas d'audace, permettez-moi de vous le dire, chère enfant. Nous sommes guettés par nos ennemis, devenus de plus en plus féroces, sur toutes les rives de Montréal à Québec.

— La situation est pourtant moins grave qu'il y a quatre ou cinq semaines. Nous respirons sous la menace iroquoise. D'ailleurs . . .

— D'ailleurs, Perrine ?

— Père, ne m'aviez-vous pas permis d'avoir recours à vos lumières, si quelque circonstance critique se présentait dans ma vie ?

— Je me souviens.

— L'heure est venue. L'offre de Madame d'Ailleboust de prendre place dans le bac en route vers Québec, m'a paru une délicatesse providentielle. J'ai saisi l'occasion. Il fallait, Père, que j'eusse un entretien avec vous.

—Et M. Souart ? Vous aimez pourtant ce sulpicien de bon conseil, si affable ?

— Peut-être l'ai-je jugé trop intéressé en la matière.

—Ah !

— Vous souriez, Père ?

— Oui, dit le Jésuite, qui considérait avec attention cette figure où beaucoup de tristesse paraissait soudain, car je le vois, Charlot joue au maître, en votre endroit. Et il cherche, et il trouve des appuis.

— Mais, Père, s'exclama Perrine, comment savez-vous que . . .

Le Père rit de bon cœur cette fois. L'effarement de la jeune fille était complet. Puis, sortant de son bréviaire une lettre, il la fit voir à Perrine.

— Charlot vous a écrit, dit celle-ci. Je suis surprise, mais satisfaite aussi. Il expose lui-même, d'après ses vues, l'impasse où il me place . . .

— Lui seul, Perrine ?

— Qu'importe ! Il veut la résoudre de façon très personnelle.

— Il a des arguments sérieux.

— Père, du moins, grâce à cette lettre, je n'ai pas à reprendre de très haut la question.

— Non, mon enfant. Je sais déjà que le Capitaine André de Senancourt, parti depuis deux ans pour la France, afin de mettre ordre aux affaires de sa sœur défunte, aux siennes aussi, revient définitivement au Canada, par l'un ou l'autre des vaisseaux attendus cet été. Je sais également que Charlot a reçu de son beau-frère, par le navire arrivé ici le trois juin dernier, une lettre, où il est longuement question de la situation embarassante où il va se trouver, à son retour, entre Charlot, ses enfants, et vous, Perrine, une étrangère pour lui, au fond. Que fera-t-il ? Seulement, voici . . . et le Père hésita, cette étrangère, André de Senancourt... l'aime, et profondément . . . paraît-il. Alors, est-ce qu'une solution toute naturelle ne pourrait . . .

— Je vous en prie, Père, fit la jeune fille qui rougissait, confuse, un peu contrariée aussi.

— Perrine, à quoi cela vous servirait-il de ne pas tenir compte de ce facteur assez important en la matière : l'amour ? Il me semble que le grand sentiment que l'on ressent pour vous . . . » et le jésuite sourit.

— Père, on dirait que vous approuvez Charlot de vouloir . . .

— Votre mariage avec André de Senancourt ? Je crois en effet que ce serait une conclusion excellente pour tous.

— Mais moi, Père, moi ?

— Avez-vous de l'antipathie pour le beau-frère de votre frère ? Ce serait grave, en effet si cela était.

— Non. Je dois être franche.

— Alors ?

— Il m'est indifférent . . . Je n'avais jamais fait entrer le mariage dans mes projets d'avenir . . . Prendre soin de mon frère et de ses enfants, me rend assez heureuse pour ne rien désirer d'autre. Je vous le déclare en toute sincérité. Pourquoi, oh ! pourquoi me demander . . . ce . . . ce sacrifice !

Et Perrine, soudain, cacha sa figure entre ses mains. Un sanglot se fit entendre.

— Ma pauvre enfant, je ne vous comprends plus. Je ne croyais pas votre sensibilité aussi . . . aussi frémissante. Est-ce qu'elle va prendre le pas sur votre raison, sur ce que nous admirons et apprécions tant en vous. Essayez de dominer ce trouble passager. Dites-moi, par exemple, si une autre se trouvait dans la même situation que vous, que lui donneriez-vous comme conseil ? Essayez de voir les choses sous un angle impersonnel. Ne vous cabrez pas ainsi . . . La sérénité vous est si naturelle.

— Jugez cette cause, *qui est ma cause,* comme si elle était celle d'une autre, dit tout bas Perrine. Puis, relevant la tête, elle demanda, non sans reproche dans la voix. C'est possible, Père ? Sincèrement ?

— Votre énergie et votre noblesse de cœur, peuvent rendre beaucoup de choses possibles.

— Vous pensez trop de bien de moi.

— Oh ! je vous connais. Mais, continua avec une grande douceur le Père, si vous vous entêtez contre un audacieux jésuite qui vous contredit . . . qui vous blesse peut-être . . .

— Non, non, mais en la circonstance, je trouve . . .

— Un instant encore, mon enfant. Posons de nouveau la question. Laissez-moi vous présenter deux considérations, assez fortes, il me semble, pour que vous m'en vouliez moins de différer d'opinion avec vous.

— Ne parlez pas ainsi, Père, Je vous écouterai avec une foi, une confiance, qui accompliront peut-être . . . un miracle ! . . . Mais ne vous y attendez pas trop, ajouta la jeune fille, en rougissant.

— Perrine, un jésuite ne croit pas facilement aux miracles, mais il sait qu'un cœur de jeune fille très pur, très tendre, très élevé, accepte parfois le bonheur que lui conseillent ceux qui l'aiment.

— Encore une fois, Père, parlez, je vous écouterai d'un esprit docile.

— Charlot, vous le savez, réagit mal, physiquement et moralement au chagrin que lui a causé la mort de sa jeune femme. Il m'écrit même ceci, écoutez bien : « Je vais au-devant du danger, moins pour tromper ma douleur que pour en finir avec elle, heureux si une flèche ou une balle iroquoise me réserve cette consolation de mourir utilement pour les miens . . .

— Père, fit Perrine, les lèvres tremblantes, vous ne m'épargnez guère la vérité . . . Oh ! Charlot, Charlot,

avoir osé écrire ces paroles, à deux pas du berceau de ses enfants . . . près de sa sœur qui ne vit que pour lui et pour ses petits.

— Ne le connaissez-vous pas encore, votre frère ? Extrême en sa douleur comme en sa bravoure, comme en ses affections, comme en ses décisions ? Sa fougue naturelle l'emporte sans cesse, avec une sincérité parfaite. Que pouvons-nous devant des gestes qui se rient de toutes prévisions ?

— Oui, vous le connaissez bien . . . mais je croyais le cœur de Charlot plus attaché à nous tous . . .

Un pli d'amertume se dessina autour de la bouche de Perrine.

— Enfant, soyez indulgente à ceux qui faiblissent sous le poids de la croix . . . Aidez-leur à la porter.

— Si je ne suis pas heureuse, est-ce que Charlot ne souffrira pas du contre-coup ? Alors, qu'aurons-nous tous gagné ? murmura Perrine, sans lever les yeux.

Le Père ignora cette interruption.

— D'un autre côté, ne croyez-vous pas, Perrine, que l'ascendant qu'a toujours exercé sur votre frère le capitaine de Senancourt ne puisse agir de façon victorieuse sur son humeur mélancolique ? Mais pour cela, il lui faut pénétrer sans cesse chez vous, partager votre vie . . . Les simples convenances, vous présente, l'empêcheront d'être assidu chez vous.

— Je puis quitter la maison de mon frère, dit Perrine en soupirant.

— Comment ? Vous priveriez les enfants de Lise, de votre belle-sœur si dévouée durant ses courtes années de bonheur, de la tendresse féminine qui leur est plus que jamais nécessaire ?

— Père, vous me faites mal !

— Supposons, car je serai comme le chirurgien touchant la plaie pour mieux la guérir, supposons que Charlot . . .

— Père ! cria Perrine affolée, des larmes dans la voix.

— . . . que Charlot, continua sans pitié le Père, vienne à vous quitter, quelle situation serait la vôtre et celle du capitaine de Senancourt ? A tous deux les orphelins rappelleront les souvenirs les plus chers. Qui en aura finalement la garde ? En ce pays, il faut un homme, un soldat pour défendre chaque foyer; et, d'autre part, une présence féminine dévouée est indispensable à de jeunes enfants . . .

— Père, je ne puis croire à cette épreuve. Charlot me quitter ! . . . Non, non, non, la Providence aura pitié . . .

Et quelque chose comme un sentiment de révolte parut sur les traits de la jeune fille.

— Je n'ajoute que ceci. Je trahis la suprême confidence d'une morte. Mais votre obstination me fait peur, mon enfant. Aux grands maux, les grands remèdes. Que Charlot me pardonne, son héroïque jeune femme aussi.

— Que voulez-vous dire, Père ?

— Eh bien Charlot termine sa lettre par ces mots : « Père, en travaillant au mariage de ma sœur avec André, c'est le désir d'une morte, de ma Lise bien-aimée que j'accomplis. « Souviens-toi, m'a-t-elle dit, tandis qu'elle respirait avec tant de peine, souviens-toi de mon dernier vœu : le bonheur d'André par Perrine ».

— Ma pauvre petite belle-sœur ! . . . Oui, j'ignorais ces mots touchants . . . Père, fit-elle, en se levant, je ne veux pas vous retenir davantage . . . Vous m'avez donné des sujets de réflexion pour . . . pour longtemps . . . » Mais le front de la jeune fille paraissait au Père se fermer mystérieusement.

— C'est cela, Perrine, réfléchissez. Je vous aiderai par mes faibles prières, reprit-il avec une sincère commisération.

— Puis-je revenir ?

— Si vous croyez que cela puisse vous être utile, je vous recevrai avec plaisir.

— Il me faudra en venir à une décision. Je vous la soumettrai, si vous me le permettez.

— Très bien, mon enfant. Mais où donc vous retirez-vous ?

— Vous pensez bien que mon amie Marie-Madeleine Godefroy n'entend guère que je sois en une autre demeure que la sienne. Mais je compte passer les dernières semaines de mon séjour chez Madame de Repentigny.

— Alors, vous attendez l'arrivée des navires ?

— Oui, Charlot le désire. Mais lui-même, sûrement, me rejoindra avec son fils. Il a hoché la tête quand je le lui ai proposé. Mais vous verrez, il se ravisera. Qui sait, fit Perrine, toute triste, en se dirigeant vers la porte de sortie, qui sait s'il n'avait pas escompté cette arrivée tardive pour vous permettre de mieux me convertir à ses projets.

— Allons, allons, courage, Perrine. Après tout, vous n'êtes pas si malheureuse d'être appréciée par tant de nobles cœurs.

II

L'ARRIVÉE DU DERNIER NAVIRE

TROIS semaines s'étaient écoulées depuis cette entrevue de Perrine avec le Père Jérôme Lalemant. La jeune fille ne l'avait pas renouvelée. Elle semblait toujours la même, sauf une étrange clarté du regard, où se lisait la tension farouche de la pensée. Mais pour le Père seul, qui avait revu plusieurs fois la jeune fille, dans ses visites chez les colons de Québec, toute cette agitation intérieure, tenue extérieurement bien en bride, prenait son véritable sens. A tous, la sollicitude de Perrine pour les petits enfants sans mère qu'étaient son neveu Pierre et la mignonne Perrine, expliquait l'attitude parfois distraite, parfois profondément triste, de la jeune fille.

Comme Perrine l'avait prévu, les premiers jours de septembre virent reparaître Charlot, avec son fils Pierre, un bambin de trois ans, délicieux, remuant, qui semblait, au physique, la réduction parfaite de son père. Mêmes yeux bruns, aux regards quêteurs d'affection, très volontaires lorsqu'un désir y pointait. Seulement,

l'enfant paraissait plus robuste que ne l'avaient été son père et sa mère. Quelle affection, le père lui portait ! Il supportait difficilement de le voir hors de son rayon visuel. Il accordait tout ce que demandait l'enfant, haussant les épaules si sa sœur lui reprochait de céder devant chaque caprice qui passait par cette petite tête fertile. « Je désire que mon fils sente quelle place il tient dans ma vie », disait-il . . . puis il ajoutait : Qui sait si je pourrai longtemps l'entourer ainsi . . . » mais ceci prononcé plus bas. Le jeune mari inconsolable, le colon, durement éprouvé, en son corps peu robuste, le captif, à deux reprises, chez les Iroquois, ne se faisait guère illusion sur la durée de sa vie. Qu'il se sentait las parfois ! Une toux persistante, qu'il soignait mal, l'avertissait que la moindre condition défavorable, en ses habitudes de vie, lui serait funeste. Il n'envisageait avec nul effroi la mort. Ne vivait-il pas, depuis son enfance, en complète familiarité avec elle ? Parfois, en quelque rêve doucement cruel, il revoyait Lise. Elle lui tendait les bras, l'adjoignait de le suivre. Ou bien, elle se tenait près de Perrine, la suppliant de prendre bien soin des petits, car son bonheur là-haut avec Charlot ne serait complet que si les enfants demeuraient tout près du cœur profond de leur tante. Et il semblait à Charlot que les yeux tristes de Lise se tournaient alors vers un personnage qui marchait seul, pensif, la tête basse, dans un petit sentier, sur la lisière d'une forêt. A la prestance, à je ne sais quel mouvement familier de la main se crispant sur l'épée, Charlot reconnaissait son beau-frère, André.

Il se réveillait, baigné de sueurs; et, en proie à l'insomnie, il passait le reste de la nuit à chercher par quel moyen il pourrait rapprocher ces deux êtres qu'il aimait, son beau-frère et sa sœur. Qu'il lui fût donné, au moins de ne pas mourir avant de les voir unis dans une grande affection dont ses enfants bien aimés n'auraient qu'à profiter. Un cercle familial les entourerait de nouveau de la protection nécessaire. Mais Perrine, quoique d'une douceur parfaite envers tous, et qui ne semblait vivre que pour son frère et ses enfants, gardait une attitude énigmatique vis-à-vis des projets de son frère. Une seule fois, Charlot, en souriant, avait fait allusion à l'amour qui pouvait surgir dans le cœur de sa sœur et changer leur vie à tous.

Vivement, celle-ci avait déclaré :

— Charlot, ne parle pas ainsi. Tu sais fort bien que je n'aime personne, que je ne me marierai jamais.

— On dit cela, ma sœur . . . Mais tu es belle, combien seraient heureux de te voir conduire sagement leur foyer, en ce pays difficile.

— Charlot, tu ne me fais pas plaisir en abordant un tel sujet.

— Je le sais, mais je brave ce déplaisir, au moins pour une fois.

— Tu serais donc satisfait, avait repris Perrine, de me voir t'abandonner ? Et les petits, quelle affection remplacerait la mienne ? Si je me mariais, tout cela arriverait, mon frère.

— Ma sœur, tout pourrait autrement se concilier ! Mais tu te raidis toujours . . . dès que je fais allusion . . .

— Charlot, je t'en prie . . . quitte un pareil sujet . . .» Et Charlot avait vu se durcir le regard de sa sœur.

— Comme tu l'aimes peu . . . pour qu'une si lointaine allusion te . . . peine, refroidisse ainsi ton attitude. Oh ! ma sœur, ma sœur . . . aie pitié !

— Mais de qui parles-tu ? avait balbutié la jeune fille, devenant toute rouge maintenant.

— Tu le sais aussi bien que moi, avait répliqué avec tristesse Charlot.

Le silence retomba entre eux. Et peu après, la jeune fille, en soupirant, était rentrée dans sa chambre.

Charlot s'était donc résolu de ne plus lui en parler, car le peu d'estime accordée à son beau-frère pouvait devenir de l'aversion. Il avait déchargé son cœur auprès de M. Souart, parent de la famille de sa femme. Celui-ci ne pouvait, par délicatesse, intervenir d'aucune façon dans ce problème familial qu'il faudrait résoudre dès le retour du capitaine de Senancourt. Le sulpicien avait conseillé à Charlot de remettre la cause d'abord entre les mains de la Providence, puis dans celles du Père Jérôme Lalemant, cette intelligence supérieure, avait déclaré M. Souart, et dont Perrine ne parle qu'avec admiration et une confiance entière. Il avait donc été convenu entre le curé de Ville-Marie et Charlot qu'une toute petite allusion — pas une conversation, certes, — serait faite devant Perrine, à la veille du retour de France du capitaine, afin que la jeune fille sente bien que les voeux de son frère n'avaient pas varié. Entre

temps Charlot ferait parvenir à Québec une longue lettre au Père Jérôme Lalemant sur le sujet. Pour le reste, à la grâce de Dieu, qui dispose si bien de tous les projets humains.

Et c'est ainsi que nous avons vu se réaliser, en partie, la tactique excellente, proposée par M. Souart. Charlot avait scruté souvent, depuis son arrivée à Québec, le visage rarement soucieux de sa sœur, devant lui; il n'en avait rien appris. Tous deux, avec les enfants, avaient accepté l'hospitalité que leur offrait, d'un cœur vraiment maternel, Madame Marie Favery de Repentigny. Plusieurs pièces de la vaste maison étaient à leur disposition, et Perrine s'était retrouvée un soir dans la chambre où elle avait reçu le dernier soupir de l'aïeule tant aimée, la protectrice inoubliable de sa jeunesse, Madame Catherine de Cordé.

Les souvenirs qui vinrent étreindre le cœur de la jeune fille la firent se redresser dans son lit, les yeux grands ouverts. Elle se leva, s'habilla sommairement, puis alla s'asseoir près de la fenêtre où montait la rumeur du Saint-Laurent. La nuit était claire. Que d'étoiles brillaient en la large étendue de firmament qu'elle avait devant elle. Là-haut, Madame de Cordé voyait-elle l'orpheline, dans le cadre ancien qui avait été le sien aussi ? Pouvait-elle lire jusqu'au fond de ce cœur que l'angoisse d'une décision faisait battre si douloureusement ? Oh ! si sa vieille protectrice eût été là, avec quelle joie, elle eût parlé, versant dans son cœur, son secret étouffant; puis elle aurait suivi les conseils dictés par cette bouche tendre et sincère. La décision que tous

attendaient d'elle, aurait été facilitée par cette confidence intime, cette douceur. Elle lui était refusée, il lui fallait porter seule le poids de cette oppression sentimentale.

Perrine se prit à glisser autour de la chambre. Les larmes la gagnaient. Soudain, elle aperçut, à travers ses pleurs, le vieux missel de Madame de Cordé, celui que Perrine aimait, enfant, et où de belles images marquaient la page des psaumes favoris. Machinalement, Perrine le prit. Une mince petite feuille s'en détacha, une lettre inachevée de l'aïeule à Charlot, écrite, car il y avait une date, un peu avant le retour inespéré de celui-ci.

Perrine ramassa en soupirant la petite feuille. La vue de cette écriture familière lui fit du bien. Elle en reconnaissait l'ampleur généreuse, la claire régularité. Mais que disait Madame de Cordé à Charlot? Pourquoi avait-elle interrompu son message ? Elle n'avait pas voulu le déchirer, ni même le jeter. Cela était évident, puisqu'elle l'avait glissé en ce coin secret du vieux missel. Le cœur de Perrine se mit à battre fortement. Allait-elle remettre, sans la lire, la petite feuille sur laquelle ses doigts frémissaient ? Une sorte de discrétion envers la pensée de la morte le lui commandait. Et pourtant ? Cet âpre besoin de conseil, de direction suprême qu'elle ressentait, depuis trois semaines lui faisait en appeler sans cesse à de petits incidents sauveurs, qui rendaient sa perplexité moins lourde.

III

LE MESSAGE DE LA MORTE

La jeune fille reposa le missel à sa place, mais la petite feuille demeura dans sa main. Lentement, elle revint vers la fenêtre. L'aube se levait et répandait sur toutes choses sa clarté diffuse. Un instant encore, Perrine hésita. Puis, levant les yeux vers le ciel, où s'éteignaient les dernières étoiles, elle murmura : « O ma tendre protectrice, ne m'en voulez pas si je lis ce que votre main, qui me bénissait si volontiers, a tracé ici . . . J'ai tant besoin d'un mot révélateur . . . Si vous étiez ici, avec quelle docilité je demanderais et suivrais vos avis . . .

Puis Perrine, à la clarté de la bougie expirante, lut ceci : « Charlot, mon enfant, il faut me faire une promesse, une promesse sacrée. Si je te revois avant de mourir, je te la ferai faire, près de moi, ton regard posé sur le mien, ta main dans la mienne. Et ce sera un échange venant du fond de nos âmes même . . . Mais si je retourne vers mon Créateur, avant cette entrevue suprême, sache bien ce que j'exige de ton cœur, si pro-

fondément aimant, malgré sa vivacité capricieuse. Ah ! Charlot entends bien n'est-ce pas, pour y obéir toujours, mon adjuration suprême. Je la confie à ce petit papier que j'insère dans mon missel. Je te le lègue, ce missel. Tu y liras, *peut-être au moment opportun*, ce que je te demande avec instance . . . »

Perrine interrompit sa lecture. Elle tressaillait toute. Comme tout cela lui paraissait d'une mystérieuse bonté providentielle ! Elle se rappelait que ce vieux missel, en effet, avait été laissé à Charlot. Cela l'avait surprise au premier abord. Elle comptait l'obtenir pour elle-même auprès de Madame de Repentigny. Charlot avait souri de ce legs. Il avait prié Perrine de le garder quelque temps pour lui. Perrine se souvenait qu'elle avait hoché la tête et simplement recommandé à son frère de laisser le livre précieux dans la chambre de l'aïeule, à sa place habituelle. Plus tard, Charlot le reprendrait.

Ah ! si Madame Le Gardeur n'était pas morte sitôt après l'entrevue qu'elle avait eue avec Charlot, sans doute, le message eût disparu, et le vieux missel fût devenu la propriété de Perrine . . . Mais l'aïeule était partie trop vite . . . sans pouvoir rien changer à des dispositions devenues inutiles . . . Aujourd'hui, en outre, à cet instant même, pourquoi, était-ce elle, Perrine, et non Charlot, qui tenait entre ses mains le mot solennel de Madame de Cordé . . . Il aurait pu demeurer caché longtemps encore, entre les feuillets où chantait l'hymne : « Il est arrêté dans les desseins du Seigneur » . . . Perrine se convainquait de plus en plus

que tout cela était une douceur venue de l'au-delà, que la chère morte allait lui parler encore, qu'elle ferait de la clarté sur sa route devenue obscure.

Elle reprit sa lecture, faisant trembler la mince petite feuille sous l'émotion qui la tenait. L'aïeule écrivait : « Devines-tu déjà, Charlot, que c'est de Perrine que je veux t'entretenir ? Ne penses-tu pas, comme moi, qu'il faille songer à l'avenir de cette enfant dévouée, qui s'oublie sans cesse pour nous ? Lorsque je ne serai plus là et que mon Charlot, lui, se verra entouré des grandes et saintes affections d'ici-bas, d'une femme, de chers enfants, ne devra-t-il pas regarder avec beaucoup de sollicitude affectueuse vers sa sœur, isolée, sans bonheur personnel. Il ne faudra, alors, ne négliger aucune occasion, qui pourrait assurer une situation indépendante et heureuse à cette enfant. *Je sais que des circonstances se présenteront où tu auras à envisager une décision d'où dépendront le bonheur et la sécurité de ma Perrine, en ce pays.* Prends cette décision avec soin, après y avoir beaucoup réfléchi . . . Je t'aiderai de là-haut, Charlot. Ne la laisse pas se sacrifier . . . pour toi, peut-être encore. N'écoute pas ses protestations qui témoigneront de son peu d'expérience de la vie . . . et des choses du cœur, en général. Que sait-elle du monde, au fond, la chère enfant ? Elle est droite, elle est pure, elle aime sans complication . . . Son manque absolu de vanité la fera se juger bien au-dessous de ce qu'elle vaut, tu le sais, mon Charlot. Conseille-la en ces occasions . . . Je le répète, une forme de bonheur se lèvera tôt ou tard pour elle. Guéris ses scrupules.

Et si, dans ton coeur qui apprécie profondément Perrine, tu crois voir se lever, dans quelque projet, soudain survenu et que les circonstances favorisent, tout un avenir de sécurité et de bien-être, ah ! n'hésite pas, Charlot, je t'en conjure, obtiens coûte que coûte le consentement de Perrine. Obtiens-le, mon enfant, *quand même elle ne semblerait pas comprendre tout d'abord les avis de ceux qui l'aiment*, qui connaissent la délicatesse de son cœur . . . Il voudra tout de suite, ce coeur, rendre au centuple ce qu'on lui donnera . . . Il est si noble ! Mais ma Perrine aimera, *tôt ou tard*, qui l'aimera noblement . . . Vois-tu, Charlot . . . »

La petite feuille finissait sur ces mots. Perrine, les yeux pleins de larmes, porta respectueusement le message à ses lèvres. Puis, posant le papier sur ses genoux et joignant les mains, elle ferma les yeux, en proie à la plus tendre comme à la plus vive émotion. Quelle réponse elle tenait là, réponse à ses angoisses, à ses doutes, à la perplexité de son cœur, qui ne savait à quoi se résoudre vis-à-vis d'un autre cœur qui appelait le sien. Comme l'aïeule avait deviné d'avance ce qui ferait hésiter une pauvre enfant comme elle, ignorante, en effet, de toutes les complications sentimentales. Sans doute, un bel amour avait fleuri jadis en son cœur . . . Elle avait aimé Jean Amyot, ce compagnon de son enfance. Mais pour Jean, comme pour elle, cela avait semblé naturel de consacrer par la fondation d'un foyer une attirance, une sympathie, une communauté d'idées, qui avaient toujours existé entre eux. Le ciel clair du Canada avait formé leurs âmes à tous deux; ses orages

avaient soufflé, au-dessus de leur tête, sans les amoindrir jamais.

Mais que déjà tout cela semblait loin à Perrine, mélancolique retour vers un passé que la tourmente n'avait pourtant pas épargné . . . Elle se sentait tout autre, maintenant. Les événements tragiques qu'elle traversait sans cesse rendaient son âme ferme, sans ces grands espoirs, irréalisables de la jeunesse. Peut-être, un peu de méfiance, tout instinctive, il est vrai, surprenait-elle parfois son cœur ? Elle avait cru si fortement, un jour, en tous ses semblables, en une vie clémente, où la somme des joies l'emporterait sur les chagrins, les déceptions et les deuils.

Puis, Perrine devint vibrante. Elle rapprochait, les uns des autres, les conseils qu'elle avait reçus dernièrement. Les adjurations discrètes, mais combien ardentes de Charlot; le langage de haute raison du Père Jérôme Lalemant; le souvenir touchant de sa belle-sœur Lise, rappelé par le Père, ces paroles prononcées sur un lit de mort et qui l'avaient si violemment émue : « Songe, Charlot, au bonheur d'André, *par Perrine* »...

La jeune fille se leva toute droite, soudain. Son geste semblait un dernier effort pour repousser une solution qui viendrait si complètement bouleverser sa vie, lui donner un sens qu'elle n'avait jamais désiré depuis . . . depuis la mort de Jean, où avait fini si subitement la gracieuse idylle de ses vingt ans.

André de Senancourt allait revenir, demain, peut-être ? Il n'avait pas varié, quant à ses sentiments à son

égard. Il le disait . . . Charlot le croyait, en tout cas. Et pourtant ? Perrine s'avouait, en hochant la tête, qu'elle n'était pas aussi crédule et qu'un séjour de deux ans en France, où des jeunes filles, plus charmantes qu'elle, avaient dû entourer l'officier, n'avaient pu que faire naître des comparaisons désavantageuses . . . Non, il lui était plus facile d'admettre que, comme elle, André de Senancourt voulait se sacrifier pour les enfants de sa sœur. Et cela lui semblait d'autant plus plausible que Charlot avait dû tenir André au courant de son abattement moral, de ses forces physiques chancelantes, depuis quelques mois.

Certes, elle estimait André de Senancourt. Elle l'avait dit au Père Jérôme Lalemant. Sous son humeur sombre, à travers des paroles sarcastiques ou brusques, elle avait deviné une souffrance, qui persistait malgré la volonté; une déception, qui avait dû frapper cruellement un cœur très confiant . . . Oui, elle admettait tout cela. Ces impressions avaient été confirmées, du reste, par les confidences de sa belle-sœur. Mais elle n'avait jamais voulu aller au delà de ces observations de surface. Peut-être, au fond, et Perrine cacha sa figure entre ses mains, en se reprochant ce sentiment indépendant de sa volonté, peut-être en voulait-elle à cet officier d'être venu prendre une si grande place au foyer de son frère, compliquant tout de suite la vie de tous. Mais l'esprit juste de Perrine intervenait aussitôt. Elle reconnaissait qu'André de Senancourt pouvait certes lui faire le même reproche . . . Elle aussi était venue

apporter un peu de confusion au foyer de Lise et de son frère.

Perrine passa la main sur son front. On eût dit que ce simple et léger mouvement apportait du soulagement à la jeune fille. Elle se rapprocha da la fenêtre. Elle plongea les yeux sur le lointain horizon, où la lumière d'un beau jour voulait percer. Elle se raidit soudain et murmura : « Eh bien ! j'en décide, je ne m'opposerai plus aux vœux de ceux qui m'aiment . . . *quand même,* ainsi que vient de me le dire la voix de ma protectrice disparue, *quand même je ne comprendrais pas bien les motifs que tous me présentent . . .* »

Puis, la réaction de cette nuit de fatigues et d'âpres réflexions se fit sentir . . . Perrine éclata en sanglots . . . Elle leva cependant vers le ciel, un instant, sa figure en pleurs. Elle pria. Les premiers rayons du soleil, qui venaient de vaincre la nuit, se reflétèrent dans les larmes de l'orpheline, y apportant je ne sais quel gage brillant de joie future . . .

Perrine se rejeta sur son lit, pleurant toujours, mais avec une sorte de sérénité, d'apaisement que la décision qu'elle avait prise lui procurait aussitôt en retour. Elle s'endormit.



André de Senancourt écouta et remercia avec un tact parfait la jeune fille . . .

IV

LE RETOUR D'ANDRÉ DE SENANCOURT

Il était bien neuf heures et demie du matin lorsque Madame de Repentigny, très inquiète, vint frapper à la chambre de la jeune fille. Que voulait dire ce sommeil prolongé ? À la messe, la bonne Marie Favery avait été étonnée de ne pas voir Perrine surgir à ses côtés dans le banc de famille. Mais enfin, peut-être se sentait-elle très lasse ce matin, par extraordinaire ?

Puis, le déjeuner avait sonné, Perrine n'y était pas descendue. À Charlot, aux petits qui demandaient la jeune fille, Madame de Renpentigny avait répondu que, sans doute, elle était un peu souffrante . . . qu'elle allait bientôt apparaître.

Confiant, Charlot s'était éloigné, en route pour une partie de pêche vers l'île d'Orléans. Les petits s'étaient mis à jouer, de leur côté, sous la surveillance de la Normande. Des cris joyeux s'élevaient presque sous la fenêtre de la tante Perrine.

Madame de Repentigny dut frapper deux fois avant d'entrer.

« Qu'y a-t-il Perrine ? Tu nous inquiètes, sais-tu ? fit-elle en venant se pencher sur la jeune fille.

— Oh ! pardon, Madame, répondit Perrine, confuse, en se redressant sur ses oreillers. Mais . . . je me suis couchée très tard, voyez-vous . . . Et puis, en effet, je suis lasse, bien lasse. . .

— Dis-moi, Perrine, demanda Mme de Repentigny en s'asseyant sur un fauteuil placé près du lit, tu n'éprouves pas, au moins, de trop graves ennuis ? Je te trouve pâle, songeuse, et un peu de détresse s'amasse parfois dans tes yeux. Je ne veux certes pas forcer ta confiance. Tu me connais. Mais je t'aime, Perrine, comme nous t'aimons tous, dans la famille . . . Si une confidence peut te procurer quelque bien, n'hésite pas. Je t'écouterai avec une attention qui s'efforcera de rappeler celle, si tendre, de notre aïeule disparue.

— Oh ! merci, Madame, comme vous êtes bonne, fit Perrine que l'émotion gagnait, mais vous verrez . . .

— Qu'est-ce que je verrai, Perrine ?

— Des choses qui vous étonneront, peut-être. Et Perrine, réagissant, put sourire de façon très rassurante à Madame de Repentigny. La paix était vraiment revenue en son esprit comme en son cœur.

— Tant mieux, car je te voudrais heureuse, ma petite fille, comme tu le mérites.

— Lorsqu'on n'est pas malheureux, c'est déjà beaucoup, Madame.

— Voyons, Perrine, ne creuse pas toujours ainsi toutes choses. Laisse ta jeunesse s'épanouir.

— Oui, Madame. Mais qu'il est tard ! . . . Je me lève en toute hâte . . .

— Non, je vais t'envoyer ma Huronne avec un léger déjeuner. Tu te reposeras ensuite jusqu'à midi. Il faut que tu m'obéisses, mon enfant.

— Charlot doit s'inquiéter ? Et les petits ?

— Pas le moins du monde. Tout est calme d'un côté comme de l'autre . . .

— Alors, je vais, en effet, me reposer. Merci, Madame, pour toutes vos bontés.

Midi allait sonner lorsqu'une rumeur, qui allait grossissant, se fit entendre à travers tout le Québec de la belle journée du 7 septembre 1660. Le canon gronda. Des cloches s'ébranlèrent. Ces bruits divers éveillèrent Perrine. Elle se leva d'un bond, s'habilla à la hâte, puis vint mettre la tête à la fenêtre. Que se passait-il? Tout à coup, elle aperçut Charlot qui s'avançait vers la maison à grandes enjambées. Il vit sa sœur et leva d'un air joyeux son chapeau. Puis, arrivé presque sous sa fenêtre, il lui cria : « Vite, Perrine, descends me retrouver, j'ai du nouveau à t'apprendre . . . Un navire, ma sœur, un navire s'approche . . . Il a le vent bien en poupe . . . Descends au plus tôt . . . Je t'attends au salon ! »

À ces mots, un frémissement secoua Perrine des pieds à la tête. Se pouvait-il que la décision, prise il y avait quelques heures à peine, eût présenté un tel caractère d'urgence ? Si André de Senancourt débarquait tout à l'heure du navire, et la chose était plus

que probable, comme la douce voix d'outre-tombe avait parlé à temps . . .

Avant de descendre retrouver son frère, Perrine s'agenouilla. Un cri de reconnaissance monta de son cœur à ses lèvres. Oui, la Providence avait voulu disposer avec douceur de toutes choses ! Elle prit un instant entre ses mains le missel qui contenait la petite feuille. Elle le posa en évidence sur son lit. Tout à l'heure, elle allait prier Charlot de lui donner ce volume, certaine qu'il accéderait à sa demande . . . Plus jamais, ensuite, elle ne se séparerait de ce souvenir; toujours, elle réentendrait, quel que fût le cours pris par les événements, les mots saisissants de l'hymne, auprès duquel reposait la petite feuille prophétique : « Il est arrêté dans les desseins du Seigneur » . . .

La gravité, plus que la joie, remplissait en ce moment, son cœur. Des heures, lourdes de conséquences, sonnaient pour elle. Les plus sérieux événements se préparaient. Qu'importe ! Elle saurait montrer autant de courage qu'André de Senancourt . . . Elle acccepterait l'inévitable . . . ne songeant elle aussi qu'à son frère et aux petits enfants sans mère . . .

Charlot l'attendait, ainsi qu'il l'avait dit, à la porte du salon. Il vint au-devant d'elle et mit tendrement son bras sous le sien.

— Qu'est-ce que j'apprends, Perrine ? Ça ne va pas ? Toi, l'énergie même, toi qui éprouves si rarement la lassitude physique, sous quelque forme qu'elle se présente !

Perrine pressa le bras de son frère.

— Ne t'inquiète pas, mon ami, dit-elle. Je me sens très bien. Comme à l'ordinaire. Regarde-moi.

— Laisse voir, en effet, ma sœur ?

Et le regard de Charlot scruta un instant le visage de la jeune fille.

— Mais tu dis la vérité. Il y a longtemps que je n'ai vu sur ton front une pareille sérénité. Oh ! Perrine, que j'en suis heureux . . . aujourd'hui plus que jamais. Mais entre au salon. Nous y attendrons, en causant, que les enfants viennent nous rejoindre. Puis, tous ensemble, nous nous rendrons sur la rive. Le navire de France, qui vient rapidement vers nous, va certes nous ramener André, en outre d'un personnage officiel important, comme le bruit du canon et des cloches nous l'annonce à l'avance.

Une heure plus tard, les voyageurs foulaient le sol de Québec. Un personnage distingué, que quelques-uns nommèrent tout bas, le Sieur Peronne du Mesnil, venait, en effet, en mission dans la Nouvelle-France, au nom de la Compagnie des Cent Associés. Quelques gentilshommes, des soldats, des colons et des matelots défilèrent avec lui. Une dernière chaloupe vint aborder, en retard sur toutes les autres. À sa vue, Charlot s'approcha en hâte. Il voyait un chapeau à plumes se soulever dans sa direction. Perrine le suivit plus lentement avec les enfants que tout ce brouhaha intéressait.

Mais quelle ne fut pas la surprise de Charlot et de sa sœur à la vue du capitaine André de Senancourt. Il

était littéralement transformé. Son élégance et sa grâce ironique tranchaient sur l'attitude modeste de ses compagnons. Il sauta vivement de la chaloupe et étreignit Charlot avec force.

— Ah ! André, André, fit celui-ci avec agitation, que ta vue me rappelle celle de . . . de Lise. Quelle joie de te revoir !

— Et pour ne plus te quitter, mon ami. Mais comme tu me parais changé, maigri . . . Eh ! il me faudra vite mettre ordre à tout ceci, continua le jeune officier, d'un ton enjoué, afin de mieux dissimuler les craintes qui venaient l'assaillir en face de ce Charlot triste, vieilli, et qui lui semblait bien malade, de corps et d'âme.

Perrine s'approcha à son tour, tenant les petits par la main. André de Senancourt s'inclina profondément, puis écouta et remercia avec un tact parfait la jeune fille qui balbutiait quelques mots de bienvenue. Il souleva ensuite, avec quelle émotion dans ses yeux noirs, le petit Pierre, tout étonné de se trouver dans les bras de cet oncle qui arrivait de si loin . . . Mais il le trouva à son gré à cause de son bel uniforme. La petite Perrine se familiarisa moins vite. La belle tante dut la reprendre entre ses bras, car les pleurs allaient venir.

On reprit la route de la maison. Et de nouveau Perrine et Charlot regardèrent avec surprise le sombre André de Senancourt d'autrefois. Il devisait maintenant avec gaieté sur tout ce qu'il revoyait. « À la bonne heure, pour mon frère, pensait Perrine, il aidera à ce

pauvre ami à refaire son humeur et sa santé. » En elle-même, elle se félicitait aussi du peu d'attention que lui témoignait l'officier, entièrement absorbé par la vue de Charlot . . . Ce qu'elle avait prévu se réalisait. Cet élégant gentilhomme ne se souvenait certes plus du sentiment que lui avait inspiré, durant quelques *mois*, une blonde jeune fille canadienne. « Allons, tout s'annonce pour le mieux . . . de part et d'autre, se répétait la jeune fille, sans peut-être s'en convaincre tout à fait. Au fond de son cœur, elle se troublait et des craintes naissaient autour d'un état de choses nullement pressenti. Qu'est-ce que tout cela allait lui réserver ? Cet André de Senancourt inconnu, quels seraient ses projets ? Charlot lui était toujours aussi cher, cela était évident. Mais quel regard étincelant et froid avait un instant croisé le sien ! Elle en éprouvait encore de la confusion.

V

UN PROJET

CHARLOT semblait renaître depuis le retour de son beau-frère. On le voyait causer avec animation, et même, le soir, au repas de famille, rire avec tous des sorties ironiques d'André de Senancourt. Sa santé s'en ressentait. Sa pâleur diminuait un peu plus chaque jour. De longues promenades dans la forêt le mettaient en appétit et lui procuraient, le soir, un sommeil réparateur. C'était presque à ne pas y croire. Perrine se réjouissait de cet état de choses inespéré et, pour mieux le faire durer, la jeune fille s'effaçait de plus en plus. D'ailleurs, les soins affectueux dont elle entourait Pierre et Perrine, ne lui laissaient que peu de liberté. Madame de Repentigny et sa fille, Madame Godefroy, lui en faisaient des reproches fréquemment; l'une, avec son tact nuancé; l'autre, avec sa pétulance amusante et sans merci.

— Mais enfin, Perrine, observait par un bel après-midi Madeleine Godefroy, tu n'as pas été créée aussi charmante à regarder pour devenir, pardonne-moi de le dire . . . une bonne d'enfant !

— Oh ! Madeleine, je t'en prie, ne parle pas ainsi de la mission que m'a confiée ma belle-sœur en mourant.

Et Perrine, délaissant son ouvrage, regarda avec tristesse son amie.

— Mon enfant, reprit Madame de Repentigny, vous savez comme j'apprécie votre dévouement, je le trouve même indispensable pour l'instant, mais il me semble que vous ne devez pas vous confiner ainsi. Je vais parler à Charlot. Votre Normande vieillit beaucoup depuis un an. Vous avez trop à faire.

— Non, non, Madame, fit Perrine en la regardant les yeux effrayés, n'en faites rien. De grâce ! La santé de Charlot doit être envisagée d'abord. Il paraît se guérir en menant cette vie au grand air et *sans aucun souci* . . . Je prends tous les petits ennuis à mon compte, avec quel bonheur ! . . . Ne lui parlez de rien, n'est-ce pas, Madame ?

— Bien, Perrine. Admettons le bien-fondé de votre raison pour l'instant. Mais avant votre départ pour Ville-Marie, je parlerai certainement à votre frère.

— Nous devrions être déjà partis, murmura Perrine, confuse.

— Non, mon enfant, il n'y faut pas songer encore. Et cela pour la raison que vous évoquiez tout à l'heure: « La santé de Charlot doit être envisagée d'abord » . . . ripostait avec une bonté malicieuse, Marie Favery. Vous êtes d'ailleurs chez vous, ici. Ne l'oubliez jamais, Perrine.

— Je vous remercie de tout cœur, Madame.

— Chère Mère, ajouta Madeleine Godefroy, vous avez toujours le mot opportun. Oui, Perrine, tu le sais, nous t'aimons tous beaucoup. Et sais-tu . . . mais ne va pas froncer outre mesure les sourcils en entendant mes paroles, sais-tu que je ne comprends pas l'attitude de notre beau ténébreux, André de Senancourt. Il te regarde à la dérobée de bien étrange façon. On dirait que tu l'impatientes, qu'il t'en veut. Est-ce de ton mutisme, ou de ton sérieux imperturbable? . . . Ah ! je l'en excuse parfois. Que veux-tu ! Tu es tellement au-dessus de la plupart des femmes, ayant rompu avec ces petites faiblesses que les hommes apprécient en nous. Quand te montres-tu coquette, apparemment émerveillée des gestes et dits de nos chevaliers canadiens ? . . .

— Voyons, voyons, Madeleine, ne fais pas des réflexions aussi superficielle. Une femme comme Perrine peut attirer l'amour sans condescendre à de petites manœuvres. Apprends-le, si tu ne le sais pas depuis longtemps.

— Je t'assure, maman, que ces messieurs ont parfois un triple bandeau sur les yeux, et Perrine a tort . . .

— Tiens, tiens, reprit une voix masculine derrière la jeune femme, qui en tressauta, voilà que Madame Godefroy nous accuse encore . . . Quel méfait avons-nous commis, cette fois ? interrogea André de Senancourt, qui vint s'incliner en souriant devant Madame de Repentigny, Perrine, puis devant la rieuse Marie-Madeleine.

Charlot était entré avec son beau-frère. Après les salutations d'usage, il prit une chaise et s'approcha de sa sœur qui reprisait la fine dentelle d'une robe d'enfant. Tandis que la conversation s'engageait entre Madame Godefroy et son beau-frère, il dit à Perrine :

— Toujours à la tâche, ma sœur ? Est-ce que la bonne ne pourrait pas . . .

— Voyons, Charlot, tu penses bien que cette dentelle précieuse exige des soins spéciaux !

— Peut-être ! Mais cela fait que nous voyons rarement la couleur de tes yeux, que tu tiens baissés à ton goût.

—C'est une remarque . . . un peu enfantine que tu te permets là.

Et Perrine, mi-souriante, mi-rougissante, leva ses yeux d'azur sur son frère. Il se mit à rire avec gaieté.

— Qu'en penses-tu, ma sœur ? reprit-il bientôt, nous avons décidé, André et moi, de partir pour la chasse, demain matin, de très bonne heure . . .

— Est-ce prudent ? interrogea Perrine, tout de suite soucieuse. Les Iroquois nous guettent partout, cette année. Puis l'humidité de la forêt, la nuit . . .

— Nous saurons nous défendre de l'un comme de l'autre. D'ailleurs, deux Hurons doivent être de la partie et feront sans cesse le guet . . .

— Je ne te vois pas partir avec plaisir, mon frère. Tu oublies étrangement tous les derniers événements. Rappelle-toi Dollard et ses amis si impitoyablement massacrés.

— Allons, allons, Perrine. C'est trop de pessimisme. André, poursuivit le jeune homme plus haut, ma sœur nous blâme sévèrement d'entreprendre une partie de chasse, demain. Soutiens-moi. Plaide une très mauvaise cause aux yeux de ma sœur.

— Perrine n'a que trop raison, Charlot, remarqua en soupirant Madame de Repentigny. Nous respirons à peine depuis le début de l'été. Le capitaine de Senancourt n'est pas en état de juger de la situation comme Perrine et comme nous tous, il a quitté une France très paisible, hier, et ignore la lutte homérique soutenue au Canada . . .

— Non, Madame, je n'ignore rien, repartit gravement André de Senancourt. Et si Charlot veut m'en croire, il renoncera à ce passe-temps . . . qui paraît de nature à vous inquiéter . . . Évidemment, notre insouciance du danger . . .

— André, tu n'es pas un véritable chasseur pour parler ainsi . . . Puis, nous sommes à Québec, non à Ville-Marie . . . Tiens, demeure ici, les deux Hurons m'accompagneront, eux, avec quel plaisir ! Madame de Repentigny, je vous en prie, soyez clémente.

— Comme tu es peu raisonnable, mon frère, reprocha Perrine.

Un instant la jeune fille fixa des yeux suppliants sur le capitaine de Senancourt, qui la regardait obstinément depuis quelques instants. Il se leva.

— Tu sais bien, Charlot, fit l'officier avec impatience en s'approchant du frère et de la sœur, que tu ne

partiras pas sans moi . . . Seulement, ma condescendance mérite la tienne. Disons que nous ne nous éloignerons que pour deux jours . . .

— En un si bel automne ! Ce que tu me vexes . . . Enfin !

— C'est encore trop long, murmura Perrine.

— Je me demande, dit la voix claironnante de Madeleine Godefroy, si ma chère maman ne vient pas d'empêcher un beau débat entre Perrine, Charlot et le capitaine de Senancourt. Ses paroles de crainte et de reproche ont été prononcées trop tôt ?

— Quand te guériras-tu de ton esprit taquin, Madeleine ? dit vivement Madame de Repentigny.

— Et c'est qu'elle a raison, Madeleine, s'exclama Charlot. D'ordinaire, mon cher beau-frère est plus rétif. Je ne comprends rien à sa prudence . . . presque féminine.

— Charlot m'en veut. Gare à moi! repartit en riant André de Senancourt qui se levait pour prendre congé. Il s'approcha un instant de Perrine que son frère venait de quitter pour échanger quelques mots avec Mesdames de Repentigny et Godefroy.

— Mademoiselle Perrine, c'est bien votre désir que j'accompagne votre frère? J'ai compris votre muette demande, n'est-ce pas?

— Oui, capitaine, fit la jeune fille, les yeux baissés sur son ouvrage.

— Sans doute, reprit le jeune homme avec un peu de dureté dans la voix, cette dentelle doit être d'un prix

inestimable puisqu'elle me prive d'un simple regard de reconnaissance . . . mérité après tout.

La jeune fille tressaillit. Elle leva timidement les yeux sur le capitaine de Senancourt. Il ne vit pas ce regard, car il s'inclinait très bas devant elle, puis aussitôt tourna les talons et sortit du salon. Charlot le suivit bientôt, non sans avoir obtenu l'assentiment de sa sœur pour une tournée de chasse de deux jours.

Le lendemain, le soleil faisait fête aux deux officiers qui se mirent gaiement en route avec les Hurons. Il était sept heures. Les Repentigny, Perrine et les deux petits assistèrent au départ. Petit Pierre pleura et résista, en voyant l'oncle André, qu'il adorait, refuser de le garder dans ses bras pour la longue, longue promenade dans la forêt. Charlot s'amusait de la prédilection de son fils.

— André tu vas rendre ces petits insupportables. Monsieur Pierre ne me regarde plus depuis ton arrivée.

— Papa, cria le petit, qui avait écouté attentivement, Pierrot aime oncle André parce qu'il rit . . . Tu es triste, toi, tante Perrine aussi. Elle a pleuré beaucoup, hier soir . . . Elle . . .

— Voyez-vous ce petit bavard, fit Charlot, en caressant les boucles de son fils et en l'interrompant. Il avait vu rougir Perrine . . . et constaté l'embarras de tous. Allons, reprends mon fils, ma sœur, et compte sur notre prompt retour.

André de Senancourt, en conduisant le petit Pierre près de sa tante, tendit la main tout à coup à la jeune fille. Aucune ironie ne brillait dans son regard.

— Mademoiselle Perrine, souhaitez-nous quelque chance . . . puis, plus bas, il ajouta : vous serez deux jours sans avoir à souffrir des importuns, n'est-ce pas? Voilà qui va vous garder souriante.

— Vous êtes injuste, M. de Senancourt, en parlant ainsi, balbutiait Perrine. Oui . . . je vous souhaite de la chance . . . Je compte sur vous pour réprimer l'ardeur de Charlot en cette expédition, achevait-elle plus haut.

— Ayez confiance, je prendrai tous les risques et même je recevrai les balles qui ricocheront. Cela arrive à de bons chasseurs, parfois.

— Pas de prophéties, capitaine, de grâce, même sur ce ton enjoué, déclara Mme de Repentigny. Au revoir, au revoir, mes enfants . . . Soyez exacts au rendez-vous. Dans deux jours !



« Perrine, consens, toi aussi », reprit Charlot.

VI

ALARMES !

Le lendemain du départ, vers midi, une pluie torrentielle s'abattit sur Québec et ses environs. Vers le soir, le vent s'éleva et fit succéder un froid subit à la température tiède dont on jouissait depuis le début de septembre.

Grand fut l'émoi chez les Repentigny. À sept heures, le soir, les chasseurs n'étaient pas encore de retour. Sans doute, ce brusque changement de température avait dû les ennuyer et les retarder. Perrine s'inquiétait. Son frère allait reprendre son rhume obstiné du printemps. La saison d'été l'avait tenu en échec, mais cette imprudente aventure de chasse allait compromettre une guérison bien mal affermie encore. « Oh! se reprochait-elle tout bas, je n'aurais pas dû le laisser ainsi s'éloigner. »

Vers neuf heures, Perrine, qui venait de mettre les enfants au lit, entendit tout à coup un bruit de voix près de la maison. Elle descendit aussitôt, avertissant au passage Mme de Repentigny de l'arrivée des chasseurs.

Elle les trouva dans le vestibule, occupés à se débarrasser de leurs manteaux imbibés de pluie. Elle salua le capitaine de Senancourt, puis courut vers son frère. Dieu ! qu'il était pâle, presque grelottant.

— Oh ! Charlot, dans quel état tu me reviens, dit-elle en le forçant à la regarder et en plaçant ses deux mains sur ses épaules . . . Viens, suis-moi là-haut. Tu vas te mettre au lit et prendre un breuvage très chaud.

— Bah ! ma sœur, répondit Charlot en souriant, ne me traite pas ainsi en convalescent. La pluie m'a un peu abîmé, c'est vrai, mais demain, il n'y paraîtra plus. André, qu'as-tu à me regarder ainsi, qu'est-ce qui te prend ? Tu riais de mes malaises tout à l'heure.

— Maintenant que nous sommes à destination, mon ami, tu penses bien que je reprends mon humeur casanière . . . si ça me plaît ! Ta sœur m'en voudrait de songer à rire de vêtements trempés . . . À la clarté des bougies de la maison, non à celles des étoiles, tout change. Vite, monte là-haut. Je te rejoindrai tout à l'heure . . . Oh !

Avec une exclamation de détresse, André courut vers Charlot. Il s'affaissait. Il le souleva et fit signe à Perrine, plus morte que vive, de le précéder dans l'escalier. Mme de Repentigny, qui arrivait à la rescousse, les suivit en silence dans la chambre du jeune officier. Charlot, une fois déposé sur son lit, ouvrit les yeux. Mais il fut pris d'un frisson qui le secoua bientôt tout entier. Frictions, flanelles, cordiaux énergiques, eurent peine à le faire cesser . . . Au moment où Perrine, aidée de la Normande, allumait le feu dans la cheminée, on

entendit Charlot tousser. Madame de Repentigny aida le malade à se soulever sur ses oreillers.

— Je vais te chercher quelques pastilles achetées en France . . . Un instant, Charlot, dit André.

Le capitaine de Senancourt allait quitter la chambre; il revint soudain sur ses pas. Il enleva des mains de Perrine une bûche énorme qu'elle cherchait à glisser dans l'âtre.

— Merci, fit celle-ci, la voix éteinte.

— Pauvre petite sœur ! murmura le capitaine de Senancourt, en regardant le visage pâle de la jeune fille. Puis, il se pencha, et rapidement lui confia qu'il allait de ce pas chez le médecin.

—Oui, oui, c'est ce qu'il faut faire, approuva-t-elle. Elle levait vers lui des yeux où s'amassaient de grosses larmes.

Il lui pressa la main, puis s'éloigna, avec ce mot vers Charlot : « Je vais changer de vêtement, puis je reviendrai passer la nuit près de toi ».

Mme de Repentigny vit bientôt le malade s'assoupir. Elle se glissa, à son tour, près de Perrine, qui venait enfin de réussir à faire flamber les bûches.

« Perrine, dès que le capitaine de Senancourt sera revenu, viens me trouver dans la chambre voisine de celle-ci. Nous nous y installerons pour la nuit.

— Madame, vous trouvez mon frère bien malade, n'est-ce pas ?

— Attendons le verdict du médecin.

— Vous craignez de me répondre . . . Pourquoi l'ai-je laissé partir ? . . . Je me le reprocherai toujours.

— À tort, mon enfant. Tu sais bien que le bouillant tempérament de ton frère n'est pas facile à contenir. Il ne se contrôle qu'avec peine lui-même. Mais il n'y a pas lieu de désespérer ainsi. Ce refroidissement peut n'avoir aucune suite. Ayons confiance en la Providence qui décide de tout avec sagesse. Bien, j'entends le médecin. Au sortir de son entrevue avec le malade, viens me mettre au courant. À tout à l'heure, mon enfant.

Le médecin fit son examen sans un mot, mais son front se plissait. Il réussit cependant à surmonter sa surprise. Il la cacha sous de la brusquerie.

— Naturellement, mon jeune capitaine, vous ne pouviez vous tenir en paix quelque temps encore. J'avais si bien réussi à vaincre votre dernier rhume.

— Grondez, docteur . . . Vous me trouvez mal, n'est-ce pas ? . . . Bah ! la mort et moi . . . nous n'en sommes pas à notre première . . . lutte.

—Voulez-vous bien vous taire ! Vous ne savez pas encore ce qui en est.

— Alors ?

— La nuit en décidera. En ce moment, je ne puis rien prédire, d'autant plus que les remèdes administrés peuvent avoir raison de votre folle imprudence.

— Je n'ai commandé ni la pluie, ni ce diable de froid, bien imprévu.

— Tut, tut ! Ne parlez plus. Vous vous remettrez à tousser. Allons, à demain, de bonne heure. Où est passé votre garde-malade?

— Docteur, répondit le capitaine de Senancourt, je cours la chercher . . . Ah ! la voici.

Perrine revenait justement avec un verre, de l'eau chaude et un supplément de couvertures. André de Senancourt courut au-devant d'elle et la déchargea en disant : « Reconduisez le médecin, mais dites-lui de ne pas partir sans que je lui aie parlé. » Perrine acquiesça de la tête.

Avec la bonne petite sœur alarmée, le médecin fut toute douceur, tout encouragement.

— Nous pourrons, j'espère, le tirer de ce péril. Pauvre enfant, pourquoi avez-vous hérité de toute la sagesse disponible dans la famille! Votre Charlot aurait eu besoin de quelques grains de plomb de plus dans la tête. N'était-il pas heureux, ici, entre vous, son beau-frère et les beaux petits enfants que sa femme lui a laissés ?

— Il est jeune pour vivre au coin du feu.

— Et vous ? Vous n'y vivez pas ?

— Oh ! moi, une vieille, très vieille demoiselle . . .

— Vous me faites rire, ma belle fille. Qui ne s'estimerait heureux de vivre à vos côtés . . . murmura le vieux médecin, qui avait toujours eu un faible pour Perrine.

— Alors, docteur, reprit la jeune fille en soupirant, vous ne me dites rien de rassurant . . . « Demain, demain seulement », répétez-vous. Oh ! les heures seront interminables !

— En attendant il faut que mademoiselle Perrine dorme, n'est-ce pas ? . . . Où est le capitaine de Senan-

court maintenant ? Il n'a pas l'air vaillant, lui non plus. Une ordonnance ne lui fera pas de mal.

— Le voici qui descend, docteur, je l'entends. Au revoir. Soyez ici de très bonne heure, n'est-ce pas ?

— Oui oui, allez, mon enfant.

Mais, à André de Senancourt, le médecin dit tout bonnement la vérité. Charlot était gravement atteint. Les deux poumons semblaient pris. La fièvre montait. Dans deux heures, le délire allait devenir violent. Fluxion de poitrine bien conditionnée !

— J'ai bonne envie de demeurer ici. Vers quatre heures du matin, je serai sans doute forcé d'administrer au malade une bonne saignée . . . Pourtant, le médicament qu'il vient d'absorber devra avoir un effet calmant pour plus longtemps . . . Jusqu'à sept heures, au moins . . . Disposeriez-vous de quelqu'un pour venir m'avertir, dans le cas où je retournerais chez moi ?

— Oui, docteur, dit André, car un des Hurons passe la nuit ici. Il a deviné tout de suite qu'il était bien malade.

— Alors, mon ami, je retourne chez moi. Tenez, faites préparer ce breuvage pour vous. Vous avez l'air toute chose, capitaine.

— Dame ! Ramener mon beau-frère en cet état n'était pas fait pour me remettre. J'ai mal rempli ma promesse, vis-à-vis de sa brave petite sœur. J'aurais dû veiller avec plus de soin sur Charlot. Mais vous le connaissez. Aussi téméraire que charmant, on ne songe pas à lui résister . . .

— Oui, oui, je sais. Il n'y a que moi pour le tancer vertement.

— Et encore, cher docteur !

— En tout cas, veillez bien . . . À la première alerte, appelez-moi. »

À cinq heures, le lendemain, le Huron frappait à la porte du médecin. Les craintes de celui-ci n'avaient pas été sans se réaliser. La maladie prenait des proportions alarmantes depuis l'aube.

Il en fut ainsi durant deux jours. La lutte fut dure pour le médecin à cause de l'organisme délicat du pauvre Charlot. Sa vie aventureuse, si héroïque parfois, avait peu à peu miné ses forces.

Au matin du troisième jour, une accalmie se produisit. Le délire cessa. Mais la faiblesse qui succéda à la fièvre inquiéta davantage le médecin. Les yeux de Charlot avaient cependant un regard très lucide, très ferme. Ils se posèrent, soudain, sur ceux du médecin, qui venait de terminer son examen.

— Qu'y a-t-il, mon ami ? demanda le praticien. Dites quelques mots seulement. Je comprendrai.

— Voir . . . André . . ., Perrine . . .

— Bien. Votre sœur, ou votre beau-frère d'abord?

— Ensemble.

— Diable ! fit le médecin tout bas. Que veut-il ? A-t-il encore du délire ? Pourtant . . .

— Docteur, recommença Charlot . . .

— Oui, oui, j'ai compris, ou plutôt non, je n'y comprends rien. Mais je vous ai entendu. En partant, je les préviendrai.

— Tout de . . . suite.

— Oh! oh! Je ne puis vous quitter comme cela . . . Tiens, la chance nous sert. Voici Madame de Repentigny.

Deux minutes plus tard, Perrine et André entraient dans la chambre. Mme de Repentigny, discrètement, se retira, mais non sans avoir pressé la main de Perrine en signe de compassion. La jeune fille faisait peine à voir, si pâle et si triste.

André prit le premier la parole.

— Tu nous demandes, Charlot ? Vois, ta sœur et moi nous sommes accourus bien vite . . . Qu'y a-t-il?

— Perrine . . . Ici ! . . . Viens !

— Oui, mon frère.

— André . . . prends la main de Perrine . . . Épouse-la . . . Promets !

Un peu interdits, les jeunes gens hésitaient.

— Vite ! . . . Promets ! . . balbutiait Charlot, dont les yeux s'agrandissaient démesurément.

—Je promets, avec joie, pour ma part, dit le capitaine de Senancourt. Tu le sais, j'aime depuis longtemps ta sœur . . . L'officier porta respectueusement la main de la jeune fille à ses lèvres. Celle-ci semblait défaillir.

— Perrine . . . consens . . ., toi aussi, reprit la voix de Charlot.

La jeune fille, à bout de forces, sous le coup de cette émotion imprévue, tomba à genoux près du lit de son frère. Elle sanglotait.

— Perrine ! fit le malade, en posant la main sur la chevelure dorée de sa sœur. Dis oui... Je mourrai... heureux...

— Oui, oui, je consens, cria la jeune fille entre deux sanglots, mais tu ne mourras pas... non, non... Notre sacrifice à tous deux... obtiendra ta guérison.

— Charlot, je proteste, dit, avec fermeté, André de Senancourt, c'est ta sœur qui parle de sacrifice, non moi. Même si elle ne peut arriver à m'aimer un jour, je ne puis être heureux sans elle... Perrine, remettez-vous. Pour lui, no npour moi !

—Merci... murmura le malade. Va, André... Perrine, donne ta main... comme lorsque... j'étais petit... Dieu ! Cours, ma sœur, cet Iroquois... il veut... Mon Dieu ! il veut prendre mon petit... Au secours !... c'est horrible... Perrine !

Le délire reprit, violent, sans merci. Le malade haletait. Le médecin, qui accourut, gronda, mit toute la maison sur pied, essaya d'un médicament, puis d'un autre... Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'un peu de repos s'annonça pour le malade. Enfin, il s'endormit.

— Je resterai encore une heure, décida le médecin. Quittez tous la chambre. Je ne fais aucune exception. Au bout de ce temps, je serai en mesure de me prononcer sur l'issue, fatale ou non, de cette crise... Aussi, a-t-on jamais vu ! Parler de fiançailles au chevet d'un mourant... Eh ! eh ! continua pour lui seul le médecin,

une fois tout le monde sorti, ce Charlot est impayable ! . . . Voilà qu'il vient d'assurer le bonheur de sa sœur . . . Car c'est un brave cœur que notre beau capitaine . . .



VII

LE DÉSIR DE CHARLOT

Les soins du médecin eurent raison de tout danger comme de toute complication. Bientôt, Charlot fut déclaré en voie de guérison. On le veillait cependant. Son état de faiblesse et de dépression augmentait durant la nuit. Son sommeil était traversé de cauchemars . . . Il revoyait Lise. Elle l'appelait: « Sans Charlot, sans son mari bien-aimé, son repos n'était pas parfait . . . Il devait descendre dans le tombeau près d'elle » . . . Et le jeune mari consentait, le déclarait avec des mots de tendresse. Parfois, il suppliait Lise d'être moins pressée de l'amener près de lui, car . . . il l'en assurait, il n'avait pas encore rempli le vœu de son cœur . . . Perrine n'était pas mariée . . . André de Senancourt se dérobait toujours. Feignait-il donc d'avoir de l'affection pour sa sœur ? . . .

Et le malade se levait sur son séant, le front baigné de sueurs. Il appelait André, la voix remplie de reproches. Celui-ci s'approchait, prenait entre ses mains celles du malade, le calmait, lui répétait combien il estimait et

appréciait sa sœur. D'ailleurs, des promesses solennelles avaient été échangées . . . elles seraient tenues dès que Charlot serait guéri.

— Tu me dis la vérité, André ? reprenait chaque fois la voix languissante du malade.

— Oui, c'est mal de douter de moi.

— Pardon, André, mais je vous aime tant tous les deux . . . Crois-tu également que Perrine . . .

— Je t'en prie, mon ami, interrompait alors André, ne me fais pas répondre pour ta sœur. Que sais-je de son cœur ! Il se ferme . . . pour moi !

— Tu ne sais pas manœuvrer.

— Tu as raison !

— Il faut enlever la place.

— Je suis si maladroit.

— Toi, André ! Avec ton intelligence ?

— Mon pauvre ami, dans les choses du cœur, il y a d'autres ressources qui assurent la victoire. Elles me manquent.

— Je ne te comprends pas . . . Je suis fatigué, vois-tu.

— Il ne faut plus parler et te rendormir.

— Lise reviendra alors, avec sa figure toute triste . . . sa voix qui pleure . . . ses bras qui veulent m'enlacer . . . Oh ! que la nuit est longue . . . que toutes ces visions me torturent . . . André, ta sœur a souffert par moi . . . Pauvre petite, elle m'aimait plus que je ne le méritais . . .

— Je vais me fâcher, Charlot, toutes ces confidences te fatiguent . . . Laisse-moi te dire ceci: Lise a eu par-

fois du chagrin à cause de toi, mais au fond de son cœur, il y avait tant d'amour pour son mari et ses enfants qu'elle gardait un regard radieux, même sous les larmes . . .

— Merci, André. Tu es bon ! . . . N'est-ce pas l'heure de la potion ? Je dormirais . . . Mais ne me quitte pas, ou envoie Perrine.

—Je ne te quitterai durant la nuit que lorsque tu seras guéris . . . et ta sœur ne viendra que durant le jour. Il faut qu'elle garde ses forces pour tes petits qui s'accrochent à elle avec quelle turbulente tendresse.

— Chère Perrine !

Et Charlot retrouvait le sommeil vers l'aube. Sa mince figure, son front énergique prenaient des tons de cire. Il s'immobilisait pour de longues heures.

Vers neuf heures, Perrine entrait. Elle échangeait un regard reconnaissant avec André de Senancourt, puis écoutait, les yeux baissés, les nouvelles que lui donnait le jeune homme. Elle ne pouvait voir l'expression à la fois mélancolique et désespérée avec laquelle celui-ci la contemplait. Il y avait un appel vers son cœur, qui demeurait chaque fois sans réponse. « Quelle étrange jeune fille », se disait André de Senancourt. « Si proche et si lointaine ! A la fois glacée et brûlante ! Comment réveiller ce cœur, qui s'ignore sans doute ? Oh ! que n'ai-je l'audace, la grâce irrésistible de son frère auprès des femmes ! Il est celui qu'on aime . . . infailliblement ! . . . et moi celui qui aime sans être, hélas! payé de retour. En sera-t-il ainsi jusqu'à la fin ? Quelle misère ! Mon métier de soldat m'apporte du moins

l'espoir de voir ma stupide existence se terminer un jour ou l'autre . . . Je ne laisserai pas de regrets . . .

La convalescence s'affirma. Le jeune homme renaissait, malgré lui, on eût dit. C'est à peine s'il laissait à André le temps d'accomplir son devoir d'officier auprès du gouverneur de la Nouvelle-France, car sa présence, sa conversation, les parties d'échecs qu'il proposait lui étaient indispensables. Elles lui servaient de stimulant, lui rendaient un peu de vitalité. On n'osait contrarier les goûts même exigeants du malade. La santé de Charlot, pour l'instant, semblait l'unique chose désirable.

Le docteur mit fin à cet accaparement. Il déclara un matin que ce n'était plus Charlot qui allait l'inquiéter, mais bien tous ceux qui l'entouraient. Il fallait de la gaieté et des sorties en plein air pour Perrine, qui était trop pâle depuis quelque temps; il fallait une atmosphère de repos absolu pour madame de Repentigny, qui faisait la part trop belle à ses hôtes charmants; il fallait enfin des courses dans les bois et des promenades en canot, pour le capitaine de Senancourt, qui se morfondait dans sa tâche d'infirmier . . . devenue inutile !

— En sorte que, Docteur, observa Charlot, qui s'amusait des mines consternées de tous en face de la franchise du médecin, vous mettez tous ces crimes d'affection sur mes frêles épaules ?

— Frêles ! Frêles ! . . . Vous vous voyez mal, mon ami.

— Docteur, vos reproches viennent à point. Il y a quelques jours, je voulais aborder avec vous le sujet de ma santé rétablie. Il me tarde de retourner dans ma

maison de Ville-Marie. Nous avons assez abusé de la large hospitalité de madame de Repentigny. N'est-ce pas, Perrine ?

— Oui, mon frère.

— Et toi, André ?

— Je ne te contredirai pas.

— Mes enfants, reprocha Madame de Repentigny, vous me peinez en parlant ainsi. Je suis si heureuse de votre présence. Il me semble que je retrouve ma jeunesse auprès de la vôtre . . .

— En tout cas, reprit le docteur, un peu confus d'être pris ainsi au mot, le voyage de Ville-Marie ne vous sera permis, maître Charlot, que dans une quinzaine. D'ici là, tâchez que l'intérêt de tous se porte sur d'autres que sur vous. C'est tout ce que je demande. Car, je vous le répète, vous n'êtes, ni ne serez jamais Samson, mais votre guérison, pour le moment, est une chose aussi sûre que la clarté du soleil, cet après-midi. Je m'en vais, maintenant.

— Si je vous accompagnais, Docteur, avec les petits ? dit Perrine.

— Comment donc ! Venez, venez. Une belle fille, marchant à mes côtés, est un privilège qu'on va m'envier.

— Je voudrais être de la partie, Docteur, déclara André en souriant, mais j'ai un rapport à terminer immédiatement pour le gouverneur . . . Vous m'excuserez ainsi que Perrine.

— Si j'y allais, moi ? fit Charlot.

— Charlot, ne me quittez pas, vous, au moins, se récria madame de Repentigny, qui souriait de l'empressement de tous auprès de Perrine. Et puis, mon jeune ami, continua-t-elle plus sérieusement, j'ai à vous parler.

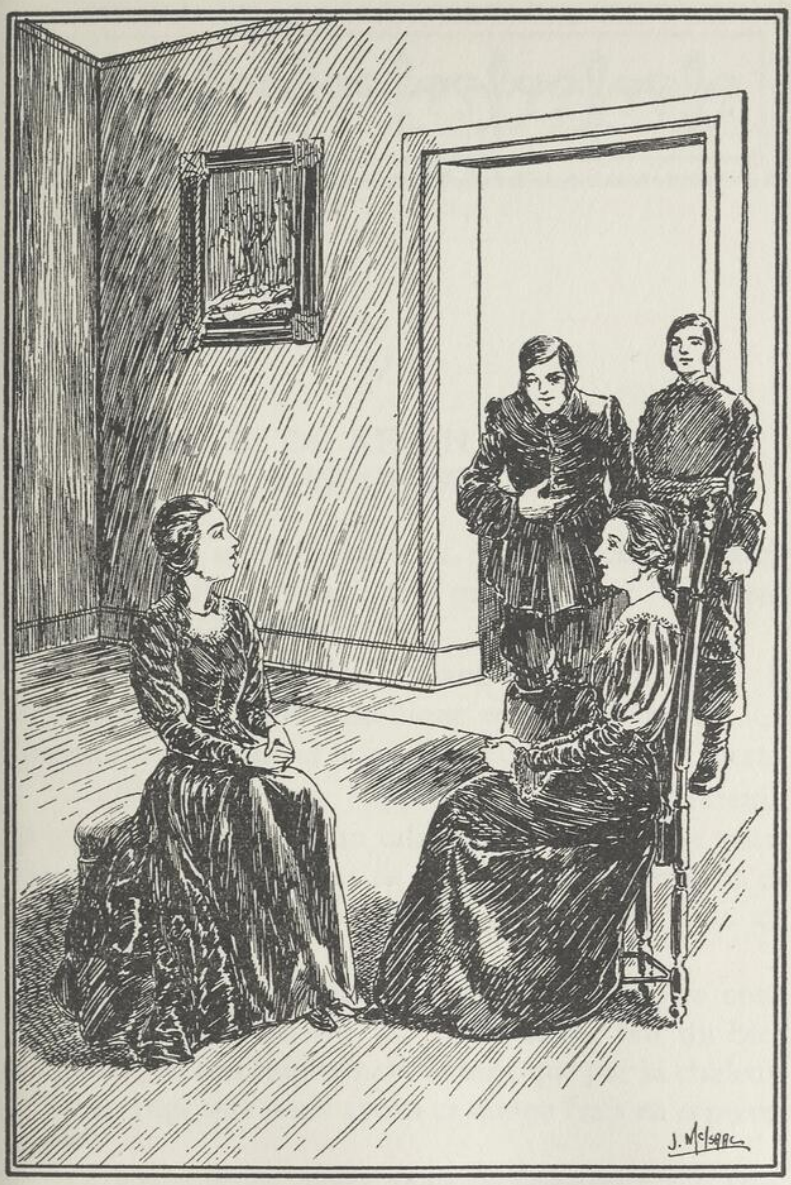
— Je suis à vos ordres, Madame, déclara avec empressement Charlot, un peu surpris.

— Perrine, dis à un de nos serviteurs de t'accompagner. Je n'aime pas à te voir revenir seule, dit encore madame de Repentigny.

— Si mon rapport attendait, Madame ? fit André.

Un peu d'envie perçait sous ses paroles. Perrine lui semblait si jolie sous sa capeline fleurie ! . . . Et le docteur, vraiment, semblait d'une fatuité exaspérante auprès de cette jeune fille, qui lui souriait gentiment. La jalousie le pinça au cœur.

Mais madame de Repentigny lui rappela que l'Ordonnance du gouverneur viendrait à sept heures chercher le rapport. Elle ne se sentait pas le courage de répondre que le capitaine de Senancourt avait préféré une promenade à son devoir.



« Et il vous le demande, Perrine », dit la voix émue du Capitaine.

VIII

MADAME DE REPENTIGNY À LA RESCOUSSE . . .

CHARLOT, mystifié, curieux, se rapprocha de madame de Repentigny, une question sur les lèvres. Mais celle-ci le prévint.

— Attendez, Charlot, avant de m'interroger. Il faut que nous nous installions confortablement. La question est sérieuse et nous demandera un esprit alerté.

— Bien, Madame, j'approche de vous ce fauteuil, je mets sous vos pieds un tabouret et . . . je baise votre main, pour vous assurer de mon affection, surtout de mon intention de vous accorder tout ce que vous me demanderez.

— Prenez un fauteuil, mon ami, de votre côté. Approchez-vous du feu . . . Cette bûche fait du bien au cœur, par son crépitement autant que par sa chaleur. C'est étrange que nous ayons ce temps frais en septembre !

— Etrange, en effet. Mais qu'importe ! . . . Parlez, Madame, je vous écoute avec attention.

— Charlot, vous ne devinez pas, est-ce possible, de quel sujet je veux vous entretenir ?

— Non, Madame.

— Pourtant, votre désir de retourner à Ville-Marie ne vous semble pas . . . imprudent, dans les conditions où vous vous trouvez ?

— Je suis guéri, bien guéri, dit le docteur.

— Raison de plus pour n'avoir pas auprès de vous autant de . . . gardes-malades.

— Perrine n'a pas d'autre foyer que le mien.

— Mais le capitaine de Senancourt ?

— André nous suivra, mais logera au Fort, auprès du secrétaire du gouverneur. Ce sont deux bons amis.

— Alors, vous avez tout prévu, Charlot . . . sauf . . .

— Sauf, Madame ? Je vous en prie, dites-moi ce que ma pauvre cervelle ébranlée par la maladie conçoit mal ou ne conçoit plus du tout.

— Eh bien ! que faites-vous de la réputation de Perrine, placée sans cesse en face d'un capitaine aussi charmant qu'André de Senancourt ?

— Madame de Repentigny, vous êtes une adorable *maman*, cria Charlot, en se levant et en venant lui baiser la main. Je viens de saisir le sous-entendu de vos paroles. Vous voulez donc m'aider en une entreprise difficile ? . . . Vous serez mon alliée en la réalisation de mon vœu le plus cher: le mariage de ma sœur et d'André.

— Certainement.

— Mais comment nous y prendrons-nous? Hélas! Perrine a peu d'expérience des choses du cœur. Elle est belle, mais sa coquetterie est inexistante. Elle va son chemin les feux fermés sur les sentiments qu'elle inspire . . .

— Vous m'étonnez, Charlot. Il me semblait que le mariage de votre sœur était convenu, décidé. Vous avez disposé des cœurs, un jour, avec une intelligence, une énergie qui m'avaient bouleversée de joie.

— J'étais mourant . . . Convalescent, j'ai abordé une seule fois avec André ce sujet brûlant . . . Un haussement d'épaules, puis un mutisme complet, voilà tout ce que j'ai obtenus. Depuis, je ne me sens pas le courage de reparler. L'attitude de ma sœur et de mon beau-frère, lorsqu'ils sont ensemble, me paraît si mystérieuse. Qu'y a-t-il derrière ces fronts impassibles, ces yeux qui ne se croisent jamais ?

— Il y a un fort sentiment de l'honneur, en tout cas et nous allons y faire appel. Je parlerai à Perrine. Vous verrez André.

— Quelle tâche vous m'imposez, Madame ! reprit encore Charlot en se levant et en marchant avec agitation dans la grande pièce. Un crépuscule hâtif remplissait d'ombre tous les angles.

— Pas du tout, Charlot. Voyons, vous n'avez donc jamais surpris un de ces regards pleins de tendresse douloureuse que pose le capitaine de Senancourt sur votre sœur, lorsqu'il ne se croit pas observé ?

— Mon beau-frère est ridicule. Pourquoi ne force-t-il pas l'entrée de cette âme de jeune fille ? L'audace ne

vainc pas toujours, mais plaît beaucoup aux femmes . . . Oh ! pardon, Madame . . . J'oublie devant qui je parle.

— J'ai été jeune, mon ami repartit en souriant Madame de Repentigny, je ne puis vous donner tort. Rassurez-vous donc et parlez en toute liberté. Laissez-moi vous dire, cependant, qu'il y a des exceptions à la règle générale. L'éducation sérieuse qu'a reçue Perrine ne l'a pas préparée aux fougueuses démonstrations des mousquetaires.

— Eh ! je le sais. Tous deux, d'ailleurs, ont des insuffisances, reprit Charlot en riant. C'est entendu, Madame. Je parlerai à André. Oh ! s'il ne cède pas à mes arguments sur l'honneur, nous nous brouillerons.

— De mon côté, je vais tâcher d'impressioner Perrine . . . Allons, espérons tous deux.

— Combien de délai, Votre Majesté, m'accorde-t-elle ? demanda Charlot, tout en remettant une bûche dans la cheminée.

— Aucun. Dès ce soir, ayez une entrevue décisive.

— Bien, Majesté.

Des pas se firent entendre dans la pièce voisine. On frappa à la porte. Le capitaine de Senancourt entra, en disant:

— Madame de Repentigny, mon rapport est terminé. Puis-je vous tenir compagnie ? A moins que je ne dérange l'entretien . . .

— Vous ne dérangez rien, André, entrez, fit madame de Repentigny, qui adressait en même temps un signe d'intelligence à Charlot.

On causa paisiblement durant quelques instants. Puis, Charlot entendant la voix de Perrine et celles des enfants se rapprocher du salon, demanda tout à coup à son beau-frère:

— André, veux-tu monter un instant dans ma chambre ! L'abbé Souart m'a écrit à ton sujet. Il se pourrait que nous ayons à nous consulter sur ce qu'il propose . . .

— Je suis à ta disposition, Charlot. Vous permettez, Madame ?

— Allez, mes amis. Vous avez une demi-heure avant le repas du soir. Employez-la bien.

Les jeunes gens disparurent, tandis que Perrine entrait, mais sans les enfants, que la Normande venait d'attirer. L'heure du coucher approchait.

— Perrine, fit en riant madame de Repentigny, jamais ta présence n'a été pareillement désirée.

— Que voulez-vous dire, Madame, par d'aussi mystérieuses paroles ? répliqua Perrine non sans gaieté.

Elle vint s'asseoir aux pieds de Mme de Repentigny, qui posa la main sur le front de la jeune fille.

— Tu es brûlante ! Tu n'es pas souffrante, au moins, mon enfant ?

— Un peu lasse, seulement.

— Alors, j'ai tort de vouloir te parler sérieusement, dès maintenant ?

— Oh ! Madame, tout ce que vous voulez est parfait. A mon égard, vous n'avez que des bontés à proposer.

— Pauvre petite, cette fois, j'ai peur que tu penses autrement.

— Non, Madame, car si vous me dites des choses qui me sembleront pénibles, vous n'aurez en vue que mon bien-être . . .

— Certes. Ce soir plus que jamais.

— Ce soir ?

— Oui, Perrine. Sais-tu tandis que je cause avec toi, que Charlot, de son côté, entame un même sujet avec André ?

— Oh ! alors . . . je devine, Madame, ce dont il s'agit, murmura Perrine, en détournant les yeux.

— Regarde-moi, Perrine . . . Bien. Quels yeux mélancoliques ! Pourquoi ? Mais d'abord, tu es bien convaincue, n'est-ce pas, que c'est ma grande affection pour toi qui me fais aborder ce sujet délicat.

— Oui, Madame. Et c'est avec tout mon cœur que je vous écoute.

— Perrine, à quoi pensez-vous en arriver, André et toi, avec cette attitude étrange que vous prenez vis-à-vis l'un de l'autre ? . . . Est-ce que des promesses n'ont pas été échangées entre vous, il y a un peu plus d'un mois ? Est-ce que votre mariage n'était pas décidé, en cette heure de détresse où nous avons cru perdre Charlot ?

— Je sais tout cela, Madame, répondit la jeune fille d'un voix triste. Mais il ne m'appartient pas d'en reparler la première.

— Ne pourrais-tu . . . te montrer . . . moins lointaine . . . avec André. Ton bon sourire, je le cherche vainement lorsqu'il est là . . .

— Pourtant, Madame, je suis toute prête à consentir à vos désirs.

— Ne parle pas ainsi, Perrine. Le dévouement prend un côté agréable, cette fois. Le capitaine de Senancourt est beau, intelligent . . . Je le crois très bon.

— Je vous en prie, Madame. Ne me dites pas ce que je me répète chaque jour . . .

— Etrange enfant ?

— Est-ce que l'on ne finit pas, un jour ou l'autre, Madame, par aimer un mari qui est beau, intelligent et bon ? Et Perrine eut un sourire.

— Quand une femme a un noble cœur, Perrine, cela arrive, en effet.

— Alors, comment voulez-vous que je refuse André de Senancourt, s'il me demande de l'épouser bientôt . . .

— Et il vous le demande, Perrine, dit soudain la voix émue du capitaine. Il entrait avec Charlot. Nous aurons deux témoins, ce soir, pour sceller nos promesses, renouvelées avec bonheur . . . pour ma part !

Perrine s'était levée. Tremblante, elle s'appuyait au fauteuil de madame de Repentigny. André de Senancourt se rapprocha, prit sa main, la baisa, puis attirant la jeune fille près de lui, il vint avec elle s'agenouiller devant madame de Repentigny.

— Je suis heureux, Madame, que vous entendiez mon nouvel aveu de tendresse envers Perrine. Je souhaite la rendre heureuse . . . Je souhaite que chaque

jour lui apporte l'assurance qu'elle est tout pour moi . . . que sans elle, je ne puis vivre désormais.

— Merci, André, balbutia Perrine. Vous êtes bon . . .

— Soyez heureux l'un par l'autre, prononça Madame de Repentigny. Vous êtes faits pour vous entendre, pour vous aimer.

— Amen! cria la voix joyeuse de Charlot. Ne vous semble-t-il pas, chère Madame de Repentigny, que cet événement mérite plus de joie, d'animation . . . Et d'abord . . . si nous allions souper. Le bonheur ne coupe l'appétit de personne. Et puis, André aurait autre chose à dévorer que le profil de sa femme . . . de demain, oui, oui, Perrine, de demain . . . Tu entends ?

—Tu vas vite en besogne, Charlot, murmura Perrine.

— Nous sommes pressés, par notre départ. Dans quinze jours, il faut convoler, mes amis.

— Quinze jours ! Voyons, Charlot, dit Perrine de nouveau.

— Regarde André, ma sœur, il crie par tous les traits de son visage que c'est long, au contraire.

— Tu as raison, Charlot, appuya André en riant. Allons, résignez-vous, Perrine.

— Me résigner, fit Perrine en tressaillant. Non, je ne me *résigne* à rien. Je consens.

— Vous êtes gentille, Perrine. Mais . . . acheva André, plus bas, peut-être ai-je eu le vrai mot de la situation. La pauvre enfant joue admirablement son rôle . . . pour l'amour de son frère !

IX

UN PETIT INCIDENT

MADAME de Repentigny se mit à la tâche dès le lendemain, aidée de sa fille, madame Jean-Paul Godefroy. Un trousseau élégant et simple, fut préparé à la hâte. Car Charlot maintenait sa décision. Il retournerait le plus tôt possible dans sa maison de Ville-Marie.

Perrine devenait chaque jour un peu plus pâle, un peu plus fébrile. Elle disparaissait vers cinq heures, chaque après-midi. Elle se rendait à l'église. Elle demandait le courage de tenir jusqu'au bout le rôle de fiancée heureuse. Elle en voulait un peu à André, quoi qu'elle fît, d'avoir disposé, presque par force, de sa vie, de ses sentiments, de sa personne. L'aimait-il d'ailleurs autant qu'il le disait ? Il y avait de l'ironie, une sorte de défi, dans le regard qu'il posait sur elle, dès qu'elle entrait au salon, après cette sortie où elle avait voulu être seule . . . Qu'il se blessait facilement ! Pourtant, elle lui avait avoué ce besoin d'indépendance, dans sa pensée et dans ses actes, qui était un trait de caractère chez elle. Depuis l'enfance, d'ailleurs, elle avait su vouloir,

exécuter, diriger presque seule sa vie, dans des circonstances plus ou moins difficiles. La veille de son mariage, le long essayage de sa robe et de son voile, l'inspection par plusieurs personnes de sa toilette, ajoutèrent à la fatigue causée par une nuit d'insomnie . . . En arrivant à l'église, à l'heure accoutumée, elle se prit à pleurer. Une sorte de mélancolie l'étouffait. Elle revoyait son enfance, la vieille maison d'Offranville qu'elle avait fermée, un jour, sous le coup de la terreur qu'on l'y viendrait chercher avec Charlot, pour aller au loin. Puis, sa jeunesse reparut, sa jeunesse inquiète et triste à causes des fugues de son frère qui ne recherchait que les aventures périlleuses. La mort de Jean Amyot, en un jour de mai orageux, revint blesser son âme. Oh ! si ce mariage d'après-demain, c'était celui de Jean Amyot et le sien, comme elle en aurait doucement rêvé ! Les larmes venaient, venaient . . . Soudain, elle se redressa avec un peu d'effroi dans les yeux. Si André allait l'apercevoir les yeux ainsi rougis ? . . . Il supposerait qu'une sorte de désespoir l'avait saisie, qu'elle avait consenti à un sacrifice trop grand. Qui sait ? . . . Il voudrait peut-être lui rendre sa parole . . . Et d'autres misères surviendraient. . . Elle fit un grand effort sur elle-même . . . se raidit. Au moment même, des pas d'enfants résonnèrent sur le parquet. Une petite main se glissa dans la sienne et son neveu Pierre lui souffla à l'oreille: « Vite, vite, sors, tant *Peïne*, oncle André est venu au-devant de toi avec nous ». Hé ! Ce qu'elle avait redouté se réalisait . . . Allons, elle s'en excuserait le mieux qu'elle pourrait.

Au sortir de l'église, elle aperçut son fiancé à une petite distance. Il faisait voir à sa nièce, confortablement installée sur son épaule, un nid d'oiseaux, bâti sur les branches très basses d'un frêne énorme. Perrine retint Pierre à ses côtés et l'empêcha de courir vers le capitaine de Senancourt. Elle voulait gagner du temps. Tout à coup, André, tourna la tête et vit la jeune fille. Il s'approcha, chapeau bas, et, la voix joyeuse, cria bonjour, tout en mettant à terre la petite fille qui courut embrasser sa tante. Perrine saisit au vol sa nièce et cacha un instant sa figure dans les boucles blondes de l'enfant.

— Perrine, demanda le jeune homme, vos dévotions sont terminées, n'est-ce pas ? Savez-vous, continua-t-il, de la même voix pleine de gaieté, inusitée chez lui, que je vais finir par m'attribuer ces mots d'un roi de France: « Mais ce n'est pas une femme que j'épouse, c'est une nonne. ».

Perrine ne répondit pas. Elle avait peur de sa voix.

— Tante Peïne, cria soudain le petit Pierre, qui marchait de nouveau près d'elle, pourquoi tu as les yeux rouges ? Et pourquoi aussi tu regardes à terre ? Tu vas trouver quelque chose de beau, peut-être ? dis, dis ?

Embarrassée, sentant peser sur elle le regard du capitaine de Senancourt, Perrine ne répondit pas.

— Petit Pierre, dit André, sa voix était redevenue grave, on ne questionne pas ainsi les belles tantes. Elles n'aiment pas cela. Quand tu seras grand, tu sauras qu'il faut respecter, même si l'on n'en souffre, le secret de beaux yeux rougis . . . Il y a des larmes qu'on explique mal, d'ailleurs, finit un peu durement le capitaine.

— Alors, tante Péïne, tu as du chagrin. Je ne veux pas moi, cria l'enfant.

— Je vous en prie, André, murmura Perrine, hâtons un peu le pas . . . On dirait que la pluie vient.

—Oui, oui, approuva Pierre, une grosse goutte a tombé sur mon nez. Oh ! une autre . . .

— Viens Pierrot, ajouta André, je vais t'installer sur mon autre épaule. De la sorte, nous obéirons à tante Perrine. Nous nous hâterons.

La pluie augmentait. Les petits s'amusaient de cette marche précipitée; ils riaient et gazouillaient, sans se rendre compte du mutisme qui régnait autour d'eux.

On atteignit la maison. Charlot, qui guettait les promeneurs, courut au-devant d'eux et se chargea de la petite fille. Dans le vestibule, tandis que le papa montait avec les enfants, Perrine s'approcha d'André.

— N'interprétez pas mal mon chagrin, André dit-elle doucement. Il est dû à l'énervement.

Le jeune homme ne répondit pas. Il s'inclina sans lever les yeux et continua à examiner l'un de ses pistolets qui avait reçu beaucoup de pluie.

— Vous ne me croyez pas ? reprit Perrine.

— Non, Perrine. Que voulez-vous, je suis ainsi. Je ne suis dupe d'aucun détour, même des meilleurs cœurs.

— Pardonnez-moi si j'insiste, mais votre méfiance est injuste. Pourquoi regretterais-je ce que j'ai moi-même voulu ?

— Tant mieux, ma pauvre petite, car il est trop tard pour . . .

— Ne finissez pas votre phrase, je vous en prie, André.

—Bien, Perrine, le silence vaut mieux, en effet. Mais . . . ne prenez pas cet air navré. Je vous assure, quant à moi, que l'incident est clos . . .

—Et vous êtes l'offensé . . . mais, dites-moi, je vous en prie, que vous me pardonnez? balbutia encore Perrine, d'un ton humble, troublé.

Le jeune homme tressaillit. La fière jeune fille ne l'avait pas habitué à ces mouvements déférents.

— Je vous en prie, Perrine, commença-t-il . . .

— Vous ne m'en voulez plus, alors ? interrompit-elle. Elle tendit la main à son fiancé. Il la prit, la retint un moment entre les siennes, puis la laissa doucement retomber. Il sourit enfin.

— Allez vite changer vos vêtements, Perrine. Il ne manquerait plus que cela que la belle mariée, demain, monterait à l'autel tout enrhumée. A tout à l'heure, n'est-ce pas ? Madeleine Godefroy dîne avec nous et nous réserve une agréable surprise, paraît-il.

X

LE MARIAGE DE PERRINE

La journée du mariage s'annonça radieuse. Perrine le constata en se glissant, dès l'aube, près de la fenêtre, où, quelques semaines auparavant, elle avait décidé de se rendre aux vœux des siens et d'épouser André de Senancourt. Elle remplirait bientôt sa promesse. Dans quelques minutes, Madame de Repentigny frapperait à sa porte et lui offrirait son aide. La bénédiction nuptiale avait lieu de bonne heure. Perrine, pensivement, se pencha de nouveau sur les vêtements élégants qu'elle allait revêtir. Tout était blanc, léger, discret. Elle toucha avec un certain respect son voile, bordé d'une dentelle d'Alençon, cadeau de Madame de la Peltrie, puis la couronne de fleurs d'oranger que lui avait offerte Charlot, avec émotion, en lui rappelant que Lise la portait le jour de son mariage. Puis, il y avait le beau missel d'ivoire que Madame de Repentigny avait placé entre les mains de la jeune fille, la veille au soir, en disant: « En souvenir de ma mère, qui eût tant aimé voir l'avenir de sa Perrine confié à la protection d'un noble cœur comme celui du capitaine de Senancourt ». L'instant avait été

émouvant. Le souvenir de l'aïeule tant aimée avait transfiguré Perrine; puis, elle avait mal retenu un sanglot. Mais Charlot, qui entrait à ce moment en compagnie d'André, courut vers sa sœur, passa tendrement son bras autour de la taille de la jeune fille, en murmurant: « Allons, allons, belle épousée, souriez, sans quoi je me ferai de sanglants reproches, étant un peu la cause de cette union, qui me rend si heureux, moi . . . André paraît soucieux, lui aussi, depuis quelques heures . . .

— Que dis-tu là, mon frère ? fit Perrine, s'énervant aussitôt, et entraînant Charlot vers un sofa voisin.

— Rien de bien anormal, ma sœur, après tout. Mon cher beau-frère est volontiers sombre, ou silencieux, tu le sais bien. Quoique, franchement depuis son retour de France, il semblât un tout autre homme, badin, galant, rieur. Bah! feinte habile que tout cela, sans doute . . .

— Tu crois, Charlot, murmura Perrine, qui écoutait bavarder son frère, les yeux au loin, mais pourquoi aurait-il joué cette . . . comédie ?

— Mais pour ravir tes beaux yeux, ma sœur. Une femme sérieuse a un cœur à donner comme les autres. Il faut le conquérir, en essayant tous les moyens. Seulement . . .

— Seulement, mon frère ?

— Eh bien, il s'est trompé d'adresse. Nous nous ressemblons en cela, les gens nous plaisent ou nous déplaisent, tels qu'ils sont, quoi qu'ils disent, ou fassent, pour nous donner le change. N'est-ce pas, ma sœur, ce que je dis là, c'est bien le fond de notre nature à tous deux ?

— Peut-être suis-je un peu plus compliquée que tu le crois, Charlot, avait répondu non sans tristesse la jeune fille. Mais qu'importe! J'épouse sans chagrin, comme sans grande joie, le capitaine de Senancourt. Seulement, je t'assure que mon estime et ma confiance augmentent de jour en jour envers lui. Il nous est si dévoué, à l'un comme à l'autre.

— Perrine, dit soudain Charlot, la voix mal assurée, je n'aime pas à t'entendre parler ainsi . . . De l'estime, de la confiance . . . c'est bien sans doute . . . mais si tu allais être malheureuse, car je t'assure qu'il faut tout de même éprouver un peu d'amour, pour se lier à quelqu'un pour la vie ! Penses-y bien, ma sœur.

— Je ne pense plus, mon frère. Ma décision est prise irrévocablement . . . Et je ne serai pas malheureuse étant en face de très beaux devoirs. J'adore tes petits, tu seras là, et mon mari n'aura qu'à se montrer bon.

—Pauvre petite ! soupira Charlot. Si brave et si ignorante des réalités de la vie ! Enfin !

— Charlot, tu me reprochais tout à l'heure ma mélancolie ! Voilà que tu glisses vers cette disposition. Crois-moi, la mélancolie ne te va pas du tout.

Sur ces paroles, Perrine avait vu s'approcher d'elle, le capitaine de Senancourt. Pour dissiper l'inquiétude de son frère, la jeune fille se montra plus gaie qu'à l'ordinaire. Elle fit à son fiancé une place près d'elle, elle lui sourit avec affection. La figure du jeune homme s'éclaira. Il se prit à causer avec une animation qu'on ne lui avait pas vue depuis longtemps. Quelle puissance les yeux bleus de Perrine avaient sur le jeune mari de demain!

Ces souvenirs remontaient à l'esprit de la jeune fille tandis qu'elle glissait sans bruit à travers la chambre, regardant avec émotion tous les objets familiers qu'elle ne reverrait bientôt plus. Car dès le lendemain des noces, tous se mettraient en route pour Ville-Marie. L'occasion était propice pour retourner à Montréal. Le Père Le Moyne, jésuite, des colons et plusieurs sauvages s'y rendaient. Une solide escorte les protégerait. Le capitaine de Senancourt avait acquiescé à tout ce que désirait Charlot pour le voyage. Une fois, cependant il l'avait interrompu, en disant: « Ma fiancée a voix au chapitre, Charlot. Demande son avis, je te prie ». — Oh! Perrine ne se mettra jamais en travers de nos projets. C'est une femme trop sensée. — Une femme sensée sait vouloir ou ne pas vouloir, tout de même. Je me trompe, Perrine? avait demandé André, en insistant de la voix. — En ceci, André, je n'ai certes pas à me montrer récalcitrante . . . », avait-elle alors assuré. Faites à votre guise. Tout de même, la jeune fille s'était sentie heureuse de la déférence d'André.

On frappa à la porte. La tête rieuse de Mme Godefroy parut dans l'embrasure.

— Réveillée, la belle enfant? demanda la jeune femme, les yeux vers le lit. Puis, le trouvant vide, elle regarda avec surprise, ici et là, et aperçut Perrine, debout près d'une petite table, roulant machinalement entre ses doigts sa couronne de fleurs d'oranger.

— Bien, par exemple. Te voilà déjà à l'œuvre. Que fais-tu là, les yeux à cent lieues d'ici? . . . Et si peu vêtue. Cette robe de maison en mousseline est ridi-

cule . . . Eh! tu as les mains glacées . . . Attends un peu. Je reviens avec un cordial . . . Tiens, voici maman . . . Mère, grondez notre mariée . . . elle s'est levée trop tôt . . . Je cours chercher du vin et des biscuits pour nous trois . .

Bientôt, la mariée, élégante, gracieuse, franchissait le seuil de la maison des Repentigny, au bras de son frère, en brillante tenue d'officier. Pierre et la petite Perrine suivaient les mains chargées de fleurs. Madame de Repentigny, les Godefroy et combien d'autres amis s'avançaient, un peu en arrière, en causant et en riant doucement. Cortège à la fois distingué et très simple d'allure.

Le Père Jérôme Lalemant avait tenu à donner la bénédiction nuptiale aux jeunes époux. Il leur adressa des paroles encourageantes. Il s'étonna un moment de voir une mariée si pâle, et un marié un peu sombre et lointain. Mais en ces occasions solennelles, où tous les yeux sont sur soi, est-il si extraordinaire que l'on se sente différente de soi-même? À la sacristie, d'ailleurs, où le Père causa un moment avec Perrine, il remarqua la sérénité du regard de la jeune fille, quoique les lèvres tremblassent un peu.

Un court moment, vers la fin de l'après-midi, Perrine et André se trouvèrent seuls dans une des allées du jardin, jonchée de feuilles d'automne. La jeune femme s'était enveloppée d'une mante de laine blanche, et une dentelle épaisse, blanche aussi, enveloppait ses cheveux d'or. Un peu d'embarras parut sur la physionomie de Perrine en voyant fuir les invités. Elle voulut retourner

vers la maison. André de Senancourt prévint son geste. Il l'attira près de lui.

— Ma bien-aimée, dit-il, n'avons-nous pas quelques mots à échanger sans aucun témoin, sous ce beau ciel d'automne, qui nous a fêtés depuis ce matin ?

— Je vous écoute, André, fit Perrine. Mais hélas! le jeune officier vit tout à coup quelle contrainte la jeune femme exerçait sur elle-même; malgré toute sa bonne volonté, elle s'éloignait imperceptiblement de lui. Il en fut attristé, mais son cœur comprit, car il aimait sincèrement cette blonde enfant farouche qui ne connaissait guère le monde, la vie, qui ignorait surtout de quel amour profond et endurant pouvait être capable un cœur d'homme. Il dit, en marchant un peu loin d'elle, maintenant, mais le son de sa voix était tendre et rempli de compassion pour cette involontaire détresse féminine . . .

— Perrine, je suis heureux de vous avoir promis, ce matin, à la face du ciel et de la terre, amour et protection . . . jusqu'à la mort. De loin, de près, je suis à vous, entièrement à vous . . . Votre sourire, je le veux constant sur vos lèvres . . . Votre volonté, je la respecterai, même . . . si je dois en souffrir, car je vous désire heureuse . . . ou du moins jamais malheureuse . . . Vous êtes mienne, je dois vous garder contre tout danger, toute peine, toute contrariété. . . Et cela me sera facile, car je vous aime avec une telle plénitude, Perrine . . . ma femme chérie.

Et se baissant, André prit la main de la blanche mariée et la baisa.



Il se rapprocha de la fenêtre...

XI

L'ACCIDENT

Un cri de détresse suivi de plusieurs autres exclamations se firent entendre au moment où André et Perrine retournaient lentement vers la maison. Les appels venaient du fond du jardin.

Effrayée, Perrine saisit le bras d'André.

— Oh! qu'y a-t-il, André? Il me semble avoir reconnu la voix de la Normande.

— Prenez place sur ce banc, Perrine. Je cours voir.

— Non, je vous accompagne. Ne craignez rien. Je n'ai pas peur.

Pistolet au poing, André de Senancourt courut vers le fond du jardin, tandis que Perrine le suivait avec moins de hâte. Les enfants, Pierre et Perrine parurent soudain tout en pleurs. Pierre voyant son oncle, cria: « Vite, mon oncle, Manette est tombée . . . elle a voulu remuer la jambe . . . elle a encore crié . . . Elle ne remue plus . . . maintenant . . . Elle dort, elle semble toute toute blanche.

Écartant avec précaution la haie du jardin, André aperçut, en effet, la Normande auprès d'un arbre

énorme, à la lisière de la forêt. Elle était évanouie. Sortant de sa poche une petite gourde, il l'approcha des lèvres de la blessée. Elle ouvrit les yeux, de grands yeux hagards, douloureux, étonnés.

— Ne parlez pas, Manette, attendez, dit le capitaine. Avalez encore de ce cordial . . . Bien . . . approchez-vous, Perrine. Cela va mieux.

— Ma pauvre vieille Manette, dit la jeune femme, en venant s'agenouiller près d'elle. Qu'est-il donc arrivé? . . . André, ajoutait-elle, voyez, on vient de la maison. Laissez-nous. Appelez le médecin. Non, non, Manette, ne protestez pas . . . Il le faut.

— Madame Perrine, dit enfin la Normande d'une voix tremblante, je crois que ma jambe est brisée. Je suis tombée tout à l'heure très lourdement. Et depuis ce moment . . . rien ne va plus . . . Oh ! comme j'ai mal . . . Oh ! Je ne vous vois plus, Madame, au secours ! . . .

Et la Normande s'évanouit de nouveau. Faiblesse de courte durée toutefois. Madame de Repentigny apparut alors avec des serviettes et un petit récipient d'eau froide; Madame Godefroy suivait sa mère. Deux serviteurs de la maison, dont un Huron venaient aussi avec une civière improvisée. Il fallait transporter tout de suite la malade à sa chambre. Le médecin examinerait mieux ainsi le membre fracturé, gravement, cela semblait certain. Le médecin parut une demi-heure plus tard. Il ne garda auprès de lui que Madame de Repentigny et Perrine. Le praticien avait tenté d'éloigner cette dernière, avec une aimable brusquerie. « Une mariée

garde-malade, avait-il prononcé, qui a déjà vu une pareille inconvenance ? Allez, allez, belle madame ».

Mais devant la détresse de la Normande, dont les doigts crispés retenaient la robe de la jeune femme, le médecin haussa les épaules. « Enfin, avait-il murmuré, faites . . . ce que vous voudrez, c'est urgent que ce membre soit remis en place; et, puisque ma patiente ne peut se passer de vous, tant pis pour le marié . . . Allons, ma bonne dame, courage . . . Je remets tout en place. Fermez les yeux ! Ce ne sera pas long ».

Une fois l'opération terminée et la malade réconfortée au point de vouloir s'assoupir, le médecin fit signe à Mme de Repentigny et à Perrine de le suivre au fond de la vaste pièce. Charlot entra à ce moment et se joignit à eux.

— André sera ici à l'instant, docteur, annonça Charlot. Nos invités nous quittent. Un accident aussi pénible les force à s'éloigner. Puis, l'on sait que nous partons demain, de très bonne heure . . .

— Partir ? Demain ? Par exemple, s'exclama le docteur, ma patiente ne sera pas en état de faire le voyage avant trois mois au moins, vu son âge.

— Charlot, c'est à Mme de Repentigny qu'il faut songer. Nous serons bien embarrassants, durant trois mois encore, avec une malade, ajouta Perrine.

— Non, non, mes enfants, et vous le savez fort bien. Seulement, Perrine, tu m'étonnes. Tu veux demeurer ? Tu songes à laisser Charlot partir seul. Et André ? Ton mari ?

— Le voici, dit avec satisfaction Charlot. J'espère que sa décision comptera auprès de ma sœur.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci en s'approchant et en regardant avec surprise Perrine, toute rouge de confusion, et les yeux baissés.

— André, dit Charlot, vois et entends ce que ma sœur médite. Cela stupéfait notre bon médecin, qui en a vu de toutes les couleurs pourtant, dans la vie. Cela prend également par surprise Madame de Repentigny. Et moi, donc !

— Mais enfin, qu'est-ce qui ce passe ? reprit avec un peu d'impatience le capitaine de Senancourt. Parlez, Perrine.

— André, répondit celle-ci, les yeux suppliants, la voix douce, notre vieille Manette ne peut partir en voyage demain. Le médecin le défend. Montréal ne la reverra que . . . dans cinq mois, au printemps. Elle voulait cette promesse de ma part tout à l'heure: que je ne la quitte pas avec sa petite favorite, Perrine, du moins dans les premiers temps.

— Et vous avez promis ? demanda d'une voix étrange le capitaine de Senancourt.

— Non. Mais j'ai consenti à plaider cette cause auprès de vous. Puis, vous pouvez demeurer aussi.

— Vous savez bien que Charlot ne peut s'éloigner seul, dans son état de santé. Vous savez aussi qu'il amènera son fils Pierre, coûte que coûte. Alors ?

La voix du Capitaine devenait brève. Il regardait attentivement cette jeune femme, si belle, si froide, si douce aussi, car ses mains tremblaient en s'appuyant

sur le rebord de la table. Le médecin, Mme de Repentigny, Charlot laissèrent par discrétion les nouveaux époux continuer cette conversation, au ton si complètement inattendu, un soir de noces.

— Je ferai ce que vous voudrez, André.

— Nous pourrons confier Manette aux soins de cette jeune Huronne qui joue volontiers avec les enfants, et dont le père se mettrait dans le feu pour obéir à un vœu, même déraisonnable, de Charlot.

— C'est entendu, André.

Un soupir involontaire s'échappa des lèvres de la jeune femme. Elle s'habituait mal à ce ton bref, un peu dur. Ce qu'elle ne vit pas, car ses yeux étaient bas, c'est le regard douloureux, soudain, que le Capitaine de Senancourt posa sur elle. Mais il eut la durée d'un éclair, car le médecin se rapprochait.

— Je reviendrai dans deux heures, pour bien préparer la nuit, fit l'homme de l'art, en s'inclinant devant eux.

— Docteur, dit soudain André de Senancourt, alors que Mme de Repentigny et Charlot revenaient près d'eux, vous pourrez nous dire, sans doute, dans quelques heures, si vraiment la malade peut se passer des soins et de la sollicitude journalière de ma femme. Que vous décidiez d'une manière ou d'une autre, c'est vous qui prononcerez en dernier ressort, et . . . nous vous obéirons, n'est-ce pas, Perrine ?

Et André, prenant la main de sa femme, la baisa. Perrine tressaillit. Elle ne comprenait pas cette saute

d'humeur. Au fond, la sévérité des paroles qu'André avait d'abord prononcées trahissait une certaine déception, un peu de chagrin même, et Perrine l'avait bien compris. Si elle en avait été peinée, elle n'en avait pas été froissée. Mais cette indifférence aimable, quel contraste elle apportait ! Elle ne comprenait plus très bien.

La soirée se passa agréablement, malgré ces incidents, malgré surtout la note grave que le malheur survenu à la Normande jetait sur les propos.

Charlot voulut prendre congé le premier. Les préparatifs pour le départ du lendemain n'étaient pas terminés. Il remonta à sa chambre en compagnie de son fidèle Huron. Madame Godefroy, vers neuf heures, se leva à son tour.

Elle allait partir, lorsque Charlot reparut précipitamment au salon.

— Perrine, fit-il, les yeux anxieux et en posant une main fébrile sur celle de sa sœur, je ne sais ce qui prend à ma petite Perrine. Elle geint et pleure sans arrêt, puis soudain, elle se lève toute droite dans son lit et t'appelle les yeux pleins d'effroi.

— Je monte chez toi tout de suite, mon frère.

— Ne vous inquiétez pas, Charlot, prononça la voix encourageante de Madame de Repentigny. L'accident arrivé à Manette a sans doute impressionné ce bébé. Demain, il n'y paraîtra plus.

Mais lorsque le médecin revint, il dut entrer dans la chambre des enfants. Il se rendit compte de l'état de nervosité de la petite fille qui ne voulait pas dormir, et

s'accrochait désespéremment au cou de sa tante Perrine. « Je ne veux pas que tu me quittes, répétait l'enfant, non, non, j'ai peur . . . Manette est malade . . . je suis toute seule . . . » Charlot se promenait avec agitation à travers la pièce.

— Dans quel embarras je me trouve, docteur ? Il faut, vous entendez, il faut que je parte demain . . . D'un autre côté, laisser ici, sans Perrine, ces deux malades . . . D'ailleurs, ma sœur si elle nous suit, en mourra d'inquiétude. Je la connais. Que faire ? Que faire ?

— Où est le mari de cette jeune femme ? Il faut qu'il se rende compte avec nous de la situation.

— Je cours le chercher, dit Charlot.

Quelques minutes plus tard, André entrait avec Charlot.

— Vous avez une autre malade, docteur ? Cette petite Perrine n'est pas atteinte gravement, j'espère ?

— Elle a beaucoup de fièvre pour l'instant mais sa maladie ne m'inquiète pas. Votre vieille Normande est fort souffrante également, mais rien n'est grave; là aussi c'est affaire de temps. Voilà tout. Seulement, mon beau capitaine, puisque, tout à l'heure, vous m'abandonniez la décision relativement à votre femme qui devrait ou non rester ici en qualité de garde-malade, je crains que . . . hum ! je dois . . . vous demander un sacrifice. Sa présence, pour quelque temps, est indispensable, surtout au chevet de cette petite. Si elle la quittait, demain, je ne réponds plus des conséquences.

— Quelle situation pour nous tous ! murmura Charlot. Je me faisais trop de joie, sans doute à la

pensée que nous nous en allions tous vivre en famille dans notre maison de Ville-Marie . . . André, qu'allons-nous décider ?

— Mais ce que veut le médecin, mon ami. Ma femme demeurera ici auprès des deux malades pour tout le temps que le médecin jugera bon. Nour partirons, nous, demain, tel que convenu.

— Petit Pierre nous suivra, je l'exige, déclara Charlot. Sais-tu Perrine, ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur, mon serviteur huron me suit à Montréal. Il est veuf, n'a qu'une fille, qu'il m'offre pour les travaux de la maison et le soin des enfants. Elle les aime avec passion déjà. Tu ne seras pas inquiète ainsi, pour mon Pierrot ?

— Le Huron et sa fille demeureront-ils sous ton toit ? demanda Perrine, avec une vivacité peu ordinaire chez elle. André la regarda avec surprise. Que lui était cette Huronne après tout.

— Certes, oui, répondit Charlot.

— Je verrai alors cette Huronne avant le départ. Quelques recommandations sont nécessaires. Vous m'approuvez, André ?

Celui-ci s'inclina sans répondre.

La nuit fut dure pour Perrine que les deux malades appelaient tour à tour avec des mots navrants. Vers quatre heures, un peu d'accalmie se fit sentir. Charlot obligea sa sœur à prendre un peu de repos sur un divan, au fond de la pièce. Il promit de la réveiller à la moindre alerte. Jusqu'à sept heures, la jeune femme put reposer.

Elle se leva alors, s'approcha sur le bout des pieds et vit que Charlot s'était endormi, agenouillé près du lit, et tenant dans sa main la petite main pâle et moite de sa fille. Celle-ci reposait toujours, malgré quelques soubresauts nerveux dans son sommeil.

Perrine s'éloigna sans bruit et prit place dans un fauteuil tout près du divan. Elle appuya sa tête au dossier et ferma les yeux. Elle se perdit bientôt dans le songe triste de sa vie. Demeura-t-elle longtemps ainsi ? Elle n'aurait su le dire, quand soudain, elle se redressa. On venait de prendre tendrement sa main, tandis qu'une autre soulevait tendrement une lourde tresse qui couvrait en partie son front.

— André ! s'exclama-t-elle en ouvrant bien grand les yeux. Oh ! il est tard, sans doute.

— Chut ! fit celui-ci en désignant les dormeurs. Suivez-moi près de la fenêtre, là-bas. Nos voix n'atteindront pas la malade. J'ai à vous parler, Perrine. Hélas ! nous allons bientôt nous séparer . . . Cela vous est indifférent, mais moi, j'en ai le cœur navré.

— Je ne suis pas indifférente, comme vous le croyez, André. Vous me faites tort. Puis, ne pouvez-vous demeurer aussi ? murmurait Perrine.

— C'est impossible. Charlot, toutefois, parle comme vous . . . Mais je sais à n'en pouvoir douter que si je ne demeure pas près de cet autre malade qu'est au fond votre frère, une catastrophe peut en résulter. La prudence de Charlot est de plus en plus inexistante, mon amie. J'en ai connu quelque chose, durant la der-

nière expédition de chasse que nous avons faite ensemble. Mais . . . voici un siège. Asseyez-vous, Perrine, Je préfère rester debout. Et, maintenant, écoutez-moi bien. Je consens à la séparation, qui me fait du mal, beaucoup de mal, mais à la seule condition que nous échangerons de longues lettres de temps à autre. Dès qu'un sauvage d'ici se mettra en route, par eau, ou par terre, pour Ville-Marie ou les Trois-Rivières, voyez-le et remettez-lui une lettre pour moi, votre journal plutôt. Je ferai de même à Ville-Marie. Oh ! je vous impose un corvée, je le devine, mais *je l'impose* quand même. Quant à moi, je serai très heureux de vous faire cette cour lointaine, où vous apprendrez quel profond sentiment je vous porte . . . Allons, promettez-moi d'agir tel que je vous le demande ?

— Je promets, André. Et très volontiers.

— Adieu donc . . . d'ici longtemps . . . ma bien-aimée ! Quelle cruelle existence que la mienne ! Le bonheur m'est toujours de quelque façon inaccessible . . . Je me sens, avec une constance impitoyable, à la fois comblé, puis dépouillé. J'aime, on ne m'aime pas . . . Je me marie . . . selon mon cœur et . . . La voix du jeune homme devint rauque. Il se rapprocha de la fenêtre et tourna un moment le dos à Perrine.

— André, murmura la jeune femme, en se glissant près de lui et en prenant la main de son mari. André, fuyez ces réflexions . . . trop tristes !

— Et vous, de grâce, Perrine, reprit avec agitation le jeune homme, n'ayez pas de ces mouvements de

pitié . . . Ils me brûlent ! Et le jeune mari repoussa, avec une sorte de violence, la petite main compatissante.

Contrit aussitôt, il la reprit. Il se pencha et baisa l'alliance d'or qui brillait à l'un des doigts:

— O ce signe de servitude ! prononça-t-il à voix basse, pardonnez-moi, Perrine, de vous l'avoir imposé.

— Signe de bien beaux devoirs, au contraire André !. . . N'oubliez jamais que je suis très fière d'être votre femme de porter votre nom . . . Espérons tous deux en l'avenir ! Ah ! voilà Charlot réveillé . . .

André se redressa. Son grand amour exaspéré se fit jour. Il saisit Perrine entre ses bras, la pressa contre son cœur; puis, reculant un peu sa tête, il regarda longuement cette figure sereine, si mystérieusement fermée pour lui. Il mit enfin avec une sorte de ferveur désespérée un baiser sur le front charmant, mais glacé, qui seul se tendait vers lui. Puis, il s'enfuit, sans un regard, vers Charlot qui l'appelait.



Perrine se retrouva seule, libre de reprendre la lecture du journal d'André, son mari.

XII

L'ÉVEIL DU CŒUR

DEUX mois s'étaient écoulés depuis le départ du mari de Perrine, en compagnie de Charlot et de son fils. Novembre s'achevait dans une tourmente de neige qui mettait de la joie au cœur de la petite Perrine. Mais la belle et grande tante ne voyait pas ce spectacle avec la même satisfaction. Son front s'assombrissait. Elle n'avait aucune nouvelle des absents depuis leur installation à Ville-Marie. Le temps commençait à lui peser. Qu'étaient devenues les promesses d'une longue correspondance tant de fois renouvelées par André de Senancourt ? Il semblait chagrin de la quitter. Est-ce que ses sentiments s'étaient refroidis, à recommencer ainsi à vivre loin d'elle ? Et Charlot ? Sa santé subissait-elle une autre dépression ? Ah ! que se passait-il donc à Ville-Marie ?

Tout semblait sans vie autour d'elle en cette fin de jour de novembre. Madame de Repentigny avait été mandée à la cuisine par des sauvages. Ils faisaient sans doute appel à sa charité bien connue. Sa petite nièce n'était pas encore de retour d'une promenade en compa-

gnie de la Normande, guérie de sa chute. Perrine frissonna un peu. Elle se rapprocha de la cheminée où une bûche mourante s'affaissait en faisant jaillir mille étincelles. Elle jeta dans le foyer une nouvelle bûche, et, durant quelques instants, s'occupa d'activer le feu, afin de réchauffer la grande pièce assez froide du salon. Elle n'entendit pas ouvrir, puis refermer la porte. En soupirant, elle pencha la tête, joignit les mains et regarda, pensive, la flamme monter et envelopper peu à peu tout le bois.

— Perrine, dit près d'elle la voix douce de Madame de Repentigny, comme tu es absorbée par tes pensées ? Je suis ici depuis quelques secondes, et tu n'as pas bougé.

La jeune femme se retourna. Le crépuscule l'empêchait de voir distinctement son interlocutrice. Elle répondit, un peu triste, tout en s'empressant de mettre un fauteuil près de la cheminée.

— Chère Madame, ce vent qui gémit, cette neige qui recouvre tout d'un linceul, et qui monte, monte, autour de la maison, me rendent mélancolique. Mais vous êtes près de moi. Cela va me rasséréner. Voulez-vous que nous fassions de la lumière ? Le grand chandelier d'argent a toutes ses bougies.

— Perrine, approche-toi . . . Regarde ce que j'apporte ! . . . Je ne puis te laisser languir plus longtemps, bien que j'eusse aimé voir, à la lumière, le rayonnement de ton front . . .

Avec un cri de joie, Perrine avait saisi des mains tendues de Madame de Repentigny tout un volumineux courrier.

— Comment se fait-il, Madame ? . . . Quand ce paquet est il entré ! Par qui ? . . . Mais bah ! Qu'est-ce que cela fait ? . . . J'ai enfin des nouvelles des absents. Je commençais à les accuser de . . . de . . . manquer un peu de cœur.

— Chère petite, si vous saviez comme j'en suis heureuse. Ce sont des sauvages, venus en raquettes de Montréal, qui ont transporté ce colis. Ils ont dû s'amuser en route, chasser, puis s'attarder aux Trois-Rivières. L'un deux, cependant, m'a juré avec solennité, qu'il était venu à la course jusqu'ici pour plaire au petit capitaine pâle, ainsi qu'il nomme votre frère, et parce que l'autre capitaine, c'est André, lui a promis une forte récompense s'il arrivait avant décembre . . . Et maintenant, Perrine, laissez-moi faire de la lumière, tandis que vous briserez ces cachets et ces ficelles . . . Approchez-vous de la cheminée pour lire. Il fait trop froid pour vous en tenir éloignée. Et ne quittez pas cette pièce. Je fais d'ailleurs chauffer les chambres. Nos serviteurs préparent en ce moment des chaudières remplies de charbons brûlants . . . Bien, mon enfant . . . Il n'y a rien comme l'obéissance . . . poursuivit joyeusement Madame de Repentigny, en voyant la jeune fille s'installer près de la cheminée avec une liasse de feuilles, recouvertes d'une écriture fine et serrée, celle du capitaine de Senancourt. Un peu de rougeur montait à son front, et ses yeux brillaient.

— Je vais attendre, Madame, dit soudain Perrine, pour lire ces lettres . . . Il faut vous tenir compagnie . . .

— Quel héroïsme, Perrine! Mais je n'accepte jamais de pareils sacrifices. Je retourne auprès des sauvages pour m'assurer de l'époque de leur retour à Montréal. Nous les chargerons, nous aussi, moyennant une récompense, d'un lourd courrier pour nos amis de Montréal. Puis, tout à l'heure, j'entraîne votre nièce et la bonne Manette dans ma chambre. Il y a une cheminée comme dans cette pièce avec de bonnes bûches qui ronflent. Je vous donne donc une heure pour dévorer ces feuilles intéressantes.

— Je vous les ferai lire, Madame.

— Pas de promesses imprudentes, mon enfant, répondit en riant, Madame de Repentigny. Mais je prendrai connaissance avec plaisir, par vous, de quelques-unes des missives de nos capitaines du Montréal.

Toute la soirée, Perrine dut subir les taquineries de Marie-Madeleine Godefroy, venue avec son mari passer une dernière veillée près de sa mère. La neige commençait à s'amonceler si bien que l'on serait quelques jours dans les environs de Québec sans pouvoir se rendre les uns chez les autres. Madame Godefroy avait apporté ses raquettes pour le trajet du retour. La tempête allait devenir terrible dans quelques heures.

Perrine, que tenaient la surprise, la joie et un certain émoi du cœur, en gardait les joues toutes roses. Elle ne ripostait qu'avec peine à son amie, les yeux, absents, l'oreille hantée par quelques phrases agréables, ou mystérieuses, soit de son frère, soit du capitaine de Senancourt.

Enfin, elle se retrouva seule dans sa chambre, libre de reprendre, la lecture de certaines pages du journal d'André. Quelle surprise lui avaient causée les confidences journalières de son mari, assez brèves, mais pleines de sens, d'humour, et parfois d'une étonnante élévation de pensée. Il écrivait mieux qu'il ne parlait . . . Un moment, un court moment, Perrine se demanda pourquoi elle ne lisait aucune parole d'effusion à son sujet . . . Qu'était-elle en ce moment pour André ? . . . Mais tout aussitôt, confuse, comme si le regard du jeune homme s'était posé sur elle, elle s'avouait que tout était bien ainsi; que, par une sorte de délicatesse, André avait préféré ne rien confier à ces papiers . . . Mais tout de même, sans clairement se l'avouer, le jeune femme était légèrement déçue.

Elle reprit la lettre de Charlot. Qu'il se peignait bien son frère chéri dans ses descriptions amusantes, son impatience de vivre, son chagrin de ne pas avoir tous les siens auprès de lui, surtout sa petite chérie, Perrine, qui ne le reconnaîtrait plus quand ils seraient de nouveau réunis. Car sa sœur n'avait qu'à se le tenir pour dit, dès le petit printemps, elle prendrait la route de Ville-Marie. Et ici . . . à la lecture d'un long paragraphe concernant André, Perrine se troublait, relisait encore, puis se prenait à réfléchir autour des assertions inattendues de Charlot. Mais que disait son frère ?

« Je ne sais ce que t'écrit chaque jour mon cher beau-frère, écrivait le capitaine Le Jeal, mais sa taciturnité semble y trouver son compte. Impossible de lui tirer un mot à ton sujet. Un jour, pour le taquiner, je fis

allusion aux pages et aux milles folies de tendresses qu'il devait t'adresser, — et, après tout, ce n'eût pas été si mal — mais voilà qu'il me repartit, fort sombre, en haussant les épaules: « Tu ne seras jamais sérieux, mon pauvre ami. Comme si Perrine allait goûter ces effusions intempestives. Non, je lui raconte notre vie, afin qu'elle puisse la partager; je la consulte comme si elle était ici, voulant lui faire entendre que sa présence nous est indispensable; enfin, je pense tout haut, en lui écrivant, témoignage de la confiance et de l'estime que j'ai pour son intelligence . . . » Vexé, j'ai répliqué vivement: « Si tu crois que ce langage raisonnable est ce qui plaît le plus aux femmes ! » — Alors figure-toi, Perrine, qu'au lieu de se froisser, ou de m'envoyer à tous les diables, ton beau capitaine de mari en est resté muet, tout déconfit, les yeux à terre. Et voilà, que moi aussi je devins embarrassé. Jolie situation ! Heureusement, Pierrot est entré avec la sémillante Huronne qui lui tient lieu de bonne, et le babil de mon fils nous a remis d'aplomb, André et moi. Mais tu penses bien que depuis ce temps, je ne puis plus ouvrir la bouche à ton sujet. Avec sa supérieure intelligence, car il n'y a pas à dire, je ne lui vais pas à la cheville, je me demande si André parlera comme il convient avec une Perrine fière, délicate de cœur, mais à l'esprit ferme aussi, et d'une clairvoyance qui ne donnera pas beaucoup de chance à un monsieur qui ne saurait pas s'y prendre. Enfin, cette correspondance et la hauteur de vues qu'y met monsieur mon beau-frère finiront avec le printemps. Rien ne vaut la présence. Tu sauras me le dire un jour.

« Tiens, pendant que j'y songe, laisse-moi te dire que la jolie fille de mon serviteur huron m'a fort ennuyé, avec toutes ses attentions et cajoleries. Je l'ai rabrouée rudement, il y a une semaine. Qu'elle me laisse en paix, n'est-ce pas ? Voilà encore un de ces petits détails qui me font regretter ta présence. Elle n'oserait agir ainsi si tu étais là. Je me demande ce qu'André pense de cette petite folle qui s'agite autour de nous. Il ne la voit pas, peut-être, ma sœur. Si souvent, je le surprends, debout, près de notre unique fenêtre, les yeux au loin, perdu en ses pensées, une vraie mine d'amoureux délaissé, comme dans la *Claire Fontaine* qu'il chante souvent à mi-voix: « J'ai perdu ma maîtresse, pour un bouquet de roses que je lui ai refusé . . . » Seulement, dans ce cas-ci, c'est toi qui refuses, n'est-ce pas ? . . . Tu ne m'en veux pas de mes stupides plaisanteries ? En tout cas, sois tranquille, André t'aime toujours, n'en verrais-je la preuve que dans le regard féroce qu'il a lancé à notre désopilante Huronne, lorsqu'elle lui a demandé un jour de lui donner cet anneau d'or tout petit qu'il porte à son doigt. André ne me l'a pas dit, mais il est à toi, cet anneau, n'est-ce pas, j'ai cru reconnaître un des petits présents que je t'ai faits jadis. J'ai ri, malgré moi, de la colère sans paroles de ton mari, tout comme du sans-gêne amusant de cette fille des bois ».

XIII

LES RÉFLEXIONS DE PERRINE

Les jours qui suivirent, Perrine, quoi qu'elle en eût, ne pût s'empêcher de revenir à ces confidences un peu inquiétantes de son frère. Et plus elle y réfléchissait, plus son front, joyeux depuis la réception de ce courrier inespéré, se couvrait de nuages. Cette Huronne! . . . Elle ne doutait vraiment de rien. Oser s'adresser à un homme aussi sérieux, aussi distingué que le capitaine de Senancourt! Elle oubliait étrangement de garder sa place. Puis, Charlot la trouvait jolie . . . L'était-elle autant que cela? . . . Et Perrine, pour la première fois, de sa vie, alla se regarder elle-même dans une glace. Était-elle jolie? Elle n'y avait jamais songé . . . Puis, soudain, elle se jeta dans un fauteuil. Qu'était cela? Que lui importait après tout cette question de beauté ou de laideur. Si André en préférait jamais une autre à elle, qu'y pourrait-elle? Tout cela d'ailleurs, pour l'instant, n'était que le jeu de l'imagination de Charlot . . . Tout de même, la demande de son anneau l'étonnait. Comment cette fille en était-elle parvenue à un pareil manque de réserve?

Un soir, on frappa à sa porte. Perrine tressaillit. Qui venait ainsi, la déranger, à un moment où le tumulte de ses pensées pouvait laisser quelques traces sur son visage? Elle répondit, pourtant, avec sa douceur ordinaire: « Entrez! »

Manette, la Normande, poussa la porte, Perrine respira. Elle aimait beaucoup Manette qui la payait de retour. Mais elle pensa tout à coup à sa petite filleule.

— Manette, vous ne venez pas m'apprendre que ma petite Perrine est souffrante?

— Non, non, Madame.

— Alors ?

— Madame, vous avez eu la bonté, il y a quelques jours, de me lire des passages de la lettre du capitaine Charlot. Alors, je m'inquiète depuis. Et puis, comme vous avez été songeuse, aujourd'hui. Dites-moi, Madame, est-ce que vous croyez que la petite Huronne ferait des siennes ? Je n'aime pas cela.

— Comme c'est étrange, Manette, que vous ayez remarqué, vous aussi, cette confidence de mon frère, entre tant d'autres choses plus intéressantes.

— Étrange ? Non pas, Madame. Rappelez-vous ? J'ai dit au capitaine Le Jeal que cette fille aux yeux volages ne me disait rien de bon. Il a ri de moi. Il m'a reproché de devenir sévère en vieillissant. Pourtant, vous le voyez, elle a dressé ses pièges déjà, la petite misérable.

— Pourquoi me dites-vous cela, ce soir, Manette ?

— A vrai dire, je ne sais pas. Mais ça me chiffonne, je vous le répète, parce qu vous avez été triste, aujour-

d'hui. Voyez-vous, je vous aime de tout mon cœur, Madame. Je voudrais votre bonheur. Tout ce qui se dresse contre vous, même de loin, m'occupe, m'inquiète Cette Huronne, si elle allait s'en prendre à Monsieur André maintenant que mon maître la repousse ?

— Qu'y pouvons-nous ? Nous sommes loin, Manette, répondit Perrine en souriant, mais cette humble sympathie, fort inattendue, lui faisait du bien.

— Madame, est-ce que . . . oh ! je suis une vieille folle de parler ainsi . . . Mais j'aimerais à savoir . . .

— Ne vous troublez pas, Manette. Je sais que vous me portez une véritable affection . . .

— Oui, vous m'êtes toute proche, Madame, vous me rappelez une fille que j'ai perdue . . . à votre âge, à peu près . . .

— Ma pauvre Manette !

— Alors, vous me pardonnerez de m'intéresser à vous . . . Et répondez-moi de grâce . . . Êtes-vous contente de tous ces petits papiers qu'a noircis Monsieur André, en votre honneur ?

— Oui, Manette.

— Il s'est montré gai ?

— Non, sérieux. C'est le fond de sa nature, je crois.

— Ça, c'est vrai, Madame. Sa première femme, une tête charmante, mais si folle, n'a jamais voulu le comprendre.

— Vraiment, Manette ? Elle était donc bien agréable cette jeune femme que le capitaine de Senancourt aimait ?

— Agréable ? Belle ? oui, il n'y a pas à dire.

— Quel malheur que je ne le sois pas.

— Qu'est-ce que vous dites, Madame? Vous n'avez pas les toilettes, les fards, les parfums, dont abusait cette petite femme-là, mais vous êtes belle, vous aussi, d'une autre manière. Elle me plaît davantage, allez.

— A vous ? Mais les beaux capitaines ont d'étranges caprices.

— Madame Perrine, ne parlez pas ainsi. Monsieur André a trop souffert avec sa volage petite épouse. Il ne peut plus aimer les femmes qui lui ressemblent . . .

— Bien, Manette. Alors, pourquoi venir me trouver si tard, au risque de vous enrhumer, pour me dire vos craintes au sujet du capitaine de Senancourt et d'une petite fille sauvage ?

— Madame Perrine, c'est cela qui me fait peur avec vous. Vous raisonnez trop. Vous allez droit au cœur des choses. Les hommes ne comprennent pas cela. Il leur faut paraître mieux que nous en tout, toujours. Si non, ils regardent où ils ne devraient pas regarder . . . Ah ! si vous aviez vécu un peu plus . . .

— Allons, Manette, rassurez-vous. J'ai confiance que mon mari respectera mon souvenir, malgré toutes sortes de circonstances adverses . . . Je vous remercie de votre sympathie . . . Elle m'est précieuse . . . Ne vous privez jamais de me dire tout haut ce que vous pensez tout bas. Votre intention affectueuse vous justifie.

— Bien, Madame. Merci. Vous êtes bonne. Mais le printemps me semble lent à venir . . . Sachez, en

tout cas, que jamais, jamais, je n'oublierai que c'est à cause de moi que vous avez dû rester à Québec et vous séparer si tôt de votre mari.

— Vous avez un noble cœur, Manette . . . Allons, retournons ensemble à votre chambre. Je veux regarder dormir, un instant, ma petite Perrine. Ell était nerveuse, aujourd'hui, tout comme moi.

Mais cette conversation, avec la Normande, qui avait bien connu la première femme de son mari, revint souvent à la pensée de Perrine. Elle se disait que la beauté féminine exerçait un grand empire sur l'esprit du capitaine de Senancourt et que là sans doute il faudrait veiller. Elle dormit mal, cette nuit-là. Dans ses cauchemars, elle apercevait une jolie fille sauvage, qui riait en la montrait du doigt à un groupe de Hurons, qui s'écriaient: « Ah ! c'est cette fille au visage pâle qui abandonne si longtemps son brave sagamo de mari ! Honte ! Honte ! »

Mais, parfois, au contraire, elle se sentait heureuse. Elle relisait certaines pages où son mari semblait vraiment supérieur à toute faiblesse, à toute mesquinerie de pensée et d'acte. Puis n'avait-il pas terminé son journal par quelques mots qui dévoilaient ses sentiments pour elle: « Votre mari, Perrine, qui ne réagit pas, ni ne cherche pas à réagir contre votre cruelle absence. » Cette seule marque de tendresse avait plu à la jeune femme. Il lui importait, de connaître, non seulement l'affection qu'André avait pour elle, mais aussi son intelligence, sa façon de comprendre la vie, les personnes et les événements qui le contrariaient ou lui plaisaient. Elle sentait

en lui une force d'âme que troublait à la surface seulement une sensibilité prompte à s'émouvoir. Sa fierté était aussi ombrageuse que la sienne, et Perrine se disait qu'il leur faudrait, tous deux, veiller à ne pas les mettre en conflit. Un malentendu resté sans explication amènerait une catastrophe, et quelque chose d'irrémédiable s'élèverait entre eux.

Perrine riait volontiers, maintenant, avec ses amies. Au premier de l'an, lorsque Madame de Repentigny lui offrit, avec ses vœux, une jolie guimpe avec une dentelle de prix, ses yeux rayonnèrent. Le soir, elle avait voulu s'en parer et faire montre d'une coiffure nouvelle très seyante.

Madame Jean-Paul Godefroy, un peu narquoise, la considérait. Soudain, elle se pencha vers son mari et lui glissa tout bas: « Je ne reconnais plus Perrine. La voici qui devient coquette ». Et celui-ci de répondre en riant: « Mon amie, le cœur s'éveille tard chez certaines femmes. Toutes n'ont pas votre précocité.

— Allons donc, reprit celle-ci, à qui voudrait-elle plaire ? Son mari est à des lieues et des lieues d'ici.

— Tout juste, ma pauvre amie. Une absence bien calculée, une correspondance agréable, où l'on se montre sous le meilleur jour, font des merveilles. Une femme s'y laisse prendre et prépare à l'avance d'invincibles batteries.

—Dites donc, mon ami, reprit vivement la jeune femme, vous n'essaierez pas quelque jour auprès de moi ces ressources que vous préconisez si bien ?

— Tiens, tiens, en effet. Je me mettrai en route pour la France dès le printemps, et je vous écrirai assidûment.

— Vous ne partirez pas sans moi, par exemple. Je rêve de revoir Paris.

— Vous voyez, répliqua en riant son mari, ma recette n'aurait aucun succès avec une nature comme la vôtre.

Le mois de mars amena un autre courrier très chargé. Charlot semblait triste. Il se tourmentait de tout. Pierrot avait fait une bronchite dont il s'était inquiété plus que de raison. Il se plaignit de nouveau de la Huronne, qui se rendait insupportable avec ses prétentions. Elle jouait presque à la maîtresse de maison. Ayant voulu s'en plaindre à André, celui-ci n'avait pas aimé l'écouter, en lui faisant observer que pour l'instant, les soins de cette fille étaient indispensables. Charlot finissait ses doléances en priant sa sœur de tout préparer pour son retour, dès le commencement d'avril.

Le journal d'André, chose curieuse, ne soufflait pas un mot de ces ennuis domestiques. Perrine, une fois revenue de l'impression agréable que causait la prose du capitaine de Senancourt, le remarqua, mais ne voulut pas s'en préoccuper, trouvant injuste d'attribuer à quelque motif inférieur un silence qui n'était peut-être que le souci de ne l'inquiéter en rien.

Elle se mit à faire ses préparatifs les derniers jours de mars. Aussi bien, les glaces du Saint-Laurent disparaissaient rapidement. Puis, une excursion s'organisait pour Montréal, à laquelle prendraient part deux Pères

jésuites, quelques soldats, des Hurons et des Algonquins. Perrine voulait en profiter et se rendre à Ville-Marie entourée d'une solide escorte. Et quelle bonne surprise elle allait causer à son frère et à son mari ! Ils ne l'attendaient certes pas si tôt.

Le cœur léger, Perrine faisait de plus en plus diligence. Enfin, un matin d'avril resplendissant de soleil, elle prenait place dans une chaloupe avec sa petite nièce, Manette et un lot de bagages de toutes sortes. Longtemps, sur la grève, Madame de Repentigny, sa fille, Marie-Madeleine Godefroy, plusieurs amis de Perrine, sans compter les parents et les connaissances des autres voyageurs, multiplièrent les gestes d'adieux. Puis, subitement, un rocher énorme, qu'il fallut contourner, cacha la vue de Québec et celle des personnes très chères qu'on y laissait.



Perrine la renvoya sans lever les yeux sur elle.

XIV

LA MÉPRISE

Le troisième jour, vers huit heures du matin, Ville-Marie apparut. Les voyageurs se hâtèrent de lancer vers le Fort les cris et les signaux habituels. On aborda avec l'aide des quelques sordats accourus. Perrine fut surprise de ne voir ni son mari, ni son frère. Elle s'informa. On lui apprit que le capitaine Le Jeal était parti à la chasse pour la journée, avec le Huron. « Le capitaine de Senancourt, vint raconter un autre soldat, avait voulu demeurer à la maison avec le mioche de son beau-frère. Le petit s'était enrhumé et les inquiétait. Or, comme il n'obéissait pas du tout à la jeune fille sauvage qui en prenait soin et qui lui passait toutes ses fantaisies, M. le capitaine avait décidé de remplacer le papa pour la journée. Il avait obtenu congé de M. de Maisonneuve jusqu'au lendemain.

Lentement, Perrine remonta vers la maison de son frère, en compagnie de Manette et de sa nièce. Elle se sentait déçue. En arrière d'elle, des Hurons transportaient les colis. Elle se retourna soudain et les pria d'aller

déposer dans la grande salle du Fort ses nombreux objets et paquets. Elle les ferait prendre dans quelques heures.

Sa petite nièce, qui comptait maintenant trois ans, riait et gazouillait avec Manette. Elle ne songeait qu'à son frère Pierrot. « Il est grand, grand, Pierrot, Manette ? Peut-être qu'il ne va pas me reconnaître ? . . . Dis, toi, plutôt, tante, est-ce qu'il va savoir qui je suis ?

— Oh ! oui, mon ange, il saura bien quelle est la bonne petite fille que j'amène près de lui . . .

— Et il jouera avec moi ? Je n'aime pas les fusils, les tambours, moi, tu le sais, tante ?

— Tu prendras ta balle quand tu te récréeras avec Pierrot.

— C'est cela, et il verra que je cours vite, moi aussi.

On atteignit la maison. Perrine frappa, mais ne reçut aucune réponse. La porte était même barricadée. Elle fit le tour de la propriété, ne vit personne, n'entendit pas le moindre bruit. Elle regarda au loin. Il lui sembla voir approcher quelques personnes, portant chaudières et seaux. Mais oui. Elle reconnut son mari, Pierrot et la Huronne. L'on avait eu besoin, sans doute, de s'approvisionner d'eau pour la journée. L'on en revenait. Perrine dit tout bas à la petite fille en clignant de l'œil avec Manette : « Ma chérie, nous allons causer une surprise à oncle André et à Pierrot. Regarde ! Ils viennent là-bas. Nous allons nous cacher derrière le large pommier. Dès qu'ils seront tout près, nous nous ferons voir, tante, Manette et toi.

— Oh ! oui, oui, tante, que c'est amusant !

Pourquoi la sérieuse Perrine avait-elle cette idée un peu puérile de jouer à cache-cache ? Elle se sentait lasse pourtant, sans beaucoup de gaieté, même légèrement tourmentée de son insuccès depuis qu'elle avait touché les rives de Montréal. Il lui semblait qu'elle y pénétrait en intruse. Aucun sourire ne l'avait accueillie. Il y avait vraiment une sorte de sentimentalité blessée dans sa décision de retarder encore le moment d'apparaître. Mais il y entrait aussi, une gêne, un malaise à la pensée de se retrouver en face de ce mari qu'elle ne connaissait que depuis peu sous un jour nouveau. Les lettres du capitaine de Senancourt avaient été émouvantes à lire, parfois. La jeune femme n'était plus dupe de l'amertume ou de la hauteur qui perçaient sous ses réflexions. Elle savait trop à quelles misères silencieusement supportées il fallait attribuer cette brume spirituelle. Peut-être serait-il en son pouvoir de la dissiper ?

Car, elle avait médité sur la situation qui serait bientôt la sienne. Son sentiment de l'honneur, et, surtout, le fond de piété qui la caractérisait ne lui permettaient plus de regarder, sous un angle d'indifférence ou d'hostilité, ce mari auquel elle avait juré affection, fidélité, soumission, à la face du ciel et de la terre. Elle tenait à lui prouver qu'il pouvait compter sur son dévouement, sur son estime, sinon encore sur un plus vif sentiment. Elle connaissait si peu son cœur.

Il battait fortement à cet intant le cœur de Perrine. Le capitaine de Senancourt approchait. Elle l'entendait maintenant. Il consolait Pierrot qui faisait des résistances. Il voulait être posé à terre et courir avec la jolie

Huronne qui lui taquinait la joue avec une branche de foin. Un peu avant d'atteindre le pommier où se cachaient Perrine, Manette et la petite nièce, le capitaine se départit de sa sévérité. Il posa le petit à terre et fit signe à la Huronne de lui abandonner les récipients. Celle-ci refusa. En haussant les épaules, le capitaine lui retira chaudières et seaux et mit la main de Pierrot dans la sienne, en lui montrant du doigt la maison. Un peu dépitée, la Huronne le regarda se charger de tous les bocaux avec dextérité. Il était encore penché sur la dernière chaudière, lorsque, soudain, la jeune fille sauvage lui jeta les bras autour du cou et lui appliqua un baiser sonore sur la joue. Puis, en riant comme une folle, elle s'enfuit avec Pierrot vers la maison.

Juste à ce moment, Perrine, Manette et la petite fille paraissaient devant le capitaine de Senancourt. Tous demeurèrent cloués sur place; les uns par la surprise; et les autres, par la plus honnête des vexations. Les enfants de Charlot sauvèrent la situation. Ils s'embrassèrent, se considérèrent, se mirent à rire et à sauter, n'oubliant ni la tante Perrine, ni l'oncle André en toutes leurs effusions. Perrine et André ne purent échanger aucune parole.

La Huronne s'affairait dans la maison lorsque Perrine, le capitaine, les enfants et la bonne, pénétrèrent à l'intérieur. Elle ouvrait la grande chambre fermée que la jeune fille habitait jadis et s'empressait de tout remettre en ordre. Perrine la renvoya sans lever les yeux sur elle; puis, se retournant tout à coup, elle donna à Manette quelques ordres. Elle la priait de se retirer

dans la chambre des enfants et de veiller sur les jeux de ceux-ci jusqu'à nouvel ordre. Puis, toujours sans lever les yeux, elle dit au capitaine d'une voix sans timbre :

— Vous m'excuserez, André, j'aurais besoin d'un peu de repos, de solitude.

— Perrine, un mot seulement. Vous n'allez pas vous mettre martel en tête, parce qu'il a plu à une petite sotte . . .

— Je vous en prie, pas un mot de plus . . . Je suis incapable, en ce moment, de penser, de juger, encore moins de discuter . . . Plus tard, plus tard . . .

Et Perrine referma doucement la porte. Elle entendit André s'éloigner, puis le bruit de ses pas ne cessa pas dans la pièce voisine. On frappa peu après à la grande fenêtre, et Perrine comprit qu'un soldat du Fort voulait entrer avec un message.

André vint de nouveau près de la porte.

— Perrine, dit-il, je suis au regret, mais je dois vous déranger un moment. Vos bagages sont restés au Fort, m'apprend-on. Je vais y voir, tandis qu'un des soldats fera le guet autour de la maison. Je serai de retour dans une demi-heure.

Il s'éloigna. Perrine se trouva seule. Elle prit un fauteuil, ferma les yeux et s'efforça de ne pas penser. A quoi bon toutes ces réflexions qui ne lui apportaient aucune solution ? La scène dont elle venait d'être témoin n'avait que deux sens. Ou bien, il fallait en tenir seule responsable l'Indienne audacieuse et coquette; ou

bien, n'ayant pas été repoussée une première fois en ses démonstrations, elle s'enhardissait et jouait avantageusement son rôle . . . Mais qui lui avouerait jamais la vérité ? Les inculpés ? Elle ne les croirait, ne pouvait les croire, ni l'un, ni l'autre. Charlot ? Son frère chargerait tout de suite la Huronne dont il avait eu à se plaindre lui-même. Pourtant, comme il avait su, lui, s'en débarrasser avec énergie . . . Tandis qu'André, plus sensible à la beauté, savait moins réagir . . . Perrine se redressa avec une confusion inexprimable . . . Pourquoi demeurait-elle ainsi sans indulgence vis-à-vis d'André ? Après tout, qu'était-ce que cette scène ridicule ? Elle devait mépriser les manèges de cette fille des bois, les ignorer, regarder d'un peu haut ces faiblesses, incompréhensibles, pourtant, chez un homme de la valeur d'André de Senancourt. Elle prit une glace. Elle examina la figure qu'elle lui renvoyait. Oui, cela pouvait aller, elle possédait des traits assez agréables et ses cheveux blonds étaient seyants. Mais alors, elle n'avait pas à craindre cette fille huronne . . . Elle en serait bientôt victorieuse . . .

Soudain, Perrine repoussa en frémissant la petite glace . . . Quelle révélation ! . . . La jalousie, elle était forcée de se l'avouer, venait de la mordre au cœur ! . . . Et la jalousie ne pouvait exister sans que l'amour existât aussi . . . Elle aimait donc André de Senancourt? . . . Cette scène folâtre, entre son mari et l'Indienne, qui l'avait, en effet, blessée jusqu'au fond de l'âme, lui apprenait son secret, secret qu'elle se dissimulait à elle même, depuis quelque temps, sans doute.

Mais alors ? . . . Que ferait-elle ? . . . Elle avait été si longtemps, à l'égard d'André, hostile ou indifférente qu'il comprendrait avec peine qu'un tel changement ait pu se produire si vite. Il attribuerait à un sentiment de vulgaire jalousie ce qui ne serait, au fond, qu'un réflexe de défense amoureuse. Elle se leva, marcha à son tour avec agitation à travers la pièce. De temps à autre, la voix de contralto de la Huronne parvenait jusqu'à elle. Elle discutait avec Manette. Perrine sentait son cœur se gonfler de mécontentement. Elle faisait appel presque en vain à ses sentiments d'habitude charitables. Oh ! cette fille ! Elle la chasserait dès le lendemain. Elle arrangerait toutes choses avec Charlot, non avec André, car elle aurait peur de lui faire lire en son cœur. Le temps n'en était pas venu, elle voulait s'assurer auparavant des sentiments de son mari envers cette petite folle. Mais que disait-elle là ? Ce foyer, c'était le sien aussi. Elle y avait des droits. Elle les ferait valoir et se débarrasserait sans y appuyer de cette fille des bois.

Vers midi, elle sortit de sa chambre et vint prendre sa place à table. André n'était pas de retour. Il y avait eu deux heures de corvée à donner au Fort, et un billet courtois en avait averti Perrine à temps. Elle avait donc donné des ordres à Manette, non à la Huronne, sur les travaux à accomplir. Puis ses bagages étaient arrivés. Elle avait vaqué à plusieurs petites besognes, combattant le mieux qu'elle pouvait une migraine atroce. Vers quatre heures de l'après-midi, elle ne se sentit plus la force de travailler et se retira dans sa chambre de nouveau. André n'était pas revenu depuis le matin. Les

enfants jouaient dans la chambre à côté, et un soldat gardait la maison en fumant tranquillement, ou en sifflotant de temps à autre avec douceur. Perrine s'endormit. Sa tête pâlie gardait, même dans le sommeil, de douloureuses crispations.

Elle se réveilla vers six heures et se sentit reposée. Entendant Manette frapper, elle lui dit d'entrer. L'honnête figure de la Normande qui lui était dévouée si entièrement lui fit du bien. Elle sourit.

— Madame va mieux ? dit celle-ci avec inquiétude.

— Oui, Manette. Ce sommeil que tu as veillé à ne pas troubler m'a tout à fait remise.

— J'en suis contente. Car Madame a été désappointée depuis le matin. C'est une triste arrivée que la nôtre . . . Madame a eu de quoi songer, hélas !

— Mon frère est-il de retour, Manette ?

— Pas encore. Il ne tardera pas, dit-on.

— Et mon mari ?

— Il est venu, il y a une heure, mais apprenant que vous reposiez, il est reparti. « Il se rendait au-devant de Charlot », a-t-il dit.

— Manette, je puis avoir confiance en toi, n'est-ce pas ?

— Madame, avec moi, il n'y a que vous et les petits qui comptiez . . . J'aimais bien Mademoiselle Lise et Monsieur André, autrefois. Aujourd'hui, c'est à vous que vont tous mes soins . . .

— Manette, tu as l'expérience de la vie, toi, vas-tu me blâmer lorsque tu apprendras que je vais renvoyer

cette Huronne dans sa tribu ? Je ne saurais la supporter plus longtemps ici.

— Non, Madame, fit la Normande. C'est une évaporée, . . . non pis que cela, c'est une mauvaise engeance qui s'en prend au bonheur des autres pour le détruire... D'ailleurs, je suis guérie maintenant et puis veiller sur les petits. Nous n'en avons pas besoin.

— Ne crois-tu pas que le Huron veuille s'y opposer ?

— Vous commandez ici. Ce Sauvage n'a qu'à obéir. Et votre frère comprendra la situation.

— Je sais . . . Mais mon frère a tellement besoin de son serviteur huron. Voudrais-je le priver de ce réconfort ? Puis, mon mari . . .

— Ah ! celui-là, Madame, je ne le comprends pas. Il aurait dû gifler cette folle . . . Et, c'est Monsieur André qui a enduré cela, lui si fier . . .

— Manette, je t'en prie, ne parle pas ainsi. Tu vas me faire croire à des choses fort désagréables. Toi aussi, tu admets que mon mari aurait dû repousser cette fille, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Madame, il faut tout de même dire qu'avec des hommes sérieux comme Monsieur André, on ne sait jamais . . . En tout cas, il peut s'en expliquer.

— Il a des yeux pour apercevoir une jolie fille, qui vit non loin de lui, le sérieux capitaine de Senancourt . . . Allons, ma pauvre Manette, tu penses comme moi, je le vois.

— D'accord. Mais ça n'est pas de l'amour cela, allez.

— Qu'est-ce alors ?

— On appelle ça, chez nous, avoir un béguin. Et dame, comme vous n'étiez pas là pour éclipser la petite peau-rouge . . . Les hommes ne sont pas des anges, Madame Perrine. Vous le savez bien.

— Mais c'est désespérant ce que tu m'apprends là . . . Allons, laisse-moi . . . Je veux réfléchir encore . . .

XV

CHARLOT ENTRE EN SCÈNE

UNE heure plus tard, un bruit de portes, des rires, des cris de joie éclatèrent dans la maison. Charlot entrait, et sa petite fille lui sautait dans les bras. Vite, Perrine se trouva debout pour rafraîchir sa figure et refaire sa coiffure. Elle ouvrit la porte, juste au moment où Charlot criait gaiement :

— « Si tu n'ouvres pas la porte, Perrine, je l'enfonce. »

Le cœur de la jeune femme se dilatait enfin. Elle embrassa encore et encore son frère. Tout son cœur rayonnait dans ses yeux. Elle prit entre ses mains la figure de Charlot. Elle en détailla chaque trait, avec quelle secrète douleur. Qu'il était maigre, pâle, et n'était cette farouche énergie dont il ne se départait jamais, qu'elle aurait eu à s'inquiéter !

— Ma chère Perrine, dit Charlot, une fois les effusions terminées, quel soulagement de te voir revenue ! Nous nous ennuyions à périr, André et moi. Il manque depuis trop longtemps dans cette maison, une présence

féminine agréable comme la tienne. N'est-ce pas, André ? . . . Tiens, où est-il passé, ce cher beau-frère ?

Puis, voyant un sourire ironique se dessiner autour de la bouche de sa sœur, il ajouta en riant :

— N'est-ce pas qu'il est toujours taciturne mal à propos, ton mari ? Pourtant, que tu es ravissante, ma sœur ! Des joues fraîches comme des roses, des yeux bleus qui brillent, des cheveux . . . qu'une reine envierait . . .Oh ! oh ! le capitaine de Senancourt va posséder une femme que tous vont lui envier . . . Et toi, ma sœur qui oserait jamais se mesurer avec toi ?

— Mon frère, quel enthousiasme ! . . . Tu m'intimides ! Et tu sais, je ne suis pas du tout convaincue qu'un joli minois . . . n'importe lequel . . . ne puisse crier bientôt victoire s'il s'avisait de substituer le sien au mien.

— Attendons. Je parie deux contre un.

— Non, tu ne vas pas parier, mon frère. C'est un trop gros risque.

Et Perrine, moitié sérieuse, moitié souriante, regarda attentivement son frère.

— Hein ? Ma parole, on dirait qu'il y a anguille sous roche. Déjà ? . . . Mais tu badines ?

— Supposons que je badine, Charlot. Allons souper en attendant, n'est-ce pas ?

— Perrine, je ne sais pourquoi, mais tes yeux m'inquiètent. Qu'est-ce qui s'est passé depuis le matin ? Je veux le savoir. Est-ce que cette folle fille des bois . . .

— Mon frère, nous sommes tous à bout de forces, ce soir. Demain, nous causerons paisiblement de beau-

coup de choses . . . Il est certain que ma venue apportera quelques changements ici. Il faut en discuter froidement, André, toi et moi.

— Trêve de circonlocutions, ma petite sœur. Je te confesserai, André ou toi, avant que la nuit soit bien avancée.

L'on sortait à peine de table, où l'on s'était entretenu agréablement, lorsqu'un soldat du Fort vint chercher le capitaine de Senancourt de la part du Gouverneur. Il ne s'agissait que d'une courte entrevue, mais urgente. Charlot fut surpris d'être négligé en cette occasion. Mais André lui repartit vivement que c'était sur sa demande que M. de Maisonneuve ne le dérangeait pas ce soir. Sa sœur et sa petite fille, à peine revenues, nécessitaient sa présence à la maison. Charlot parut surpris de cet arrangement.

— Écoute, André, tu as dû faire sourire chez le Gouverneur. Un mari ne prend pas les choses aussi froidement d'habitude . . .

— Oh ! un mari . . . fit André, un peu raidi, Perrine et moi, nous ne sommes pas encore faits, je crois, à l'événement de septembre dernier.

— En effet, répondit Perrine avec une indifférence habilement feinte, elle aussi.

— Excusez-moi tous deux, reprit André. Nous n'avons qu'une séance d'une heure à tenir. A tout à l'heure.

Le capitaine de Senancourt hésita un moment. Puis, il revint sur ses pas, prit la main de Perrine et la baisa

avec tout le respect dû à une souveraine. Mais aucun sentiment plus tendre n'y paraissait.

— André, ne m'en veuillez pas, reprit Perrine, si je ne prolonge pas la veillée. J'ai vraiment besoin de repos. Je vous reverrai demain.

— Ma chère petite, fit le capitaine de Senancourt en souriant, je comprends qu'elle doit être votre fatigue, après un tel voyage . . . A demain alors !

— Eh bien, moi, fit Charlot, qui ne comprenait rien à cette scène, où tant de froideur et d'indifférence se manifestaient à l'envi, d'un côté comme de l'autre, eh bien moi, je ne me contente pas d'une heure, Perrine. Tu te reposeras demain. Ce soir, j'ai besoin de te regarder, de te tenir devant moi, je veux savourer cette joie de te savoir enfin dans la maison, *dans ta maison* . . . Mais qu'est-ce que tu fais, André ? . . . Sors tout de suite . . . Tu reviendras plus vite . . . Tu as bien le temps de contempler Perrine, demain. . . Et en face, pour . . . qu'elle le voie . . . finit Charlot en riant, s'étant assuré qu'André était bel et bien parti avant de faire cette réflexion . . . Hein ! ma Perrine, est-il étrange, cet André ? . . . On dirait que tu l'intimides encore, ou bien . . . qu'il a quelque chose à se reprocher et n'ose agir ouvertement . . . Qu'il m'amuse !

— Tu es peut-être plus près de la vérité que tu ne crois, mon frère. Ta dernière supposition . . .

— Comment ?

— André, voyons, pourrait bien n'être pas irréprochable ?

— C'est de la coquetterie, cela, ma sœur.

— Tout arrive, mon frère.

— Tu sais bien que le cœur d'André t'appartient.

— Et si j'en doutais, ce soir ?

— Je ne te crois pas. D'ailleurs tu viens d'entrer à ton foyer. Il ne s'est rien produit d'anormal que je sache . . .

— Tu es si sûr que cela, mon frère ?

— Perrine, tu commences à m'énerver. S'il s'est passé quelque incident que j'ignore, dis-le moi. Mais ne bats pas ainsi les buissons.

— Si je parle ce soir, ce sera malgré moi, mon frère, mais lorsque, plus tard, je croirai la mesure nécessaire, je le ferai.

— Je te comprends de moins en moins, ma chère petite sœur . . . Puis, de quelle voix tu me dis ces choses . . . Tu es toute rose, ton regard brûle, ta bouche est remplie d'amertume . . . Justes cieux, je saisis enfin qu'il s'est passé quelque chose, depuis le matin . . . Qu'est-ce ? Parle ?

— Viens près de moi, mon frère . . . Car j'ai du chagrin, aussi, peut-être . . .

— Perrine, parle, de grâce . . .

— Charlot, demain, je renvoie dans sa tribu la Huronne qui a soigné Pierrot jusqu'ici.

— Demain ? La Huronne ? . . . Mais pourquoi, pourquoi ?

— Préfères-tu me voir retourner à Québec ? Si elle ne part pas, c'est moi qui partirai.

— Il ne s'agit pas de choisir entre elle et toi, ma sœur. Cette tête folle ne nous dit rien qui vaille, tu le sais bien, ni à son père, ni à moi, ni à André . . .

— Tu t'illusionnes, mon frère.

— Allons donc ! Rappelle-toi mes lettres à son sujet . . .

— Aussi, ce n'est pas de toi que je doute . . .

— Et son père, si tu crois qu'il ne la gifle pas d'importance, parfois.

— Ce n'est pas de son père que je doute . . .

— Mais tu rêves debout, ma sœur, ce serait d'André que tu . . . Ah ! ah ! ah ! . . . André, mon beau-frère, fier comme pas un. Tu déraisonnes, ma parole. Ton accusation. . .

— Je ne l'ai pas accusé, mon frère . . .

— Sans doute, mais c'est tout comme. Je suis heureux qu'André ne soit pas ici. Il serait mécontent que tu aies osé, même en esprit, le rapprocher de cette fille, jolie, peut-être, mais trop délurée, et si vulgaire . . .

— Bien, Charlot. Quel ami André a en toi !

— Je le crois bien.

— Mais si nous laissions ton beau-frère . . .

— Ton mari, ma chère Perrine !

La jeune femme resta un moment interloquée. Son frère avait parfois des mots sévères, qui portaient droit, et dont la spontanéité empêchait qu'on s'en blessât.

— Écoute, Perrine, je vois bien qu'il y a une chose que tu ne tiens pas à me dire. Je ne forcerai pas tes con-

fidences . . . Mais d'autres seront moins discrets. Tu sais bien que mon serviteur huron, apprenant demain que tu chasses sa fille, voudra en connaître la raison, et arrachera à celle-ci la vérité, à coups de bâton, s'il le faut.

— Tu ne laisseras pas maltraiter inutilement cette fille sauvage, Charlot, n'est-ce pas ?

— J'interviendrai certainement. Mais voici. Si elle part, son père voudra la suivre . . .

— Tu ne peux te passer de ce Huron, Charlot ? Dis-le moi ?

Charlot s'était levé. Il arpentait en silence la pièce, les yeux à terre, le front barré d'un pli. Il ne pouvait tout de suite répondre à sa sœur. Il se sentait perplexe, mécontent, un peu ahuri aussi. Qui lui aurait dit qu'une scène pareille l'attendait au soir si désiré de l'arrivée de Perrine. Le silence dans la maison était parfait. Les enfants dormaient; Manette aussi, sans doute, à leurs côtés. La servante huronne, qui irait coucher désormais dans le hangar près de la maison, se trouvait déjà partie.

Perrine regarda son frère avec anxiété. Jamais elle n'aurait cru lui causer une telle déception en parlant du renvoi du Huron. Mais elle se rendait à l'évidence. La fidélité, les bons services de ce sauvage l'avaient rendu indispensable. Que faire alors ? Jamais elle ne se résoudrait à vivre auprès de cette fille qui lui avait fait tant de mal.

— Charlot, dit-elle, la voix tremblante, je n'aurais pas dû revenir . . . Sans être appelée du moins, ou par

toi . . . ou par . . . mon mari, ajouta-t-elle avec effort. J'avais cru bien faire, pourtant.

—Ma pauvre sœur, fit Charlot, contrit et touché, ne dis pas cela. Je suis si heureux de te savoir près de nous. Mais . . . tout cela m'a pris au dépourvu . . . Tiens . . . si tu le veux, tu vas te retirer . . . Tu as besoin d'une bonne nuit de repos . . . Moi aussi . . . Cette chasse, d'où je reviens bredouille, m'a éreinté . . . Je vais fumer un instant . . . puis je me retirerai aussi . . . Demain, nous reprendrons cette conversation avec plus de calme . . . Puis, André doit être mis au courant.

— Tu lui parleras, mon frère. Cela suffira.

— Bien. Bonsoir, Perrine. Aie confiance. Tout va s'arranger. Bon, j'entends André . . . Sauve-toi ! Il ne se couchera pas, j'en suis sûr, sans s'être déchargé le cœur auprès de moi. Bonsoir, bonsoir !

XVI

UN ENTRETIEN DÉCISIF

PERRINE eut juste le temps de pousser sa porte, André entrait dans la vaste pièce. Charlot s'était tourné vers la cheminée, et regardait pensivement brûler la bûche énorme qu'il avait jetée tout à l'heure dans le brasier.

André vint s'asseoir non loin de lui.

— Charlot, dit-il, te sens-tu trop fatigué pour causer encore quelque temps, ce soir ?

— Pas du tout, André. Qu'est-ce qu'il y a ?

André ne répondit pas tout d'abord. Il s'était levé pour prendre sa pipe et l'allumer. Il demeurait maintenant debout, les yeux à terre.

— « Quelles complications, dit-il enfin, autour de choses qui ne valent même pas la peine qu'on y pense. »

— Tu dois avoir raison, André, mais si tu parlais plus clairement avec ton serviteur, lui rétorqua Charlot, en souriant.

— Charlot, reprit André au bout de quelques instants, et avec effort, tu as causé avec ta sœur, tout à l'heure ?

— Oui.

— Elle t'a parlé du ridicule incident qui se passait à son retour ?

— Pas du tout.

— C'est dommage. Mais je comprends sa discrétion. Elle voulait m'épargner.

— T'épargner ! Pourquoi ? André, cela devient vexant. Vous avez l'air toute chose, Perrine et toi, depuis quelques heures. Vous me prenez pour confident, l'un après l'autre. Seulement, des confidences, je n'en entends que ce que vous voulez bien me laisser deviner, et encore . . .

— Je vais tout te raconter.

Et André, d'un ton bref, saccadé, fit le récit du geste hardi de la Huronne sous les yeux mêmes de Perrine. Charlot l'écouta sans l'interrompre.

— Eh bien, Charlot, quel est ton avis maintenant?

— Mon avis ?

— Ton silence est extraordinaire, mon ami. D'habitude, tu n'es pas aussi calme . . .

— Pauvre Perrine ! . . .

— Que veux-tu dire ?

— Mettons-nous à sa place, André. Elle arrive, heureuse, de nous causer la surprise d'un retour imprévu. Elle commet même un enfantillage, ce qui lui arrive rarement. Elle se glisse derrière un arbre, afin de mieux produire son effet. Comment en est-elle récompensée ? Une petite Huronne entoure de prévenances son mari ! . . . Comment veux-tu qu'elle n'en soit pas bouleversée ? Elle ne sait que penser de cette scène . . .

— Elle pourrait manifester un peu plus de confiance envers moi.

— Évidemment. Mais une femme comme ma sœur est difficile à juger . . . C'est une nature d'une telle droiture et si sérieuse . . . Avec cela aucune expérience des choses de l'amour, de la vie, en général, en tout cas.

— Tout de même, elle a connu des gentilshommes demeurés fidèles à un amour digne d'eux.

— Il est certain que si elle avait vu de quelle façon tu as toujours reçu les soins de cette jeune folle; elle eût été mécontente de la scène de cet après-midi, mais n'en aurait pas été peinée.

— Peinée ? Non, Charlot. La fierté de ta sœur, très ombrageuse tu le sais, souffre seule. Perrine n'a pas de chagrin, en ce moment, crois-moi.

— Qu'en sais-tu ? Et puis, pourquoi la jalousie ne se serait-elle pas emparée d'elle ? C'est une femme, après tout.

— On est jaloux . . . quand on aime !

— Alors, c'est qu'elle t'aimerait, à son insu peut-être !

— Et si elle n'était . . . qu'exclusive en fait de sentiment ? . . . Tant de femme sont ainsi, tu ne l'ignores pas. Elles ne nous aiment guère parfois, mais ne souffrent pas que d'autres nous entourent ou nous consolent.

—André, si tu faisais erreur, quel tort tu aurais causé à ma sœur.

— Je n'y puis rien, ce doute me tient, je suis incapable de l'arracher de mon esprit, il faut que ce soit les

événements qui le changent en une heureuse ou une malheureuse certitude. Je ne vois aucune autre solution.

— Tu deviens étrange à la fin. Les événements ? Quels événements veux-tu qu'il survienne ?

— Charlot, je ne t'ai pas encore parlé de mon entrevue avec M. de Maisonneuve ?

— Eh bien ?

— Tu ne peux deviner ce qu'il m'a proposé et ce que j'ai accepté.

— Non, en effet.

— D'abord, il faut que je te dise que M. de Maisonneuve, qui vient d'entrer d'une expédition de deux jours aux environs de Montréal, n'avait encore vu personne de Ville-Marie, lorsque je pénétrai près de lui. Il m'a questionné, avec beaucoup de discrétion, à son ordinaire. « Qu'était-il arrivé de remarquable depuis son départ ? »

— Tu lui as appris le retour de Perrine ?

— J'en avais l'intention, mais notre cher gouverneur a pris les devants là-dessus. Il s'est approché soudain, a mis ses deux mains sur mes épaules, puis l'air tout joyeux : « Capitaine, m'at-il soufflé, réjouissez-vous, je vous envoie à Québec, dès demain matin, en mission spéciale auprès de M. d'Argenson. Il s'agit de prévenir une attaque des plus sournoises d'un groupe d'Onontagués dans les environs de Québec. Hein ! mon beau capitaine, c'est une nouvelle cela ! . . . Combien votre femme, votre jolie Perrine, me devra de la recon-

naissance pour ce geste. Il va lui rendre pour quelques mois, jusqu'en juin, vous entendez, un mari que l'exil de sa femme assombrit par trop. »

— C'est extraordinaire ! . . . Mais qu'a dit le gouverneur en apprenant que Perrine était à Ville-Marie ?

— Je ne lui ai pas dit.

— André !

— Une sorte d'instinct m'avertissait de profiter de ce contretemps. La pénible impression que nous ressentons, Perrine et moi, à la suite de l'incident de cet après-midi se dissipera à la faveur de mon absence, et des circonstances. Quelles seront ces circonstances ? Je l'ignore encore. Mais il s'en produira. La vérité, comme le soleil, finit par percer tous les nuages. Je ne puis ou plutôt je dédaigne de me défendre, les faits s'en chargeront. Ce sera plus définitif et plus sûr.

— Tout cela serait très bien, André, s'il ne s'agissait pas de . . . de ta femme, une jeune mariée de quelques mois, ne l'oublie pas.

— Je me permets de penser autrement.

— Naturellement, c'est ton droit.

— Charlot, quelle figure vexée tu fais soudain !

— Écoute, André, je n'en plus plus en face de votre attitude à tous deux. Il me prend l'envie à tout instant de bondir chez ma sœur, de l'amener ici, et de vous délivrer à tous deux une de ces mercuriales qui vous forceront bien, l'un et l'autre, à quitter votre mutisme, à vous attaquer, à vous défendre, à vous piquer, à vous . . . que sais-je ? jusqu'à ce que réconciliation

vienne. Et notre Huronne . . . Je la traînerai jusqu'ici, cette écervelée, et par les cheveux s'il le faut, mais elle s'expliquera et dira la vérité, sinon . . .

— Et tu crois que ce tumulte, cette rage, cet ouragan que tu veux provoquer auront les résultats que tu espères ? Et quand il s'agit des questions si complexes du cœur ? Allons donc ! Mais je comprends que l'amoureux toujours victorieux que tu as été ait plus d'audace que de pénétration. Le chagrin aiguise plus l'esprit que le succès.

— Oh ! je t'en prie, laisse ces réflexions très hautes. Je te suis mal sur ce terrain. Et tu le sais.

— Je ne veux pas te blesser, Charlot.

— Je le crois. Aussi, voyons la chose de façon plus pratique.

— J'aime Perrine, mon ami, trop profondément, pour n'avoir pas la patience d'attendre qu'elle revienne de son erreur. Mais elle en reviendra d'elle-même, il le faut. Il y en a qui volent leur bonheur, d'autres le gagnent par quelles souffrances ! Chacun son lot.

— « Il y en a qui volent leur bonheur », répéta tout bas Charlot, et une ombre douloureuse parut sur sa figure . . . Tu as de ces mots, André, mais sache que cela se paie cher aussi . . .

— Pardon, Charlot. Je ne suis qu'un maladroit.

— Puisque tu es si déterminé à partir, tu vas au moins me promettre d'écrire chaque fois que les gens de Québec s'embarqueront pour Ville-Marie. Nous ferons de même, en sens inverse.

— Je t'écrirai, Charlot. A toi seul.

— Ah !

— Oui, le silence sera bon conseiller entre Perrine et moi. Et tu vas voir que, de son côté, elle ne manifestera aucun désir de correspondre avec moi.

— Tu lui en parleras ? Tu lui demanderas ?

— Non. Car je pars pour le Fort dans quelques instants. L'on m'y attend. Nous partons tous de grand matin. Tu feras part toi-même des événements à . . . ma femme ! acheva-t-il plus bas, avec tristesse.

— Aucun message particulier? Je t'en prie, André?

— Aucun. Laisse-moi agir à ma guise, mon ami. C'est ta sœur, sans doute, mais moi . . . c'est la femme que j'aime ! Et je veux qu'elle revienne volontairement de son erreur; je te le répète.

— Bien, André. Je vais aller jusqu'au Fort avec toi.

— Non, non. Disons-nous adieu tout de suite. Deux soldats seront ici dans quelques instants. D'ailleurs, le Fort n'est pas très loin . . .

— Me permets-tu de parler de notre conversation à Perrine ? Mais là, à ma manière ?

— Quand je serai parti, tu feras tout ce que tu voudras. Seulement, Charlot . . . Et André hésita et baissa la tête.

— Seulement quoi ? Si tu désires quoi que ce soit, dis-le, je t'en supplie. Nous sommes tous assez malheureux comme cela.

— Tu me parleras longuement des enfants, et de . . . de . . .

— De Perrine ? Certes ! Mon pauvre André, si tu savais à quel point je souhaite vous voir heureux. Depuis que Lise m'a quitté . . . vois-tu . . .

— Chut ! Ne nous attendrissons pas, mon ami.

On frappa à la porte. Les soldats du Fort entrèrent. On brusqua les préparatifs, et bientôt, après une dernière accolade d'André et de Charlot, tout fut fini. Le mari de Perrine s'éloignait de nouveau le cœur angoissé, se disant que le bonheur le fuyait sans cesse, et, toujours au moment même où il semblait le saisir.



Le silence régna quelques instants entre eux

XVII

LES AVEUX DE PERRINE

Le lendemain fut un jour de grand vent, de nuages chargés de pluie et de grésil, que l'on voit, parfois, au début d'avril . . . Perrine se leva de bon matin, mais trouva déjà Manette près des fourneaux. Celle-ci s'exclama avec des reproches dans la voix :

— Oh ! Madame, pourquoi ne pas vous être reposée davantage ! Ne suis-je pas là, voyons ?

— Oui, Manette. Et c'est un grand réconfort de vous voir à l'œuvre, car . . .

— Vous n'en accepteriez pas d'autres . . . Comme si je ne pensais pas la même chose que vous. Qu'elle vienne, cette petite ébouriffée, elle trouvera à qui parler.

— Manette, je vous en prie. Laissez-moi manœuvrer ces choses toute seule.

— Bien, Madame.

— Mon frère n'est pas levé, j'espère ? Il s'est couché tard. J'ai entendu sa voix longtemps dans la nuit . . . Puis, je me suis endormie.

— Je n'ai vu ni votre frère, ni Monsieur André, Madame.

Les enfants firent irruption dans la grande pièce. Ils embrassèrent leur tante, puis Manette, et demandèrent leur déjeuner.

— Oui, oui, mes petits, répondit Manette. J'ai ici du bon lait, encore tout chaud. Madame Perrine, continua-t-elle, j'ai eu un peu de mal à mettre la main sur les provisions. Je vais changer la disposition du garde-manger. C'est propre, mais rangé dans l'ordre le plus curieux.

— Faites à votre goût, Manette.

— Tante, cria la voix flûtée de la petite nièce, Pierrot ne veut pas croire que je m'appelle Lise, maintenant, et non « Perrine ». Il dit que c'est à notre maman qui est au ciel le nom de Lise. C'est à moi aussi. Tu l'as dit. Parle-lui, veux-tu ? Il ne veut rien comprendre.

Perrine vint s'asseoir près du petit garçon. Elle lui expliqua, avec quelle tendresse dans la voix, « que ce serait causer un grand plaisir à papa d'entendre ainsi prononcer le nom de Lise, ce nom qu'il avait tant aimé et qu'il n'entendait plus jamais, jamais . . . C'était une surprise bien douce qu'on allait lui faire. Pierrot verrait. Son papa serait très, très touché . . . Pierrot n'avait pas pensé à cela, c'était certain . . . Et si le cher papa s'en montrait heureux, est-ce que son petit garçon ne le serait pas aussi ? » Et Perrine caressait, tout en parlant, les joues brunes de l'enfant, puis le pressa un moment contre elle.

« Tante Perrine, dit enfin le petit, je dirai maintenant Lise, car je veux tout ce que tu veux . . . Ta voix est si douce . . . Et tes yeux ? ils sont bleus, bleus comme

le ciel. Oui, oui, c'est cela que disait sans cesse oncle André quand il parlait de toi. Où est-il, oncle André? Il se levait tôt, tu sais, quand tu n'étais pas là.

— Il va venir nous rejoindre tout à l'heure, cher petit, répondit Perrine, qui avait tressailli aux paroles naïves de l'enfant.

— Papa, voici papa, cria la petite fille, qui laissa tout son déjeuner, et son lait à demi répandu, pour courir se jeter dans les bras de son père.

Pierrot suivit plus lentement. Il demanda soudain à sa tante.

« Est-ce que je puis appeler la petite sœur par son nouveau nom, tante ?

— Oui, mon chéri.

— Lise, cria le petit, en battant des mains et en riant, Lise, laisse papa, laisse-le, c'est mon tour maintenant de l'embrasser. Lise, descends.

Charlot tressaillit. Tenant toujours la petite fille dans ses bras, il attira son fils qu'il baisa au front.

— Qu'est-ce que tu dis, Pierrot ? . . . Qui t'a permis de nommer ainsi ta sœur ?

— Tante Perrine, Papa, elle a dit que cela te ferait du bien au cœur . . . N'est-ce pas, tante ?

Charlot déposa ses deux enfants par terre et vint entourer Perrine de ses bras. Son émotion était visible.

— Merci, ma sœur, murmura-t-il. C'est une délicate pensée que tu as eue là. Toi seule pouvais faire le sacrifice de tes droits . . . Ainsi, j'entendrai donc souvent ce nom . . . Lise . . . Lise . . . Oh ! mon Dieu ! Et

Charlot se détournant, fut ressaisi par les plus douloureux souvenirs.

— Papa, cria Pierrot, la voix un peu confuse, car il mangeait de fort bon appétit. Papa, viens vite, ton lait va être froid et Manette grondera.

— Mon petit Pierrot, j'ai tellement peur de Manette que je viens tout de suite, fit Charlot en se raidissant et en s'efforçant de sourire. Puis il s'attabla près de Perrine.

Manette s'approcha vers la fin du déjeuner et demanda à Charlot quelques renseignements. Elle dit enfin :

— M. le Capitaine, je vais tenir le breuvage au chaud pour Monsieur André, n'est-ce pas ?

— Non, non, Manette, mon beau-frère a été appelé au Fort hier soir. Il n'en est pas revenu et a dû prendre son déjeuner avec les soldats. Ne vous occupez pas de lui.

— Bien, Monsieur.

Charlot, une fois qu'il eut vu ses petits installés dans un coin de leur chambre, avec quelques jouets nouveaux que la tante Perrine avait apportés de Québec, revint dans la salle de devant. Un gros feu y avait été allumé à cause de la température maussade. Il se jeta dans un fauteuil. Il soupira. Les événements le rendaient soucieux. Il appréhendait la conversation qu'il aurait à l'instant avec Perrine. Il ne savait à quel parti se résoudre concernant la Huronne. Son père, si elle partait, voudrait la suivre, et il s'était si bien habitué aux soins dévoués du sauvage . . . Toutefois, Perrine avait

raison de vouloir éloigner cette fille, c'est lui qui devait se sacrifier.

Il entendait sa sœur donner des ordres à Manette. Quel empire son aînée gardait sur elle-même ! Il la sentait désemparée, triste, déçue, certains de ses regards l'avaient trahie durant le déjeuner. Et cependant, elle veillait avec une grâce tranquille à tout ce qui touchait au confort de chacun. Charlot se leva et vint appuyer son front brûlant sur l'un des carreaux de la fenêtre. Qu'il se sentait las, malade vraiment ! Tiendrait-il encore longtemps ? . . . Il le fallait pourtant. Tant que sa sœur ne serait pas devenue une femme heureuse auprès d'André; tant que ses petits ne sentiraient pas autour d'eux une chaude vie familiale, il lutterait de toutes ses forces . . . il vivrait coûte que coûte.

Il regarda au dehors. Quelle tourmente faisait gémir le vent ! La forêt, toute proche, vibrait. Le ciel était sombre, d'un gris uniforme . . . A droite, le Saint-Laurent roulait des vagues, presque sans couleur, mais énormes et traversées de grosses franges d'écume. Des glaces paraissaient de temps à autre. Ah ! quel voyage difficile allait faire André, pensa soudain Charlot, et dans quel état d'esprit pénible !

Charlot tressaillit. Une main venait de saisir la sienne et la voix de Perrine s'élevait :

— Allons, mon frère, quitte cette fenêtre. Tu sembles glacé. Le feu va rétablir ta circulation. Il est à point et répand une chaleur égale.

— En effet, répondit Charlot. Tu as raison. Le frisson allait me gagner.

— Prends ton fauteuil.

— Et toi ?

— Je pousse un tabouret à côté de ton siège. Nous serons tout près l'un de l'autre.

— Perrine, tu as hâte de savoir ce qui s'est passé hier soir, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Mais en ce moment tu me préoccupes avant tout. Quelle mine tu as ? Tu as vu le docteur depuis longtemps, Charlot ?

— Oh ! le cousin de ma femme, le bon M. Souart, m'ausculte par-ci par-là.

— Je verrai moi-même ce Sulpicien connaissant. Je veux connaître la vérité afin de mieux te soigner.

— Je ne suis que las, ma sœur. Ne prends pas cet air navré. Aucune souffrance ne m'oppresse.

— Qu'importe ! Il n'est pas naturel de te voir ainsi abattu.

— Ne crains rien. Je me reprends parfois. Toute ma fougue revient alors en bonne forme, dit-il en souriant et en caressant les cheveux dorés de sa sœur. Le silence régna quelques instants entre eux.

— Charlot, reprit Perrine, d'un ton bas et un peu troublé; où est André ? Je ne suis pas dupe de l'explication donnée à Manette, tout à l'heure.

— J'ai dit la vérité pourtant. Deux soldats du Fort sont venus le chercher vers onze heures, hier soir.

— Pourquoi ?

— Ordre de M. de Maisonneuve.



« Perrine, ne prends pas cet air de détresse, tu me navres » dit Charlot.

— Allons, Charlot, sois moins bref. Que s'est-il passé, et où se trouve André en ce moment ?

Le jeune homme dut s'exécuter et tout narrer à sa sœur. Celle-ci le laissa parler, s'emporter, s'attrister, puis de nouveau blâmer fortement son beau-frère. Les yeux de Perrine étaient lointains et doux. Que pensait-elle donc ?

— Tu n'es pas juste, Charlot, dit soudain Perrine, quand le silence, qui s'était rétabli entre eux, devint intolérable.

— Envers André ?

— Oui. Il a bien fait de s'éloigner.

— Hein !

— Pauvre ami, tu ignores tout ce qu'une correspondance comme celle d'André et de la mienne peut faire de lumières sur deux natures.

— Enfin, dit Charlot, un peu vexé, si vous aimez ces absences intempestives et un peu extraordinaires pour des mariés de quelques mois . . .

— Je les déplore comme toi, mon frère. Mais nous n'y pouvons rien. André, en ce moment, est blessé de mon manque de confiance, et moi je suis troublée . . . oh combien . . . mon frère, de cette scène que je ne sais comment interpréter. Qu'y a-t-il de vrai dans l'attitude embarrassée, puis silencieuse d'André ?

— Serais-tu jalouse, ma sœur ? demanda vivement Charlot. Et ses yeux se fixèrent avec attention sur sa sœur. Il la vit tressaillir.

— Charlot, de grâce, ne sois pas aussi brusque. Ne juge pas trop tôt . . . Je me comprends à peine moi-même . . .

— Alors ?

— Je ne sais que penser . . . reprit Perrine en se levant, en proie à une agitation très rare chez elle, mais mon cœur est bouleversé . . . Je souffre . . . Oh ! cette Huronne . . . jamais, mon frère, jamais, je ne veux la revoir sous le même toit que nous . . . André l'a compris. Il a saisi cette occasion de fuir la scène pénible qui venait . . .

— Ma pauvre Perrine ! Tu ne vois donc pas que tu es en passe de devenir. . . une femme qui aime, parbleu ! . . . Ma sœur, cesse de fuir la lumière . . . abandonne cette réserve qui t'est chère, mais qui a des inconvénients aussi . . . Si tu avais éclaté en reproches hier . . . surtout, si tu avais dit à André que tu avais un peu de chagrin . . . car tu as du chagrin . . . Perrine. Allons viens te rasseoir près de moi . . . Les larmes te gagnent.

Et Perrine, vaincue, vint s'abattre aux pieds de Charlot. Mais elle sécha vite ses pleurs. Un sourire éclaira sa figure. Elle leva son beau et pur regard vers le jeune homme.

— Mon frère bien-aimé, tu m'as arraché mon secret. Mais qu'importe ! Oui, oui, j'aime André . . . Toute la nuit, je n'ai pu dormir en face de cette vérité resplendissante . . . Et j'en suis heureuse, oui malgré tout, heureuse, Charlot ! . . . jusqu'au brisement, acheva-t-elle plus bas.

— Comment ? Tu dis ? . . . Et tu as laissé partir ton mari sans rien lui révéler ? Oh ! Perrine !

— Charlot, tu viens de m'apprendre, avec une vérité qui s'est faite impitoyable, que j'étais en proie à la jalousie. Et c'est vrai, je le suis . . . Ce sentiment assombrit le bonheur que je ressens . . . Je ne tiens à revoir André, je te le jure, que lorsque la vérité se sera faite sur l'incident de cet après-midi.

— Pauvre enfant ! Et si tu jouais ton bonheur ?

— Comment cela ?

— Tu n'ignores pas à quel danger est exposé André en ce moment. Les Iroquois nous épient, nous harcèlent, attaquent et tuent de tous les côtés, et cela, paraît-il, de Ville-Marie à Tadoussac.

— Tu me fais mal, Charlot ! Sois plus confiant . . . Regarde-toi ! Est-ce que tu ne t'es pas tiré sans cesse d'entre leurs griffes ?

— A quel prix, Perrine ! Chaque jour je me sens mourir ! . . . Oh ! pardon, pardon, ma bonne petite sœur . . . je suis une brute de parler ainsi . . . Ne prends pas cet air de détresse, tu me navres . . .

— Charlot, si je croyais qu'un grand sacrifice obtiendrait ta guérison . . . je le ferais . . . je sacrifierais même . . .

— Chut ! ma sœur. Tu vas déraisonner. C'est toi en ce moment, vois-tu, qui es la plus nécessaire à mes petits. Ils t'aiment . . . comme ils auraient aimé leur mère. Ils ne seront jamais malheureux après de toi et . . . d'André. Et si je pars . . .

— Charlot !

— Je suis un soldat, Perrine, la mort ne m'effraie pas. Je te le répète sans cesse. Je sais aussi qu'elle n'est jamais loin d'une proie facile comme je le suis devenu . . . Ouf ! cela me fait du bien de t'avoir ainsi parlé . . .

— Tu me brises le cœur, Charlot, pourtant.

— Tu retrouveras ton courage, en pensant à mes petits . . . Il faut que tu veilles sur eux, comme jadis, tu as veillé sur moi, ma sœur bien-aimée. Et André t'aidera.

— André ! . . . Oh André ! Charlot, comme ce sera long de l'attendre jusqu'en juin !

— Écris-lui !

— Non. En ce moment, c'est impossible. Si je découvre que je lui ai fait tort . . . eh bien mon manque de confiance méritera ce chagrin de ne le voir qu'en juin. De toute façon il vaut mieux ne nous revoir que plus tard.

— Je ne t'approuve pas d'agir ainsi.

— Nous nous ressemblons si peu.

— Enfin, agissez à votre guise, car c'est extraordinaire ce que vous raisonnez de même . . . André a pris à peu près la même résolution que toi . . . pour d'autres raisons, bien entendu.

— Oui, nous avons la même façon de réagir. Et cela peut être une occasion d'entente, comme de mésentente, tu le vois.

— Perrine, laisse-moi insinuer dans mes lettres, que tes sentiments sont changés pour le mieux à son égard ?

— Non, mon frère, je veux garder encore pour moi seule la révélation de . . . de ce beau sentiment . . . inconnu . . .

— Pour toi seule ? Ton confident en ce moment ne compte pas ?

— Ne raille pas, Charlot, dit Perrine en souriant et en rougissant un peu. Dis-toi plutôt que tu m'as confessée cruellement. L'aveu que je t'ai fait, oublie-le.

— J'espère que l'ennui va te torturer ma sœur . . . tu te décideras alors . . .

— J'accepte cet augure . . . Mais attendons que j'en vienne à cette extrémité, et gardons le silence.

XVIII

PERRINE APPREND LA VÉRITÉ

Perrine ! appelait Charlot en hâte une demi-heure plus tard, viens ici, vite, vite ! Regarde qui débouche de la forêt !

— Ciel ! fit Perrine.

C'était le Huron, le bon serviteur de Charlot, qui s'approchait à grands pas de la maison. Il traînait sa fille par le bras.

— Mais ils se dirigent vers notre maison, fit Perrine, la mine tout de suite soucieuse.

— C'était à prévoir. Il faut tout de même que la situation s'éclaire.

— Que vas-tu décider ?

— J'agirai dans le sens que tu désires. Tu as raison, la place de cette fille n'est pas ici.

— Charlot, cela te causera du chagrin, de te séparer de ce sauvage qui t'est dévoué. Quelles contrariétés, quelles misères cette Huronne vient de créer !

— Regarde-les donc ! . . . Mon paisible sauvage semble dans une rage. Il y a peut-être autre chose que ce que nous croyons, après tout.

— Je vais rentrer dans ma chambre. Tu m'appelleras, si tu le crois nécessaire.

Charlot courut ouvrir. Il y eut une petite contestation à la porte. La Huronne se faisait prier pour entrer. Il fallut que son père, une fois de plus, la saisisse par les poignets, puis la pousse dans la maison.

— Qu'y a-t-il, Negabani ? Pourquoi te montres-tu si violent ?

— Il y a, mon capitaine, que cette enfant n'a plus ni cœur ni esprit. Elle fait des mauvais coups partout. Et Madame Perrine . . .

Le sauvage, haletant, s'interrompit pour reprendre haleine.

— Negabani, remets-toi. Tu es tout rouge. Le souffle te manque . . . Venez, tous deux, vous installer près de la cheminée. Nous y parlerons plus paisiblement.

— Ma fille ne va pas s'asseoir, mon capitaine, c'est une coupable . . . Qu'elle reste debout, la tête basse! . . . Elle est trop méchante depuis quelque temps.

— Voyons, mon ami, parle plus clairement. Qu'est-ce que ta fille a recommencé et qui t'a obligé à la traiter aussi durement ?

— C'est vrai, vous ne savez rien. Je vous l'ai caché parce que j'avais pitié, et que je comptais que le temps changerait mon enfant. Mais non, il a fallu qu'elle revoie ce Huron de Sillery . . .

— De Sillery ? Un sauvage de Sillery ?

— Oui, il l'a suivie jusqu'ici. Je l'ai ignoré longtemps. Mais je les ai surpris ensemble, il y a une semaine.

— Tu n'aimes pas ce Huron ? Tu sais, pourtant, que ta fille aura à tenir un jour, un wigwam pour un homme de sa tribu. Est-ce que ta femme sa mère, n'a pas fait ainsi, quand elle t'a suivi ? C'est dans l'ordre cela.

— Je ne veux pas de ce Huron. Qu'il s'en retourne !

La fille sauvage se mit à gémir. Elle alla s'appuyer au mur, et tourna le dos à son père et à Charlot.

— Que reproches-tu à l'amoureux de ta fille ? demanda Charlot.

— Il aime trop la liqueur de feu que les Français lui donnent, ou qu'il vole, j'en ai peur.

— Non, non, cria de loin la Huronne. Il n'est pas voleur Atondo . . . Il ne boit pas souvent, non plus . . . Non, non !

— Tais-toi, fille sans esprit. Tu ne vois rien, parce que tu veux suivre absolument ce . . . ce misérable. Mon capitaine, il la battra, il la fera crever de faim, cet ivrogne !

— Du calme, Négabani ! supplia Charlot.

— Et puis . . . mon capitaine . . . il y a autre chose . . .

— Autre chose ?

— J'en suis furieux au point d'étouffer . . . Ah ! ce qu'elle s'est permis, hier . . . Elle me l'a avoué cette nuit.

— Continue.

— Elle s'en est prise au sévère Monsieur André, lui qui ne l'a jamais regardée, jamais . . . Et Madame

Perrine a vu cela . . . Elle a pu croire . . . Ah ! misérable ! s'exclama le sauvage, en levant son poing crispé, et en le dirigeant vers sa fille. Celle-ci se mit à gémir plus fort.

— Elle t'a donné une raison ta fille, de ce geste un peu fou, il est vrai, et dont ma sœur est mécontente au point d'avoir décidé de chasser ton enfant.

— Elle fera bien. Ma fille va lui demander pardon à genoux, puis elle sortira et ne remettra plus jamais les pieds ici.

— Negabani, je te le demande encore, quelle raison a eu ton enfant pour agir ainsi ? Est-ce que mon beau-frère lui plaît ?

— Au contraire, elle ne peut pas le souffrir. Il n'y a que vous, mon capitaine, qui lui plaisiez, mais je lui ai bien défendu de vous ennuyer. Et si j'apprenais que . . .

— Laisse, mon ami. Je puis régler cela moi-même. Et j'apprécie assez tes services pour ne pas t'embarrasser là-dessus.

— Mon capitaine, figurez-vous, qu'hier, lorsqu'elle a osé s'approcher du capitaine de Senancourt, c'était parce qu'elle apercevait son Huron, non loin, dans les bois. Il la regardait. Elle a voulu le pousser à bout, exciter sa jalousie . . . afin de le forcer à l'épouser plus tôt. Elle a réussi. Ce Huron a eu l'audace d'entrer chez nous, hier soir, et de la réclamer pour femme. Oui, il me demande mon enfant, sur laquelle je veille comme sur moi-même . . . Je l'ai renvoyé cet audacieux, avec des injures . . . Mais cette ingrate qui est là, s'est appro-

chée de moi, alors, et m'a dit: « Tu ne veux pas que j'épouse Atondo que j aimerai toujours, eh bien ! je me sauverai une nuit . . . et jamais, jamais tu me reverras . . . » Oh ! mon capitaine, je suis d'abord resté sans voix . . . puis, la colère m'a aveuglé, je l'ai saisie, frappée, puis attachée dans son lit pour la nuit . . . Et je recommencerai, ce soir, à moins que . . . vous me donniez un autre moyen de venir à bout de cette fille dénaturée . . .

— Mon pauvre Negabani, tu t'y prends mal, en vérité . . . Et puis, si ta fille se sauve, malgré toutes les précautions que tu prendras, as-tu songé, toi qui es bon chrétien, qu'elle n'aura pas été mariée par les Robes Noires comme cela doit se faire ? C'est cela qui est grave.

— Je n'y avais pas songé, mon capitaine. Vous avez raison. Je ne veux pas commettre ce péché si grave . . . Alors, mon capitaine, vous consentiriez à ma place . . . dites ?

— Negabani, je trouve que tu as agi trop durement avec ton enfant. Si elle veut son malheur, vois-tu, tu n'y peux rien . . . Laisse-la partir, mais après avoir fait bénir son mariage par le bon M. Souart. Je lui en parlerai, veux-tu ?

— Vous me demandez, croyez-le, mon capitaine, de m'arracher le cœur . . . Ma fille, c'est à moi ! Mais si je vous écoute, s'ils se marient, je ne puis les suivre. Je le déteste et le détesterai toujours, ce sauvage ivrogne . . .

— Mais mon ami, je compte bien que tu ne me quitteras pas, que ta fille partira seule. Tu es de la maison. Tu sais que je ne puis me passer de toi.

— Merci, mon Capitaine. Ça me fait du bien que vous me disiez cela. J'avais peur . . . que madame Perrine me chasse . . . avec ma fille !

— Ma sœur est trop bonne pour commettre une injustice.

— Quel poids j'ai de moins sur le cœur ! Si je n'avais autant de peine, de voir ma folle enfant . . . aussi désobéissante . . . je danserais de joie . . . Mon Capitaine, vous le savez je le répète encore, je me ferais tuer comme un chien ! . . . pour vous . . . pour vous épargner quoi que ce soit . . . Allons, viens ici, fille ingrate . . . Ecoute ce que je vais te dire. Tu vas partir . . . tu l'auras voulu, toi seule . . . Dès aujourd'hui, nous irons trouver la Robe Noire avec mon capitaine . . . Ce Huron que tu aimes sera avec nous. Mais après, je ne veux plus le voir . . . ni toi ! Tant pis, s'il te roue de coups . . . Je te l'aurai prédit . . . Non, non . . . laisse-moi, . . . je ne veux pas de tes caresses. Mon cœur saigne trop en ce moment.

— Negabani, ne sois pas extrême. Puis, si ta fille, plus tard, veut revenir parce qu'elle est trop malheureuse, dis-lui que la porte de ta maison sera ouverte pour elle.

— En ce moment, non, mon Capitaine, non, je ne puis lui promettre cela . . . Plus tard, on verra . . . Et maintenant, ma fille avant de sortir d'ici, tu vas deman-

der pardon à genoux, à Madame Perrine . . . Je sais que son mari est parti ce matin. Mon capitaine je l'ai vu s'embarquer, je m'étais caché derrière un arbre . . . Il était triste, bien triste . . . Petite misérable, c'est ta faute, reprit avec colère le Huron, en saisissant le bras de sa fille . . . Allons, viens auprès de Madame de Senancourt . . .

— Attends un instant, Negabani. Je vais prévenir ma sœur, dit Charlot. Elle viendra ici.

Charlot se dirigea vers la chambre de Perrine et retint mal un sourire. Sa sœur, si discrète d'habitude, avait laissé la porte ouverte. La femme amoureuse n'avait pu contenir sa curiosité, ou sa jalousie . . . Elle voulait tout entendre . . . Charlot appela Perrine. Elle vint aussitôt, et frappa son frère par le rayonnement de sa physionomie. C'est que le mystère était éclairci. André sortait victorieux d'une impasse pénible.

— Veux-tu recevoir les excuses de la future mariée, mon amie ? Je ne t'en dis pas plus long, car tu as tout entendu, n'est-ce pas ?

— J'ai tout entendu. Mais essaie de m'épargner cette scène. Je n'en puis plus, vraiment . . . Oh ! Charlot, que mon cœur est délivré d'un poids . . . André, mon mari, André, n'aime que moi . . . Va, va, arrange toutes choses pour le mieux . . . Je lui pardonne à cette fille, dis-le lui. Mais sa vue me ferait du mal. N'est-elle pas la cause de l'exil de mon mari ?

— Il n'en tient qu'à toi, maintenant, de faire revenir André.

— Non, mon frère, nous ne nous reverrons qu'en juin, je te l'ai dit. J'ai besoin de me ressaisir, de comprendre mieux mon cœur, de devenir telle qu'André le souhaite . . . Tiens, écoute, la querelle reprend entre le père et la fille . . . Reconduis-les jusque chez eux pour les pacifier.

— En effet, ce serait sage. Puis, je vais me rendre chez M. Souart. Le cher cousin a besoin de savoir ce qui se passe. S'il a appris quelque chose de ton retour imprévu et du départ non moins imprévu d'André, il doit être suffoqué de surprise . . . Ne fais pas ces yeux-là. J'épargnerai tout le monde, va. Je garderai ton secret. A une heure de relevée, Perrine, ne m'attends pas avant.

XIX

CHEZ LES D'AILLEBOUST DES MUSSEAUX

PEU après son arrivée à Ville-Marie, Perrine reprit ses habitudes de piété et de travail. On la revit à la messe. Elle avait lieu chaque jour, pour les femmes, à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à huit heures. La première fois qu'on y retrouva Perrine, le plaisir fut vif, chez toutes ces jeunes femmes, que la vie difficile, dangereuse et hardie, que l'on menait à Montréal, rapprochait les unes des autres. Si souvent, on avait à supporter les mêmes douleurs, à ressentir les mêmes inquiétudes. Toutes avaient de nobles cœurs, beaucoup de courage et une bravoure vraiment héroïque, à l'occasion.

Quelles questions embarrassantes l'on posa à Perrine, sembla-t-il tout d'abord ! Mais la jeune femme, qui voyait clair en son cœur, maintenant, répondit avec une sérénité dont elle fut elle-même étonnée. Sans exagérer le moins du monde, elle avoua son chagrin d'être de nouveau séparée de son mari. « Mais, ajouta-t-elle la vie d'une femme de soldat est faite, hélas ! de ces sacrifices, de ces séparations imprévues ! Il faut s'y conformer, même si le cœur se serre chaque jour davan-

tage . . . Le mois de juin viendra-t-il jamais ! finissait-elle en soupirant.

— Pauvre Perrine ! remarqua Madame Charles d'Ailleboust des Musseaux. Elle était née, comme on le sait, Catherine de Repentigny, et connaissait la jeune femme depuis l'enfance. « Ma pauvre amie, quel malheur que M. de Maisonneuve ait songé à envoyer à Québec ton mari, au lieu de . . . de . . . n'importe quel autre officier, sauf, bien entendu mon mari », ajoutait-elle en riant. Madame d'Ailleboust possédait l'esprit primesautier de la famille. Ses boutades rappelaient celles de sa sœur, Madame Jean-Paul Godefroy, l'amie de Perrine.

On se mit à rire autour de la jeune femme, à réclamer contre le choix qu'elle faisait, au fond, du mari de chacune. Puis, après quelques souhaits de bon courage à Perrine, toutes s'éloignèrent en groupe, sauf celles dont les serviteurs ou les maris accouraient pour les ramener à la maison.

Un matin, à la sortie de la messe, avant de quitter Perrine, que Charlot entourait avec ses enfants, Catherine d'Ailleboust dit vivement: « Venez à la maison, ce soir, vers cinq heures, Perrine. Les Closse doivent venir. Ils seront heureux de parler de Québec avec vous.

— Je m'y rendrai avec plaisir, Catherine. D'autant plus que ta mère m'a chargée de petits souvenirs que je n'ai pu te remettre.

— Vous viendrez, Capitaine ? pria Madame d'Ailleboust en regardant Charlot.

— Je serai chez vous à six heures, chère amie. M. de Maisonneuve me retiendra jusque là.

— Très bien. Au revoir ! J'aperçois l'un de nos hommes . . . Ici, ici, Philippe ! Vite, à la maison !

—Cela ne t'ennuiera pas, Perrine, cette visite chez Catherine, sitôt après ton retour ? demanda Charlot à sa sœur, tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison. L'air était pur, presque tiède, par ce matin d'avril plein de soleil, de chants et de verdure hâtive.

— Pourquoi, mon frère ? Je serai tenue, vois-tu, de paraître de temps à autre auprès de ces jeunes femmes. Aujourd'hui, demain, ou dans une semaine, il me faudra briser la glace, n'est-ce pas ? Alors . . .

— Oh ! je ne m'inquiète pas de ton courage. Mais il me semble que ces premières semaines eussent paru meilleures, si nous les avions passés seules.

— Tu deviens exclusif, mon frère ? Puis, j'ai senti chez toutes une si réelle sympathie pour ma situation douloureuse du moment, que cela m'a fait du bien.

— Perrine, elle est vraiment douleureuse ta situation ? . . . demanda anxieusement Charlot.

— Oui, mon frère.

— Quelle joie j'en éprouve !

— Charlot !

— Mais oui. Tu me convaincs qu'enfin André va compter dans ta vie. Ce pauvre ami connaîtra enfin, le réconfort, la douceur d'une affection féminine.

— Je l'espère bien, mon frère.

— Perrine, pardonne-moi, mais je te trouve cruelle de ne pas écrire à André les sentiments que tu éprouves.

— Je t'en prie, Charlot. Laisse-moi agir comme je l'entends. Vois-tu . . . je me sens un peu étourdie sous sous le choc d'un grand sentiment que je n'avais jamais éprouvé . . . Tiens, n'en parlons plus . . .

— Je respecterai ma promesse, ne crains rien, Perrine. Je t'en parle pour la dernière fois. Mais j'ai confiance que ton cœur, qui est si tendre, aura bientôt une de ces inspirations qui nous rendra tous heureux.

— Sais-tu, Charlot, je me sens l'âme d'une fiancée, plutôt que d'une mariée. Mon bonheur a été trop subit.

Dans la petite pièce où Charlot mettait ses outils de pêche, des fusils hors d'usage et plusieurs petits barils de poudre, l'on entendit un grand bruit de voix, lorsque Perrine, Charlot et les enfants mirent le pied dans la maison. Perrine prit peur.

— Tu entends, Charlot ? dit-elle.

— Mais oui. Je reconnais les voix. C'est mon Huron, avec sa fille et son gendre. Rentre dans ta chambre avec les enfants. Je les saluerai de ta part.

— Ils sont mariés, alors ?

— Depuis hier soir, vers cinq heures. A midi, les nouveaux époux quitteront Ville-Marie pour toujours. Le père en est désespéré, mais comprend qu'il vaut mieux se résigner à cette séparation temporaire.

— Nous lui rendrons la vie facile à ton gardien, n'est-ce pas, Charlot ?

— Oui, Sais-tu qu'il s'attache beaucoup à mon Pierrot ? Les sauvages adorent les enfants, du reste.

— Oh ! Charlot. Pas tous, hélas !

— Je ne parle pas de nos ennemis les Iroquois, bien entendu.

— Est-il bien désirable que Pierrot fasse sa compagnie habituelle de ce Huron, si bon qu'il soit ?

— Bah ! je le quitte si peu moi-même.

— Naturellement, toi présent, tout est parfait.

Qu'il fit bon quelques heures plus tard dans la grande salle de réception des d'Ailleboust ! Dans un angle, et surveillés par la Normande, Pierrot et Lise jouaient avec Louis et Pierre d'Ailleboust. Barbe, l'aînée, âgée de huit ans, se mêlait de bonne grâce aux jeux des bébés, ayant souflé à Manette ces mots affectueux : « Reposez-vous, Manette, je vais amuser mes frères et leurs amis . . . Voyez, là-bas, petite mère cause avec Madame Perrine ! Elle est déjà moins pâle . . . moins fatiguée . . . ah ! . . . elle va montrer le nouveau petit frère à Madame Perrine . . . il n'a qu'un mois, mais il est bien beau, Manette ! »

Le jeune Paul d'Ailleboust fit son apparition. Perrine le prit entre ses bras et demanda la faveur de le garder, tout en devisant au coin de la cheminée. On venait d'y jeter quelques bûches. L'air s'était soudain refroidi au dehors. La neige tombait. L'on avait à subir de ces giboulées d'avril, qui venait contrarier pour quelques heures l'effort déjà accompli par le printemps.

On frappa à la porte. Perrine poussa une exclamation de plaisir en apercevant la visiteuse qui portait, pressé contre elle, un ravissant bébé de dix mois.

— Isabelle Closse! . . . Quel plaisir de vous revoir! Vous n'étiez pas à la messe, ce matin. Je vous ai cherchée des yeux.

— Isabelle, assura Catherine d'Ailleboust, Perrine semble avoir un bien vif sentiment pour vous. Si je me sentais portée à la jalousie !! . . .

—Voyons, Catherine, sois sérieuse ! Tiens, tu vois, même ton bébé s'en chagrine . . . dit Perrine qui essayait de calmer l'enfant.

— Donne-moi, mon fils, Perrine. Un autre poupon réclame tes soins . . . Isabelle te fera voir de près sa petite Jeanne-Cécile.

— Elle ressemble beaucoup à mon mari, n'est-ce pas? demanda Madame Lambert Closse.

— Oui, mais les yeux bleus de cette mignonne en rappellent d'autres aussi!

— Puissent-ils être moins mélancoliques que ceux de sa maman ! reprit la jeune femme en soupirant.

— Écoutez, Isabelle, reprit la voix courageuse de Madame d'Ailleboust, je ne sais pourquoi, vous vous abandonnez ainsi à la tristesse. Votre mari est invincible! Quel Iroquois pourra jamais l'abattre!

— Catherine, vous avez raison. Près de vous et de Perrine, d'ailleurs, je me sens en assurance. Mais sitôt que je suis seule, les pressentiments me hantent. Les événements nous donnent plus que notre part d'inquiétudes.

— Isabelle, voyez Perrine . . . Pour la deuxième fois, elle est séparée du mari qu'elle vient d'épouser.

Son sort aurait pu être le nôtre. Nous sommes, femmes de vaillants soldats, nous aussi.

— Oui, Catherine, dit Perrine, en baissant la tête, mon sort est pénible . . . et . . .

À ce moment, une petite voix d'enfant s'éleva très haut.

— Je m'appelle Lise, Lise, Lise, maintenant . . . Demande à tante Perrine, si tu veux pas me croire, Barbe d'Ailleboust.

— Lise, elle s'appelle donc comme la mignonne que j'ai perdue? dit tout émue, Madame Lambert Closse. Perrine appelle ta nièce que je fasse connaissance. Il faut qu'elle m'aime cette petite.

XX

LES HÉROS DE VILLE-MARIE

À SIX HEURES, on vit arriver Charles d'Ailleboust, Lambert Closse puis, quelques minutes plus tard, Charlot faisait son apparition avec le Gouverneur, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve.

À la vue de ce dernier, Perrine fit quelques pas.

— Madame de Senancourt, fit M. de Maisonneuve en baisant avec courtoisie la main de la jeune femme, depuis une semaine, je cherche à vous rencontrer. Je ne puis me pardonner ma maladresse involontaire de soldat. Vous avoir privée de votre mari dès le lendemain de votre arrivée! . . . Ma seule excuse est l'ignorance dans laquelle on m'a tenu . . . Votre mari a été trop héroïque . . . Vous m'en voulez beaucoup ?

— Un peu, M. de Maisoneuve, répliqua en rougissant Perrine.

— Seulement, un peu? quelle indulgence, Madame, fit Lambert Closse, légèrement moqueur. Si ma petite Lise parlait ainsi, on pourrait la croire, mais vous . . .

— Mon ami, reprocha sa femme en se pressant contre lui, quand cesserez-vous de me taquiner à cause du grand amour que j'ai pour vous?

— Jamais, ma chérie, car j'espère que ce grand sentiment va durer sans fin . . . Isabelle, où est notre petite?

— Dans les bras de Manette, là-bas. Elle dort. C'est à Perrine qu'elle doit son repos.

— Si nous prenions un peu de bière fraîche? demanda Charles d'Ailleboust. Ou du vin d'Espagne?

— C'est cela, fit sa femme, en se levant pour tout préparer.

— J'aiderai à votre mari, dit Charlot, à nous trois nous servirons plus rapidement notre peuple fidèle. Voyez ! ce peuple se sent à cet instant à Québec . . . Regardez les Closse, puis M. de Maisonneuve? Ah! si j'étais ma sœur Perrine, je leur ferais, d'incroyables récits. S'en apercevraient-ils seulement? Pourvu qu'on leur parle de Québec . . . Mais la blonde épouse du capitaine de Senancourt ne sait que dire la vérité.

— La sanglante vérité, hélas, capitaine Le Jeal, repartit Catherine d'Ailleboust. Les nouvelles sont tristes partout, aux Trois-Rivières surtout. Avez-vous appris d'autres incidents mon ami? demanda-t-elle à son mari. Cet enlèvement du jeune François Hertel me navre. Sa mère doit être folle de douleur.

— Nous faisions tout à l'heure, Closse et moi, dit Charles d'Ailleboust, le compte des disparus depuis quelques mois. Il y a bien soixante-dix des nôtres qui manquent à l'appel.

— C'est à faire frémir! Aussi vous êtes tous plus braves que prudents . . . Qui sait si demain ne nous réserve pas de pires douleurs, finit-elle plus bas.

— Catherine, ma chère femme, quelle mélancolie! . . . Vous n'êtes pas ainsi d'habitude, dit son mari avec un peu d'inquiétude. Est-ce que vous vous seriez trop fatiguée depuis le matin?

La jeune femme ne put s'empêcher de rire, tout en serrant au passage la main de son mari.

— Capitaine Le Jeal, voyez le sort que subit toute femme un peu gaie. Ce n'est pas le sentiment qui fait pâlir son front, mais la fatigue, la maladie . . . Charles, laissez-moi, à plus tard vos effusions, nos invités attendent . . . Charles, voyons! . . .

— Oh! que c'est joli un mari aussi affectueux! s'exclama de loin, M. de Maisonneuve.

— M. le Gouverneur, vous qui avez de l'autorité sur mon mari, venez le mettre à l'ordre! Bien . . . Vous n'avez eu qu'à paraître.

— Et cependant, Madame, reprit M. de Maisonneuve, le front soudain soucieux, j'aime que vous apportiez ainsi une note vivante et gaie. Votre mari ne vous dira que ce soir quelle conversation tragique, nous avons eue au Fort, ce matin.

— Comptez sur moi, M. le Gouverneur. Je veux que mes hôtes ne songent qu'à sourire, durant encore une heure. Mais j'y mets une condition. Vous resterez avec nous.

— Je ne puis vous accorder qu'un quart d'heure.

— Enfin ! . . . Soyons magnanimes, n'est-ce pas, Charles ? dit sa femme.

— Madame, demanda un peu en confidence le gouverneur à Catherine d'Ailleboust, ne trouvez-vous pas fort triste la physionomie de Madame de Senancourt?

— Oui, mais ses yeux brillent d'un éclat que je ne leur connaissais pas encore . . . Puis, suivez mon raisonnement. Si elle est triste, c'est qu'elle s'ennuie; si elle s'ennuie, c'est qu'elle aime; si elle aime notre ténébreux capitaine, son éloignement ne fera que rendre plus profond, plus brûlant cet amour . . . Conclusion: il y aura à Ville-Marie, en juin prochain, un ménage heureux de plus . . .

— Bravo ! O petite épouses courageuses de mes officiers, comme je vous admire . . . et vous plains !

— Il ne faut pas, M. le Gouverneur, nous aussi, nous savons accepter des sacrifices. Il faut que la Nouvelle-France vive ! Seulement . . .

— Seulement, Madame ?

— Si vous le vouliez, nous ne parlerions plus de ces choses devant mon amie, Isabelle Closse. Sa mélancolie et ses pressentiments me bouleversent . . . Et vous savez, au fond, elle a raison . . . Le Major de Montréal va au devant du danger avec un empressement qui fait mal.

— Il semble invincible.

— Jusqu'ici . . . M. le Gouverneur, voyez, je vous écoute et ne songe pas à vous offrir quoi que ce soit. Capitaine Le Jeal, tandis que mon mari va s'occuper des dames, venez m'aider à servir M. de Maisonneuve;

et aussi, ce lion de Ville-Marie, le Major Closse. Ah ! ah ! Major, vous m'avez entendue. Vous haussez les épaules . . .

— Je me rends compte, une fois de plus, chère Madame, que l'on ne gagne rien à vouloir écouter un entretien qui n'est pas pour vous.

— Major, s'exclama Charlot, soyez pour l'instant, un lion dévorant. Goûtez à ces tartines. Prenez de ce vieux vin d'Espagne ! Le jeune officier avait suivi avec intérêt la conversation de sa petite amie Catherine avec le gouverneur.

L'on eut peine à se séparer quelques heures plus tard ! . . .

Les premières semaines de son arrivée, Perrine dut donc rendre plusieurs visites. On aimait à l'entendre deviser sur Québec où la vie était moins tragique qu'à Montréal. Perrine revit l'infirmière de Ville-Marie, Mademoiselle Mance, puis l'institutrice populaire, à l'intelligence si pénétrante, Sœur Marguerite Bourgeoys. Elle vit Madame Charles LeMoyne, dont les deux fils, Charles et Jacques, étaient devenus de grands amis de son neveu Pierrot. Enfin, elle passa plusieurs heures, vers la fin du mois d'avril, avec Madame Louis d'Ailleboust de Coulonges. Celle-ci était très souffrante depuis quelques semaines. En face de la sympathie que Perrine éprouvait à son endroit, il fallut vraiment toute la force d'âme de la jeune femme pour ne pas trahir le secret de l'éloignement de son mari. L'inquiétude et l'ennui qui dévoraient son cœur qu'elle en eut parlé en toute confiance. Quel soulagement elle en aurait ressenti !

XXI

UN COLIS DE QUÉBEC

DURANT la soirée de ce même jour, Charlot, qui venait de proposer une partie d'échecs à sa sœur, la regarda attentivement soudain.

— Perrine, tu n'es pas souffrante ? Je te trouve bien pâle; et quels yeux lointains, où il y a de la détresse aussi !

Perrine détourna la tête en soupirant.

— Je me sens un peu fatiguée. La vie à Ville-Marie possède un caractère tragique, dont je m'étais déshabituée à Québec.

— Tu regrettes Québec ?

— Non, mon frère, car rien ne pouvait y compenser ta présence. Puis nos chers petits, nous les avons réunis, quelle joie !

— Qui as-tu vu cet après-midi ?

— Madame d'Ailleboust de Coulonges.

— Elle va mieux ?

— Elle le dit. Mais ses nerfs semblent encore terriblement secoués.

— Ah ! T'aurait-on appris quel spectacle a causé l'état nerveux et misérable de Madame d'Ailleboust, déjà si changée depuis la mort de son mari ?

— Oui, répondit Perrine qui frémissait à ce seul souvenir. Madame d'Ailleboust m'a raconté elle-même beaucoup de détails, entre autres un fait qui me revient sans cesse en la mémoire. La vision en est horrible.

— Qu'est-ce ? fit brièvement Charlot. Il semblait contrarié.

— Elle a rencontré, m'a-t-elle dit, « bien inopinément, vers la fin du mois dernier, alors qu'elle retournait chez elle, un habitant de Ville-Marie, qui avait attaché à sa poitrine la carcasse d'un corps humain. Il avait, en outre, les mains pleines de jambes et de bras . . . Elle en pensa mourir de frayeur ».[1] Oh ! Charlot, ce spectacle, il est affreux, affreux . . .

Et Perrine, en gémissant, cacha sa figure entre ses mains.

— Perrine, dit Charlot presque sévèrement, ne te laisse pas ainsi troubler . . . Cela ne te ressemble pas du tout.

— Si c'eût été toi, mon frère qu'on ramenait ainsi, ou . . .

— André, dis-le donc !

— Oui, mon mari. Oh ! quelles douleurs, il nous faut sans cesse prévoir, ici.

— Ma sœur pardonne-moi de te parler ainsi, mais est-ce que ton cœur qui s'éveille à l'amour, en deviendrait . . . lâche !

[1] Historique. Voir Marie de l'Incarnation, lettre 60e.

— Charlot, tu es impitoyable . . .

—Viens t'asseoir près de moi . . . Bien . . . Ton frère est un soldat, Perrine, ton mari également, alors que veux-tu qu'il nous arrive sinon que demain, ou dans un an, ou plus tard encore, une mort glorieuse par les armes devienne nôtre ? Ce spectacle que tu vois sans cesse, mais par son côté le plus misérable, voile donc à tes yeux l'héroïque geste du soldat donnant généreusement sa vie pour tous. Est-ce juste ? La mort du soldat, la vision de son courage, non la vue de ce qui reste de lui, une fois son âme de sacrifié envolée, mérite pourtant autre chose que ce sentiment de peur, de révolte, d'horreur. Si cette mort désirable était bientôt la mienne . . . tu me regretterais donc ainsi. Quelle misère !

— Tais-toi, Charlot ! Tu es cruel, cruel !

— Non, ma sœur. Tu dois regarder en face les gestes sanglants, que nous posons ici, afin que ce pays demeure chrétien et français . . .

— Le cœur des femmes n'est peut-être pas fait de la même argile que le vôtre. Notre tendresse se rebelle contre la mort . . . Elle nous laisse si seule . . . avec des larmes, qui ne sèchent plus . . .

— Perrine, tu es donc plus brave devant la vie ? fit plus doucement Charlot. Il souriait maintenant, profondément ému, en face de ce cœur qui s'ouvrait enfin et pleurait tout près de lui. Que Perrine lui rappelait sa Lise bien-aimée en ce moment !

— Mon frère, la vie, je me bats avec elle depuis si longtemps.

— C'est parfois plus dur de vivre que de partir . . . pour un monde meilleur, après tout.

— Et celles qui restent, celles qui restent, Charlot? cria Perrine en pressant son frère contre elle.

Charlot tressaillit. Elle avait raison. Deux fois, il avait éprouvé ce sentiment de désolation terrible qui saisit l'être au moment du départ d'un cœur que l'on aime plus que soi-même.

On frappa à cet instant à la porte.

— Qui peut bien venir ? demanda Perrine. Tu attends quelqu'un, mon frère ?

— Non. Mais, j'ai cru entendre le bruit d'une trompette, il y a une heure. Viendrait-on de Québec ?

Un soldat entra, un lourd paquet à la main.

— Capitaine, dit-il à Charlot, des messagers de Québec, arrivés, il y a un peu plus d'une heure, m'ont prié de venir vous remettre ce colis.

— Bien, mon ami. Posez-le sur cette table. Maintenant, suivez ma sœur. Elle va vous servir des rafraîchissements. Vous êtes seul ?

— Un de mes compagnons fait les cent pas au dehors.

— Faites-le entrer. Attablez-vous tous deux. Buvez à la santé de qui vous voudrez. Puis, sortez, par la porte à droite de la maison. Cela vous gênera moins. Je la barricaderai moi-même dès que vous vous serez éloignés.

Que Charlot se sentit heureux en face de ce colis qui contenait des armes, quelques objets de toilette pour Perrine, des provisions, et enfin, une lettre, une longue

lettre du capitaine de Senancourt. Elle portait le nom de Charlot. « Le mari de ma Perrine pressent bien, se dit Charlot en souriant, que les yeux de sa femme tourneront volontiers ces pages . . . » Il se promit de les faire lire par Perrine, puis de les lui laisser.

Quelle soirée émouvante ! Charlot écoutait Perrine, lire à haute voix la lettre vraiment belle et impressionnante d'André . . . Il n'avait vraiment rien omis de ce qui pouvait intéresser, ou le frère, ou la sœur. Ses randonnées dans la forêt étaient décrites longuement et avec soin . . . L'on y faisait le guet ! Car les Iroquois se cachaient partout. De Tadoussac à Montréal, était-il question d'autre chose que de tueries, de crimes de toutes sortes . . . Des réduits avaient été construits partout, par ordre du gouverneur.

Aux Trois-Rivières, le deuil semblait général. En parlant de ce coin de terre, le capitaine de Senancourt eut des mots de pitié pour les familles Godefroy et Hertel . . . Dans la première, on pleurait la mort d'un des fils de la maison, tué héroïquement dans un combat où l'on s'était battu un contre vingt. Chez les Hertel, le fils adoré de la maison qui avait été fait captif, n'avait encore donné aucune nouvelle . . . La mère, cette bonne Marie Marguerie, tirait les larmes avec ses grands yeux en détresse, qui restaient sans pleurs . . .

Puis le capitaine de Senancourt rappelait la bonté des Repentigny à son égard. Il habitait sous leur toit, dès qu'un congé lui était accordé. Navait-on pas même songé à lui donner la chambre que sa femme avait habitée avant leur mariage . . . ?

Le cœur de Perrine se dilatait de plus en plus en lisant la lettre que son mari avait écrite avec tact, bonté et une pénétrante intelligence . . . Qu'il plaisait à Perrine de se voir si bien comprise ! . . . Que de choses, plus tard, elle pourrait avouer à son mari, ces choses surtout qu'elle avait très bien su lire entre les lignes.

Le capitaine, cependant, ne faisait aucune allusion à son retour, qui aurait lieu dans un mois pourtant, au plus tard. Cela vexa Charlot.

— Perrine, remarqua-t-il, lorsque sa sœur eut replié lentement la lettre, une fois la lecture terminée, j'espère qu'André ne va pas s'entêter à demeurer là-bas, une fois sa mission terminée. Il ne dit pas un mot de son retour . . . auquel il doit rêver sans cesse.

— Je souhaite comme toi la fin de cet exil, mon frère. Nous y verrons, une fois le mois de mai passé . . . Charlot, demanda soudain Perrine en rougissant, tu veux bien me laisser cette lettre, quoiqu'elle te soit adressée ?

— A une condition.

— Laquelle ?

— Tu écriras quelques mots à André, et j'inclurai ce mot dans la réponse que je lui enverrai.

— Charlot, quel enfantillage !

— C'est à prendre ou à laisser . . . Tu hésites ?

— Un peu . . . mais si c'est le seul moyen de t'arracher la garde de cette missive.

—C'est le seul.

— Eh bien, je promets. Tu es terrible, Charlot, conclut Perrine en souriant.

— Au contraire. Je suis humain. Je sais ce qu'un cœur d'homme qui aime avec la passion silencieuse d'André peut et doit souffrir.

— Tu ne le comprends pas si bien que moi, ajouta la voix tremblante de Perrine, car c'est ainsi que j'aime mon frère . . .

Et Perrine se retira, en proie à la plus vive émotion.

XXII

ANDRÉ DE SENANCOURT EST BLESSÉ

Mai s'écoula assez rapidement, quoique Charlot le passât souffrant. Il avait été blessé d'un coup de mousquet dans le bras droit alors qu'il poursuivait des Agniers à travers les bois.

Sa blessure n'était pas grave, mais sa mauvaise santé l'obligeait à des précautions dont il maugréait ou tout haut, ou tout bas. Seule, sa petite Lise parvenait à le rasséréner. Cette petite fille de trois ans, câline et douce, ne semblait heureuse que blottie près de son père. Il ne pouvait en ce moment la saisir entre ses bras, à cause de sa blessure, mais la mignonne manoeuvrait de façon à se trouver toujours tout près de son père, dès que celui-ci paraissait dans la salle où l'on se réunissait.

A la fin de mai, puis durant les deux premières semaines de juin, la déception de Charlot fut grande de ne rien recevoir de son beau-frère. Un moment, Charlot crut qu'il reviendrait sans avertir, que son silence annonçait un retour prochain.

On arriva ainsi au vingt-cinq juin. L'inquiétude s'empara de plus en plus de Charlot et de Perrine bien qu'on n'entendit point celle-ci se plaindre. Sa pâleur, ses longues stations à l'église, son amaigrissement en disaient plus long que bien des discours.

Le vingt-six juin au matin, deux soldats du Fort frappèrent chez le capitaine Le Jeal. M. de Maisonneuve appelait l'officier immédiatement. Il le désirait présent à l'entrevue accordée à un groupe d'ambassadeurs iroquois, des Aiegnerons et des Onontagués, qui ramenaient quatre captifs français, et demandaient en retour la délivrance de huit des leurs, retenus dans les fers, au Fort de Ville-Marie.

La séance fut longue, et Perrine, anxieuse, guettait son frère depuis longtemps lorsqu'elle le vit entrer soucieux et fatigué ! Elle le fit dîner et l'obligea à prendre la route de sa chambre afin de se reposer mieux, à la faveur d'une sieste.

— Non, ma sœur. J'admire ton dévouement mais je ne puis en bénéficier. Je dois partir dans deux heures pour Québec.

— Que dis-tu là, mon frère ? Et ta blessure ?

— Elle est guérie. Le chirurgien, ce bon Etienne Bouchard, vient de m'en assurer.

— Mais pourquoi ce voyage ?

— Tout d'abord parce que M. de Maisoneuve le désire. Il sait que les Iroquois ne peuvent me duper, quels que soient leurs beaux discours . . . Puis il y a des questions qui ne se traiteront que là-bas, tu le sais

bien, Perrine. Il faut, voyons, que nous sachions ce qui est advenu à André ! Nous ne vivons plus, ni l'un, ni l'autre.

— C'est vrai. Charlot . . . je suis à la fois satisfaite et désespérée de ce voyage. Si toi aussi, tu allais me laisser sans nouvelles.

— Ne crains rien de tragique, en tout cas, ma sœur. D'abord nous partons en nombre. M. Souart, notre cousin sulpicien est de la partie. Puis, je compte revenir tout de suite, car M. de Maisonneuve attend la décision du gouverneur de la Nouvelle-France, avant de se prononcer sur les demandes des ambassadeurs iroquois. Plusieurs des conditions à accepter ou à refuser ne sont pas du ressort de notre gouverneur, tel, par exemple, l'envoi de missionnaires et même de religieuses dans les bourgades iroquoises.

— Des religieuses ! En un tel moment ! Ce serait folie !

— Ou crime. Car les Agniers rient de nous, de notre crédulité, paraît-il. On s'étonne que nous ne percions pas le jeu des ambassadeurs qui reprendront leurs captifs sans remplir ensuite la moindre de leurs promesses.

— Fais de la lumière autour de leur perfidie, n'est-ce pas Charlot ?

— Cela ne sera pas nécesaire. La confiance est détruite chez tous, maintenant. Nous céderons à la force, voilà tout. Aussi, il faut empêcher les représailles dont souffriraient tous nos Français en captivité chez eux.

— Charlot, comme je vais prier pour toi ! . . . et pour mon mari. Ramène-le, je t'en supplie. Je vais lui écrire un mot. Il aura enfin pitié de moi, j'espère.

— Pauvre Perrine !

— Je vais compter les jours. Tu pars aujourd'hui?

— Ou demain matin. Je le préférerais. Je serai de retour le deux juillet, avec . . . André . . .

— Ce sera le bonheur! . . . Je vais tout préparer . . . Charlot, ne dis pas à ta petite Lise que tu pars . . . pas avant demain matin, en tout cas. Elle s'est endormie, puis réveillée en pleurant tout à l'heure. Elle t'appelait sans répit. Elle peut encore se réveiller.

— Ma pauvre mignonne ! C'est vraiment Lise, Lise si tendre et si démonstrative, qui revit en elle ! Et Pierrot ?

— Il la consolait: « Petit Père se tire toujours des vilaines affaires, expliquait-il. Il est plus brave, que cent, que cent mille Iroquois . . . Dors, ne pleure pas. J'ai sommeil, moi. »

— Au moins, mes petits, se souviendront avec honneur de leur père, dit à mi-voix Charlot.

Perrine ne l'entendit pas. Elle se hâtait de réunir les objets essentiels au voyage. Un moment Perrine disparut. Quand elle revint, elle tenait à la main une petite feuille repliée.

— J'accomplis ma promesse. Tu m'as demandé un mot affectueux pour André. C'est fait. Je le glisse en sûreté dans tes bagages.

Charlot, soudain, se trouva près de sa sœur. Sa physionomie paraissait bouleversée. Interdite, Perrine saisit sa main.

— Charlot, qu'as-tu ? Tu me fais peur.

— Ma pauvre sœur ! . . . Ce mot affectueux . . . Il est inutile, maintenant.

— Que dis-tu ?

— André . . .

— Eh bien ? . . .

—André est . . .

— Tu me tortures. Il est mort ? Oh ? mon Dieu ! . . . Et Perrine porta en gémissant la main à son cœur.

— Non ma sœur. Il vit. Mais il ne vaut guère mieux pour l'instant. Il est grièvement blessé. Comme à l'ordinaire, les sauvages l'ont frappé à la tête. Il a été la victime choisie par eux dans un combat récent.

— Comment sais-tu cela ?

— Deux messagers hurons, de Québec, sont débarqués ce midi. J'ai causé avec eux au sortir de l'assemblée. Naturellement, leurs explications ont besoin d'être complétées . . .

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ces choses tout de suite ?

— Perrine, j'aurais voulu reculer encore le moment de tout t'apprendre, car quelle nuit tu vas passer ! . . . Mais, vois-tu, demain matin, nous ne disposerons que de peu de temps, puis les enfants seront là . . .

— Tu as tort, Charlot, de m'avoir épargnée ainsi . . . Je t'en prie, aie confiance dans mon courage, dans ma volonté de rester debout, auprès de ceux que j'aime, quoi qu'il leur arrive . . . Charlot, tu me caches encore quelque chose, n'est-ce pas ?

— Si ces sauvages avaient mal rapporté les faits, à quoi bon te torturer davantage ?

— Dis toujours.

— Alors, sache, que là-bas, à Québec, tout est devenu tragique. D'abord, on déplore la mort du bon Sénéchal, Jean de Lauson, et de sept de ses compagnons, alors qu'ils volaient, tous, au secours de son beau-frère Couillard de l'Espinay. On le croyait, à tort, pris par les Iroquois dans sa maison à l'île d'Orléans . . .

— Les pauvres malheureux, souffla tout bas Perrine.

— La nouvelle de cette fin tragique, fut rapportée par celui-là même qui en était la cause inconsciente. À Québec, on considère ces faits sanglants comme une calamité publique. Les Québecois, tu le sais, ne voient pas aussi souvent qu'à Montréal de ces horribles massacres.

— Quand ce funeste combat a-t-il eu lieu?

— Le 22 juin, il y a cinq jours à peine. Avec sa bravoure ordinaire, le Sénéchal a défendu chèrement sa vie. « On le trouva, m'a-t-on appris, les bras tout meurtris et tout hachés des coups qu'on lui avait donnés ». Mais que pouvait-il, lui et ses sept compagnons, contre quatre-vingts Iroquois, solidement retranchés derrière un roc énorme.

— Mais . . . André ? . . . Il n'en était pas ?

— Non. Son cas est héroïque lui aussi cependant.

— Où est en ce moment mon mari ?

— Perrine, n'aie pas ces yeux dilatés, horrifiés . . . André vit, je te l'ai dit tout à l'heure.

— Où l'a-t-on conduit ?

— À l'Hôtel-Dieu. C'est là qu'on l'a arraché à la mort, avec quelle peine.

— Il y a longtemps que ce . . . ce malheur est arrivé?

— Quinze jours, m'ont dit les sauvages.

— Et c'est tout ?

— Non, Perrine, hélas !

— Alors, dis tout de suite.

— Une hémorrhagie cécébrale s'est déclarée chez André ! C'est du moins, ce que je devine d'après les récits imagés des Hurons. Lorsqu'André a repris conscience plusieurs jours après, il avait perdu toute mémoire de ce qui s'était passé . . . Et, non seulement, la mémoire de son état, mais de tous les événements de ces dernières années. Il appelle sans cesse Lise et la croit encore vivante. Il m'appelle aussi . . .

— Et moi ? . . . Moi ? Dis-moi tout Charlot. Je souffre . . . mais me taire la vérité me ferait souffrir davantage.

— Eh bien il . . . il défend à tous de te laisser approcher . . . Car il croit que tu le détestes, que tu le hais même . . .

— Mon Dieu !

Et Perrine, en chancelant, vint se jeter dans un fauteuil. Elle était demeurée debout jusque là, marchant au hasard, parfois, dans la pièce. Charlot, appuyé sur la cheminée, la suivait avec inquiétude des yeux. Tout de suite il courut près du fauteuil en voyant sa sœur s'y blottir. Il se glissa aux pieds de la jeune femme.

—Perrine, qu'allons-nous faire ? . . . Vois, je veux t'obéir. J'ai confiance en ton courage, en ton jugement si net, si prompt.

— La place d'André est ici, auprès de moi. Peu importe les divagations à mon égard, répondit Perrine en se raidissant.

— Ecoute, ma sœur, en compagnie du cousin Souart, qui est un excellent docteur, tu le sais, j'ai consulté notre chirurgien Etienne Bouchard. Il a vite compris le cas particulier d'André. Son cas est déjà survenu à Montréal, paraît-il, et cela se comprend, je t'assure, avec cette manie qu'ont les Iroquois de toujours nous frapper à la tête. Il recommande de ne pas contrarier les désirs de notre malade et de compter sur une guérison certaine au bout de quelques semaines, ou de mois, car cela dépend des soins reçus. Un choc, une grande émotion peut hâter le retour à l'état normal. Et l'hôpital serait peut-être préférable, ma sœur, en ce moment.

— M. Bouchard peut avoir raison . . . mais je passerai outre, Charlot. André sera soigné, *ici et par moi seule.*

— Perrine, tu t'exaltes !

— Peut-être, mais les choses se passeront ainsi, dussé-je emporter moi-même mon pauvre blessé jusqu'ici.

—Calme-toi, ma sœur !

— Ne confonds pas. Etre résolue n'empêche pas le calme de l'âme.

— Mais si André ne peut supporter l'émotion de te voir auprès de lui ?

— Laisse-moi trouver la solution de ce problème . . . Déjà un projet m'est venu à l'esprit.

— Lequel ?

— Tu le sauras à ton retour. Quand tu auras ramené ici, tu entends, *ici*, mon pauvre mari, alors . . . tu en jugeras et prononceras avant que j'en tente l'essai.

— Et si tu échoues ?

— La Providence ne le permettra pas. Aie confiance, toi aussi, Charlot. Et maintenant . . . retirons-nous. Regarde l'heure !

— Prenons tous deux un cordial avant de nous quitter . . . Je vais le préparer. Appuie-toi en attendant au dossier de ce fauteuil. Tu es terriblement pâle. Perrine.

— Bien. Hâte-toi n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

XXIII

LE BLESSÉ REVIENT

Le lendemain du départ de Charlot, il y eut un peu de brouhaha dans la maison. Perrine se hâtait de faire les préparatifs nécessaires. Avec l'aide d'un ouvrier de Ville-Marie, elle aménagea un coin, dans la grande salle d'entrée, de façon à former une nouvelle chambre, assez spacieuse. Elle voulait s'y retirer dès l'arrivée du malade et demeurer ainsi à portée de la voix. Il avait été entendu, entre Charlot et elle, que le capitaine de Senancourt serait installé dans la chambre de Charlot. Son frère avait ajouté en riant: « Je camperai, moi tout près. Manie de soldat. Elle me plaît toujours. »

— Non, mon frère, lui avait répondu Perrine d'une voix ferme. Tu prendras ma chambre. Durant ton absence, je vais me préparer un coin dans la salle où nous nous réunissons. Je m'y logerai.

— Que ce coin soit confortable, sinon tu n'y entreras point, je te le jure, ma sœur. »

Perrine veillait donc à ne point décevoir son frère, à ce sujet. La tâche lui fut d'ailleurs facilitée par Manet-

te, qui conduisait et surveillait l'ouvrier, avec une constance sans merci.

Manette, à un certain moment, eut besoin de l'avis de Madame de Senancourt. Elle frappa à la porte de la chambre de celle-ci. Ne recevant aucune réponse, elle se rendit dans la pièce des enfants. La jeune femme ne s'y trouvait pas davantage. Les enfants faisaient leur sieste du midi et dormaient tous deux à poings fermés. Manette referma avec satisfaction la porte. Avec assurance, elle se rendit à l'apartement de Charlot. Elle frappa. Sur l'invitation de la jeune femme, elle entra. Elle recula, surprise, émue.

— Madame . . . que faites-vous là ? J'ai cru, en vous voyant, que . . . que . . .

— Qu'est-ce que tu as cru, Manette ? Et la jeune femme, se retournant, fit face à la Normande, qui poussa cette fois un cri, et porta la main à son cœur.

— Madame Perrine . . . Ah ! comme vous ressemblez à Madame Lise . . . Est-ce elle ! . . . Est-ce vous ? . . . En vous apercevant . . . tout à l'heure, oui, oui, j'ai cru qu'elle était revenue d'entre les morts . . . pour . . . pour nous consoler . . . Oh ! Madame, comment avez-vous fait ? . . . C'est à s'y tromper.

— Approche-toi, Manette. Tiens, regarde cette robe. Lise la portait, l'année qui précéda sa mort. Regarde ces bijoux. Ce sont les siens. Et ma coiffure ? J'ai relevé mes cheveux de la même manière que ma belle-sœur . . . Alors, tu crois . . . qu'on peut s'y méprendre ? demanda Perrine avec une anxiété véritable.

— Oui, Madame. Et pour peu que la chambre soit sombre, et que vous parliez bas, ce sera vraiment à croire que Madame Lise est ressuscitée . . .

— Tu me causes une satisfaction bien profonde, Manette . . .

— Mais, Madame, interrogea alors Manette abasourdie, pourquoi vous amusez-vous à des choses si tristes ? . . . Car, je vois, oui, je vois tous les coffres de Madame Lise, grands ouverts . . .

Perrine se glissa soudain près de la Normande. Elle saisit sa main.

— Manette, dès qu'André, mon mari, sera de retour, Lise reviendra auprès de son frère, en . . . en ma personne.

—Madame, Madame, bien vrai, fit Manette, en s'essuyant les yeux; Ah ! c'est . . . le ciel . . . pour sûr, qui vous a inspiré cela . . .

— Vois-tu, André réclame sans cesse sa sœur, paraît-il, et il ne veut pas me voir. Eh bien, grâce à cette transformation, que tu vas m'aider à rendre encore plus saisissante, car tu as connu ma belle-sœur depuis l'enfance, André, mon mari, verra à la fois auprès de lui, sa soeur et sa femme. Car ce sera moi qui le soignerai, avec quelles attentions, tu le devines, bonne Manette.

La Normande ne répondit pas. Elle pleurait.

— Ecoute, Manette, tu vas me promettre le secret sur tout ceci ?

— Et . . . votre frère ?

— Voyons, tu sais bien qu'il faut que je mette Charlot à l'épreuve. Je ne puis, hélas ! lui épargner cela . . . S'il se méprend comme toi, je serai sûre, cette fois que mon pauvre mari m'acceptera, pour le soigner. Charlot me pardonnera, car, malgré son émotion, il conviendra que c'est André et sa guérison qui importent seuls, en ce moment.

— Madame Perrine, nous prierons d'ici là, pour que tout réussisse . . . Vous méritez d'être heureuse, oh ! oui . . . Et tout de suite, car vous n'en pouvez plus. Si vous croyez que je ne vois pas vos pauvres yeux gonflés, le matin.

— Chut ! Manette. Il faut ne rien voir, ne rien entendre.

Il y avait maintenant cinq jours que Charlot était parti. Perrine commençait à s'inquiéter. « André ne se trouvait peut-être pas en état de faire le voyage », se disait-elle. Elle se rendait chaque après-midi auprès de Mademoiselle Mance, à l'Hôtel-Dieu. Elle l'avait mise au courant de ses projets, heureuse de la voir les approuver. Puis, en outre, que de détails à connaître sur la maladie d'André, sur les soins à donner et les complications à redouter. Mademoiselle Mance, encore plus que les trois Mères venues de France pour la remplacer, avait une admirable expérience de toutes sortes de blessures, acquise auprès de combien de soldats, victimes des Iroquois !

— Il faudra surtout être patiente, ma pauvre enfant, recommandait l'infirmière. Ces blessures à la tête causent de si étranges désordres. Et c'est lent à guérir.

— Je ne manquerai pas plus de patience que d'adresse, grâce à vous, Mademoiselle. Viendrez-vous, parfois, juger de la valeur de mes soins? Quelle consolation, quel encouragement j'en ressentirais ! Voulez-vous ?

— Oui, ma chère Perrine.

— Mademoiselle Mance, si, maintenant, nous montions au clocher ? On voit d'assez loin sur le fleuve . . . J'ai le pressentiment que nos voyageurs approchent.

— Montons. Mais si vous êtes encore déçue, il ne faudra vous en prendre qu'à vous, Perrine.

— Je ne m'en prendrai jamais à vous, en tout cas. Je vous dois tant . . . Je soignerai mon mari . . . avec quel espoir de le guérir, aidée de vos conseils et avec l'appui de votre science.

Mademoiselle Mance regarda l'heure. Elle s'exclama.

— Sept heures de relevée ! . . . Ma bonne petite, il faut vite vous en retourner et renoncer à aller scruter notre Saint-Laurent . . . Soyez généreuse . . . Tenez, voici deux soldats du Fort. Je les appelle. Ils vous reconduiront. Mais . . . comme ils ont l'air de se hâter . . . Ils n'entendent rien . . . Sortons. Guettons d'autres promeneurs . . .

— Mademoiselle, regardez . . . regardez ! D'autres soldats quittent aussi le Fort. Ils appellent leurs compagnons . . . Il y a sûrement quelque chose d'arrivé . . .

— Perrine, mes yeux sont moins bons qu'autrefois . . . Dites-moi, est-ce le capitaine de Bellêtre et M.

de Brigeac, le secrétaire du gouverneur, que je vois, descendant notre pente ?

— Oui, ce sont eux.

— Faites un signe. Je vais les questionner . . .

— Capitaine, dit Mademoiselle Mance à M. de Bellêtre, qui s'approchait d'elle à grands pas, qu'est-ce qu'il y a donc ? Les soldats du Fort viennent de sortir en hâte ?

— Une barque et trois canots seront ici dans une demi-heure . . .

M. de Bellêtre s'interrompit. Il venait d'apercevoir Perrine, qui s'était retirée un peu en arrière. Il vit la jeune femme pâlir et venir s'appuyer lourdement au bras de Mlle Mance.

— Pardon, Madame de Senancourt j'aurais dû employer quelques ménagements . . . Je ne vous croyais pas à l'Hôpital. Vous attendez d'heure en heure votre mari, n'est-ce pas ?

— Ne vous troublez pas, capitaine, ma Perrine est émue, mais pas plus qu'il ne faut. Je connais son énergie . . .

— Madame, pria Claude de Brigeac, un mince et grand militaire, aux yeux mélancoliques, permettez-moi de vous escorter jusqu'à la grève . . . Vous savez combien j'estime votre mari. Je serai heureux d'aider à Charlot à le transporter à la maison . . .

— M. de Brigeac, je préfère revoir mon mari chez moi, dit Perrine la voix tremblante . . . Je ne puis, non, je ne puis accepter de le retrouver délirant ou

inconscient, en face de tant de témoins . . . Veuillez me pardonner . . . je . . .

— Tu as raison, mon enfant, approuva Mademoiselle Mance, en pressant contre elle la jeune femme défaillante.

— Brigeac, reprit le capitaine de Bellêtre, allez alors reconduire Madame de Senancourt chez elle. C'est tout près d'ici. Revenez ensuite me trouver au Fort, dans la chambre du gouverneur. Nous descendrons ensemble sur la grève.

— Va, Perrine, va, fit Mademoiselle Mance. Prépare bien tout . . . Ne pense pas. Occupe-toi . . . Courage ! . . . Tout ira bien, crois-moi. Demain, de très bonne heure, j'irai voir, le malade et sa vaillante infirmière . . . Perrine ! pas de larmes, voyons . . . Oh ! je sais que ton émotion a de quoi te bouleverser . . . M. de Brigeac, c'est cela, prenez le bras de Perrine. Essayez en outre, d'avoir raison de sa nervosité.. Votre ami Senancourt doit trouver à la fois de la tendresse, de bons soins, de la vigilance et un calme incessants n'est-ce pas ? Et seule, sa femme sa chère et dévouée Perrine peut l'en envelopper. Petite, au revoir, à demain.

Une heure plus tard, l'on débarquait en effet, le capitaine de Senancourt, à moitié inconscient et ayant près de lui Charlot, qui veillait à tout. Celui-ci, dès qu'il eut le pied sur la grève s'informa de sa sœur. Manette s'approcha et le prévint que Madame Perrine préférait revoir son mari chez elle. « Elle est si triste, Madame, et très, très fatiguée d'avoir attendu depuis déjà cinq jours » . . .

Charlot n'avait rien répondu. L'explication était plausible. Sa sœur retardait l'instant émouvant . . . Puis, elle avait peut-être craint quelques dures paroles d'André, en l'apercevant . . . Le blessé persistait dans son refus de ne pas voir Perrine près de lui.

Avec quels soins, dans quel profond silence on avait transporté, sur un brancard improvisé, le capitaine de Senancourt. Il divaguait maintenant. Il portait sans cesse la main à sa tête enveloppée de bandages.

A quelques pas de la maison, Pierrot et Lise parurent et coururent jeter dans les bras de leur père. La petite Lise refusa de se séparer de son papa. Elle le tenait bien serré par le cou; Charlot chemina donc avec son cher fardeau.

— Petit Père, dit l'enfant, soudain, il y a une surprise qui t'attend à la maison . . . J'ai promis de ne rien, rien dire . . . Je l'ai promis à maman . . .

— Qu'est-ce que tu dis ? fit Charlot en tressaillant.

— Chut ! Lise, supplia son frère. Il ne faut rien, rien, raconter. Tais-toi, oh ! tais-toi.

— Oui, oui, Pierrot, mais je voulais seulement apprendre à mon papa chéri qu'il a deux Lise maintenant à aimer à la maison . . .

— Deux Lise ? reprit Charlot. Mais, ma petite fille, je le sais. Il y a toi . . . et . . . et il y a ta jolie maman, partie si vite pour le Ciel.

— Alors, petit père, s'écria la petite en battant des mains, cela fera trois Lise. Ma vraie maman, moi, et aussi . . .

— Veux-tu te taire, bon, voilà que tu veux le dire encore. Tu as la langue longue, longue . . . interrompit Pierrot. Tu es vilaine, très vilaine de parler ainsi.

— Mais que veulent avouer ces enfants, Manette ? Je ne comprends rien à cette conversation. Y aurait-il quelque chose de nouveau à la maison ?

— Non, Monsieur le Capitaine, il n'y a rien. Il n'y a toujours que Madame Perrine avec sa peine.

— Aussitôt mon beau-frère installé, j'irai causer avec ma sœur . . . Nous jugerons de ce qu'il y a à faire . . . Quels jours pénibles pour la pauvre enfant ! Pas plus qu'à moi, l'amour ne lui est favorable, n'est-ce pas, Manette ?

— J'ai l'assurance que tout finira par s'arranger pour Madame Perrine . . . Ell a un si grand cœur et une . . . bonne tête, allez, aussi !

— Tandis que moi, n'est-ce pas ? fit Charlot en souriant.

— Oh ! M. le capitaine, je n'ai voulu dire rien de cela.

— Je le sais, Manette . . . Nous voici à destination. Ma petite chérie, dit Charlot à sa petite fille en l'embrassant, tu vas suivre Manette au jardin, tandis que nous irons installer avec grand soin le pauvre oncle André. Dans une heure, j'irai te retrouver sous les arbres.

— C'est long, une heure ? demanda la petite.

— Non, mignonne.

— Alors, je veux bien. Prends-moi, Manette.

— Petit Père, pria Pierrot, voulez-vous de moi, pour les messages ? J'aimerais tant vous aider.

— Demain, Pierrot, tu nous aideras. Il y aura beaucoup à faire. En attendant, suis Manette et Lise pour me faire plaisir.

— Oui, papa. A tout à l'heure. Oh ! voici M. Bouchard, notre bon docteur.

— Allons, allons, éloignez-vous, mes chéris.

XXIV

LA RUSE TOUCHANTE

Un quart d'heure plus tard, Charlot, voyait le malade confortablement couché et prit de sommeil, grâce à une potion calmante. Il sortit doucement de la chambre et se dirigea vers la nouvelle pièce que Perrine avait aménagée. Manette l'arrêta au passage.

— Qu'y a-t-il, Manette ? demanda Charlot surpris. Les enfants ?

— Non, non, Monsieur, ils sont toujours au jardin, sous la surveillance du Huron. Il est tout heureux de les retrouver.

— Alors ?

— M. le Capitaine, prenez ce petit cordial. Depuis votre arrivée, vous n'avez pas songé à vous un seul instant. Vous me semblez bien fatigué.

— Vous avez un cœur délicat, Manette. Donnez, je prendrai tout ce que vous voudrez, ne fût-ce que pour vous faire plaisir.

— Bien, M. le Capitaine, fit Manette avec satisfaction. Et maintenant, je suis tranquille, vous pouvez entrer chez Madame Perrine.

— De quel air étrange vous me dites cela, ma bonne, mais ce retour a été émouvant, vous le ressentez. A tout à l'heure. Vous m'aiderez à organiser les soins pour la nuit.

— Avec bonheur, M. le Capitaine, si . . . Madame Perrine le permet ! acheva-t-elle plus bas.

Charlot frappa deux fois avant d'entendre une voix lointaine l'inviter à entrer. Il pénétra avec circonspection dans la chambre. Il chercha des yeux sa sœur, étonné de ne pas la voir s'empresser à sa rencontre. Puis, comme la pièce était sombre ! Le crépuscule venait rapidement. Il était tout près de la demi de huit heures . . .

— Perrine, où es-tu donc ? Je croyais que tu serais heureuse de . . . Ah ! . . . cria soudain Charlot . . . Mon Dieu ! . . . Lise ! . . . Il s'effondra sur le divan . . . Lise ! Lise ! gémit-il d'une voix étouffée . . . Puis, un sanglot rauque lui monta à la gorge. Il tendit les bras : « Lise ! » cria-t-il encore. Perrine courut se jeter à ses pieds. Elle l'entoura de ses bras.

— Pardon, Oh ! pardon, mon frère chéri, de la douleur que je te cause . . . Mais il fallait que j'essaie auprès de ton cœur, où vit toujours le souvenir de Lise, la vertu de mon subterfuge . . . Car, si je ne pénètre pas sous les apparences de Lise auprès de mon mari, il ne consentira pas à se laisser soigner par moi. Et il faut que je le soigne, moi, sa femme, qui l'aime si profondément, si uniquement. Mon frère, aie pitié, pardonne-moi ce secret . . . Vois-tu, maintenant, je suis calme, assurée . . . Si tu t'es mépris un instant, toi, qui es bien

portant, notre malade sera tout à fait dupe, n'est-ce pas? Charlot, réponds-moi ?

— Ma pauvre sœur, dit, enfin Charlot avec effort, et avec quel triste sourire je ne t'en veux que d'une chose: tu as parlé trop tôt . . . Oh ! quel émoi j'ai éprouvé durant quelques secondes . . . Lise était là . . . comme autrefois . . . Que c'est cruel la mort, quand on s'aime comme nous nous aimions !

— Charlot, tu comprends alors que je veuille user de tous les moyens pour guérir André. Nous aussi, nous nous aimons . . . sans nous l'être jamais dit hélas ! . . . Tu vas m'aider, n'est-ce pas, pour cette première entrevue ? Je veux entrer dans la chambre de mon mari, appuyée sur toi . . . J'ai besoin de sentir ton cœur tout près du mien. Si j'allais échouer !

— Non, Perrine. Ton dévouement et l'ingéniosité de ton esprit . . .

— De mon cœur, interrompit Perrine. C'est une femme qui aime et défend son bonheur par tous les moyens possibles.

— Te sens-tu le courage de venir tout de suite ? Je suis prêt pour ma part.

— Oui, Charlot, allons.

— Prends un peu de vin, à ton tour, fit le jeune homme, avec un sourire. Ah ! je comprends maintenant pourquoi Manette semblait si anxieuse à mon sujet. Le voyageur fatigué ne lui paraissait pas en état de subir un choc violent. Manette était au courant, n'est-ce pas, Perrine ?

— Dis encore que tu me pardonnes ?

— Oui, oui. Et mes petits ? Leur conversation mystérieuse de tout à l'heure prend tout son sens. Ma mignonne petite fille m'a dit : tu auras trois Lise à aimer maintenant . . . C'est vrai. Alors, tu veux que mes enfants t'appellent maman ?

— Il le faut, Charlot, pour quelque temps, du moins.

— Je ne m'y oppose pas, voyons. C'est tellement une mère qu'ils ont en toi . . . qu'ils auront toujours, ajouta Charlot, en soupirant.

— Viens, Charlot, j'ai hâte de revoir mon mari . . . que je ne quitterai plus désormais.

En entrant sans bruit dans la chambre, Perrine et Charlot virent le médecin penché sur André de Senancourt, qui balbutiait des mots incohérents. Le médecin se retourna. Il ne put retenir une sourde exclamation à la vue de Perrine. Celle-ci mit un doigt sur sa bouche, en regardant vers le lit.

Le malade s'agita. Il ouvrit les yeux. Il appela Charlot.

— Je suis près de toi, André. Que veux-tu ?

— Où . . . suis-je ?

— Tu ne reconnais pas cette chambre ?

— Non.

— Tu es à Ville-Marie, chez moi.

— A Ville-Marie, chez toi ?

— Oui, tu reposes dans ma chambre.

— Bien vrai ?

— Regarde partout.

— Non, ce n'est pas ta chambre, non, non.

— André !

— Si c'était ta chambre, Lise serait là . . . Lise, je veux Lise . . . Elle seule peut me guérir . . . Lise !

— André, je suis là ! dit soudain une voix douce et basse. Et Perrine se glissa à genoux près du lit.

Le malade regarda un moment la forme prostrée, puis recommença à gémir et à appeler Lise. Alors, Perrine, se relevant, vint entourer le malade de ses bras. Elle l'embrassa avec tendresse. Elle colla un moment sa joue trempée de larmes tout près de la figure d'André. Le malade, soudain, eut un faible sourire. Il promena ses doigts sur les cheveux de Perrine. Celle-ci se saisit de sa main, la baisa, un geste coutumier de Lise, elle le savait.

— Enfin . . . c'est toi, Lise . . . tu es près de moi . . . Ne me quitte plus, je t'en prie . . . murmura André.

— Jamais, André. Je viens te guérir.

— Me guérir, pourquoi ! . . . Je suis si malheureux. Je veux mourir.

— Tais-toi, ne parle pas ainsi. Je ne puis vivre sans toi, tu le sais bien.

— Tu as Charlot !

— Il ne vient qu'après toi dans mon cœur. Il le comprend.

— On dit cela, Lise, à un malade . . .

— Il faut te reposer. Tu as trop parlé déjà.

— Tu ne partiras pas . . . si je dors ? J'ai peur !

— Je ne te quitterai plus jamais, jamais, je te l'ai dit.

— Tu es bonne . . . et . . . si belle, Lise, plus . . . qu'autrefois . . . Et puis . . .

— Dis ce que tu désires. Et puis ?

— Lise, ne laisse pas ta belle-sœur Perrine entrer dans la chambre.. . . Je ne veux pas la voir . . . Elle m'a tant fait souffrir . . . Je voudrais . . . je voudrais . . .

— Qu'est-ce que tu voudrais, mon André chéri ?

— La haïr ! Haïr Perrine, qui me torture . . . qui ne peut pas m'aimer.

— Oh ! comme tu es cruel ! . . . Ne parle pas ainsi. Promets-moi que tu la reverras. Perrine t'aime, va, à son insu, encore !

— Lise, je ne hais point Perrine . . . non, non ! Je ne le puis pas . . . je l'aime au contraire . . . et . . . je suis malheureux, si malheureux . . . Oui, reste ainsi, tout près de moi . . . garde ma main . . . quand tu étais petite, c'était moi qui prenais la tienne quand tu voulais . . . dormir . . . Ma tendre petite sœur ! . . . Lise . . . ne . . . me quitte . . . plus . . .

Ces derniers mots sortirent avec difficulté, ainsi que de faibles souffles. Le malade tombait dans un sommeil profond. Il avait sur les lèvres presque l'esquisse d'un sourire.

Le médecin regarda le blessé avec attention, puis se tournant, il dit à Charlot :

— Tout va bien. Ce sommeil va être réparateur. Mais, mon ami, veillez sur votre sœur. Je vais lui pres-

crire quelque chose de tonifiant, afin que ces émotions ne la rendent pas malade. Oh ! nos femmes de Ville-Marie, ajouta-t-il plus bas, quels êtres de courage et de tendresse !

— Bien, docteur, dit Charlot. Ma sœur a besoin, en effet, de refaire ses forces sans plus tarder.

Le médecin se pencha sur Perrine.

— Madame de Senancourt, ne restez pas agenouillée ainsi, le moins possible, en tout cas. Demeurez assise, ou étendue sur la chaise longue que je vois là-bas, et cela chaque fois que le malade dormira aussi profondément qu'en ce moment. Il faut m'obéir, Madame, n'est-ce pas ? Vous voulez, je suis sûr, que vos soins durent. C'est le seul moyen.

— Je vous obéirai, docteur.

Et Perrine, se relevant, poussa le fauteuil près du lit, s'y adossa et ferma les yeux, mais sans quitter la main de son mari. Puis, elle se redressa et fit signe en souriant qu'on la laissât seule avec le malade endormi.

XXV

CHARLOT VA TOURNER DU BLÉ MOUILLÉ

DEUX mois se passèrent en des inquiétudes continuelles. Le blessé prenait du mieux durant quelques jours, puis, sans cause apparente, retombait dans son état d'inconscience et de faiblesse. Perrine se maintenait à son poste de garde-malade, avec une ponctualité admirable ! Son dévouement n'avait pas de bornes. Sa patience égalait son espoir. Elle se disait assurée d'obtenir de la Providence l'entière guérison de son mari. Peu importe le temps ! Durant de longues heures, elle le regardait dormir; elle détaillait chacun de ses traits. Quelle douceur pour son cœur ! . . . Une nuit qu'André lui avait paru trop souffrant pour ne pas être veillé, elle s'était installée dans un fauteuil près du malade, sa main tendrement posée sur celle de son mari. Soudain, le blessé ouvrit tout grands les yeux et se mit à la considérer avec une insistance extraordinaire. On eût dit que l'intelligence du malade cherchait à reprendre son équilibre. Perrine se glissa à genoux près du lit. Elle passa tendrement sa main sur le front du blessé.

— André, dit-elle doucement, pourquoi me regardes-tu ainsi ? As-tu besoin de quelque chose ? Veux-tu que je remonte tes oreillers ?

— Non. Je ne veux rien . . . Mais qui donc es-tu? Il me semble que ma petite sœur Lise . . . n'avait pas de si grands yeux, qu'ils n'étaient pas aussi bleus, certainement . . . Sa bouche était tendre comme la tienne, cependant . . . Alors, tu es bien Lise ? Dis ?

— Mon amour, pourquoi te fatiguer ainsi ? Je suis près de toi. Je t'aime. Rien ne compte que cela. Je ne te quitte ni le jour, ni la nuit . . .

— Lise, je viens de rêver . . . Sans doute que c'est un rêve, car j'ai eu l'impression . . . tout à l'heure, . . . que tu étais Perrine, . . . Tu me regardais avec amour, il y avait des larmes . . . dans tes yeux . . . Comme je suis malade ! . . . Perrine . . . me regarder ainsi ! . . . Ah ! ah ! ah ! . . . Lise, Lise, soutiens-moi, tout tourne autour de moi . . . Oh ! ma tête ! qu'elle me fait mal . . . Lise, prends garde ! . . . Cet Iroquois, il va s'emparer de toi . . . Attends, je vais me lever . . . Non, non, tu ne m'en empêcheras pas . . .

Il fallut que Perrine appelât Charlot. Le malade devenait la proie d'un délire intense, et voulait constamment fuir. . . Vers le matin, il s'apaisa. Un sommeil lourd succéda à l'agitation de la nuit.

Le médecin, à sa visite du matin, rencontra M. Souart, dans la chambre du malade. On lui rapporta la scène de la nuit. Le sulpicien-médecin augurait bien de cette demi-conscience d'André, qui l'avait fait dis-

tinguer un court moment, entre Perrine, sa femme, et Lise, sa sœur défunte.

— Sans doute, répliquait le médecin . . . Mais ce premier effort n'a pu se maintenir, à cause d'un état de faiblesse générale trop grand. Nous allons le tonifier sans tarder . . .

— Docteur, demanda avec anxiété Perrine, que ferai-je s'il me reconnaît tout à fait et me chasse de la chambre ?

— Votre cœur vous inspirera, Madame. Sachez vous imposer. D'ailleurs, il manquerait lui-même bien vite du réconfort de votre présence, des soins auxquels son pauvre être physique s'est habitué . . . Quelles petites mains adroites vous avez, chère Madame, fit le médecin, ému malgré lui de la situation étrange où se débattait cette jeune femme. Il pressa sa main.

— Oui, ma jeune cousine de Senancourt, reprit l'abbé Souart, est devenue une garde-malade des plus expertes, et en peu de temps.

— L'amour, cher vénéré collègue et abbé, l'amour! Quel miracle n'opère-t-il pas, fit le médecin en souriant paternellement à Perrine.

— La charité est tendre, patiente, douce. Elle ne connaît pas de repos, commenta le bon M. Souart, un peu naïvement, un peu malicieusement aussi.

— Mais vous me citez saint Paul, mon cher abbé. Bah ! du moment que ma petite garde-malade tiendra le coup, peu importe vos définitions des mouvements du cœur. . . Venez, M. l'abbé, dans la pièce voisine . . . Je veux vous soumettre mes nouvelles ordonnances . . .

Tout Ville-Marie sympathisait au malheur qui frappait de nouveau la jeune épousée. La fatalité semblait vouloir la séparer sans cesse de son mari. On venait chaque jour aux nouvelles. De distinguées conseillères d'abord, Mademoiselle Mance, Sœur Marguerite Bourgeoys, Madame Barbe de Boullongue d'Alleboust; des amies très chères, Catherine d'Ailleboust, Isabelle Closse, Perrine de Bellêtre, Catherine Gaucher de Belleville, parente assez proche d'André de Senancourt, et nièce de M. Souart. M. de Maisonneuve venait parfois aussi, accompagné de son secrétaire, Claude de Brigeac. Ces attentions réconfortaient Perrine et Charlot, et leur aidaient à se maintenir confiants, pleins de courage.

On parlait de plus en plus des attaques des Iroquois. Chacun se garait, mais toujours, hélas ! avec moins de prudence que le gouverneur de Ville-Marie ne le demandait, ne l'exigeait plutôt.

Le vingt-huit août, un mieux sensible se manifesta chez le malade. Il reprenait son ancienne physionomie, un peu sombre, presque douloureuse. Il gardait presque continuellement le silence. Seuls, ses yeux parlaient. Ils suivaient Perrine avec une fixité troublante. Parfois, le blessé passait avec impatience la main sur son front. On sentait que tout un travail se produisait dans son esprit, qui se raffermissait. Au soir de ce vingt-huit août, Charlot rentra très tard chez lui. Il envoya Manette pour remplacer Perrine auprès du malade, car il avait à parler à sa sœur tout de suite.

Perrine accourut.

— Qu'est-ce qui se passe, Charlot ? Comme tu reviens tard !

— Je viens de quitter le cousin Souart et l'abbé LeMaître, de Saint-Sulpice. Nous avons causé longuement, c'est vrai. Ah ! on t'admire, va, ma sœur et tous souhaitent que tu réussisses dans ta tâche. M. Souart est heureux également que les enfants de Lise t'aiment comme . . . la vraie maman que tu es pour eux . . . « Oui, ai-je remarqué en souriant, si André guérit, mes enfants auront un foyer aussi sûr, aussi tendre que celui que Lise et moi avions voulu pour eux. Je puis partir . . . sans crainte . . . maintenant.

Et Charlot, entourant sa sœur de ses bras, la pressa contre son cœur.

— Mon frère, si tu parles ainsi, je ne t'écouterai pas longtemps . . . M. Souart aurait dû te gronder de ton attitude coupable . . . oui, oui, coupable. Tes enfants ont besoin d'un père dévoué et courageux . . . Et ta petite Lise, songes-tu que son chagrin serait . . . serait terrible, si tu partais . . .

— Oui, fit Charlot en baissant la tête, c'est cette mignonne qui, parfois, me rattache à la vie. Quel cœur passionné elle possède déjà !

— Mais qu'as-tu donc, ce soir ? . . . Tu me parais d'une mélancolie inexplicable . . . Et justement je voulais t'annoncer que le médecin a paru plus que satisfait tout à l'heure. Le retour à un état mental normal s'affirme prochain chez André. Il suffira peut-être d'une légère émotion pour que la guérison définitive se produise. Cet après-midi, il est resté assis, dans son fau-

teuil, deux heures, sans la moindre fatigue. Il ne m'a pas quitté des yeux, à son ordinaire . . . Mais tu penses bien que je me plaçais ou replaçais sans cesse à contre-jour.

— Oui, Perrine, je crois que bientôt tu seras parfaitement heureuse . . . Vous vous aimerez comme Lise et moi nous nous aimions . . . Mais, écoute, si je t'ai priée de venir, c'est pour tout autre chose, en effet, que pour deviser de notre situation présente ou future, je veux t'apprendre que demain matin, de très bonne heure, je quitterai la maison.

— Oui ? Où vas-tu, mon frère ?

— Le Huron et moi, nous prendrons place au milieu de quatorze ou quinze ouvriers qui se rendent à la maison Saint-Gabriel, sous la conduite de M. LeMaître, ce brave Sulpicien.

— Qu'allez-vous faire là ?

— Tourner du blé mouillé ! C'est urgent, paraît-il. Cela va m'amuser de me mettre à ce genre de travail. M. LeMaître causait tout à l'heure de ce projet avec M. Souart et j'ai proposé mon aide ainsi que celle de mon serviteur. M. Souart a tenté de me dissuader. Il n'a pas confiance dans mes muscles, et me trouve bien pâle . . . Mais M. LeMaître m'a soutenu, ajoutant que cette tâche accomplie en plein air me serait salutaire.

— Tout cela est fort bien, Charlot, mais est-ce prudent de t'exposer en ce moment? Nous avons besoin de toi, ici. Et si quelque drame se produisait . . .

— C'est par bonté, allons, ma sœur que tu dis cela. Tu n'as pas du tout besoin de moi, et tu le sais très bien.

Je puis être utile. Je le suis par instants. Mais indispensable ? Non, je ne le suis pas du tout. A toi seule, tu vaux toute une institution, ma sœur, conclut Charlot en riant, et en pressant affectueusement la main de sa sœur.

— Charlot, n'y va pas. Je te le demande sérieusement.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais, . . . mon cœur se serre en y pensant.

— Tu es fatiguée, ma sœur . . . Vois-tu, ta tête commande trop à ton cœur. Celui-ci prend sa revanche.

— Vous serez armés ?

— Comment donc ! jusqu'à M. LeMaître qui m'a fait voir, en souriant, un excellent couteau qu'il se passera à la ceinture. C'est pour faire plaisir à M. de Maisonneuve, tu le penses bien, qu'il s'est ainsi armé. Comme si le cher et saint homme allait se servir de quoi que ce soit qui blesse !

— Tu t'agites toujours, Charlot, tu veux ceci, cela . . .

— Allons, ne gronde pas, Perrine. Souhaite-moi bonsoir et bonne chance plutôt . . . Tiens, laisse-moi encore te faire connaître un détail rassurant. M. LeMaître, outre son couteau, aura son bréviaire. Il le récitera, en faisant un guet incessant, a-t-il promis. Tu vois ! quelle image paisible j'offrirai demain à ton esprit si tu penses à moi : ton frère et ses compagnons de labeur, tournant du blé mouillé, tandis qu'un pieux ecclésiastique récite son bréviaire, en guettant des Iroquois . . . qui ne viennent pas . . .

— Espérons-le, fit Perrine en soupirant. Bonsoir, mon frère.

— Embrassons-nous, Perrine. Tu me négliges depuis quelque temps. André, il n'y a qu'André qui existe pour toi.

— Charlot, ne plaisante pas ainsi. Je suis placée dans une situation si extraordinaire que tu devrais mieux me comprendre.

— Bien. Tournons la page, ma sœur. Une question encore, cependant. Crois-tu que je réveillerais mes agneaux, si j'entrais dans leur chambre pour les embrasser dans leur lit ? Je pars de très bonne heure, demain matin, je te le répète. Je veux entendre la messe, d'abord, puis déjeuner au Fort.

— Tu veux entrer tout de suite, chez les enfants ?

— Oui.

— Tu peux le faire. C'est leur premier sommeil. Il est toujours lourd.

— Je m'y rends. A demain soir, Perrine, à six heures de relevée, sans doute.

— Au revoir, sois prudent, mon frère, bien prudent, n'est-ce pas ?



Charlot tomba, atteint au-dessus du poumon droit.

XXVI

LA TRAGÉDIE DU 29 AOÛT 1661

De bonne heure, le lendemain, Perrine sortit soudain d'un court, mais profond sommeil. Elle regarda vers le lit. Rien ne bougeait. André reposait bien maintenant durant la nuit, et prolongeait même son sommeil assez tard le matin. Perrine entendit tout à coup la porte d'entrée de la maison se refermer sans bruit. « Charlot est parti, se dit la jeune femme. Quel dommage que je n'aie pu échanger encore quelques mots avec lui. » Elle se glissa hors de la chambre, non sans un dernier regard vers André qui dormait toujours paisiblement. Elle alla s'appuyer sur la large et unique fenêtre de la maison. Elle pouvait apercevoir la modeste église de l'Hôpital, à peu de distance. La frêle cloche sonnait l'angelus en ce moment. « Cinq heures ! » murmura la jeune femme qui se signa et récita l'hymne de la Vierge. Puis, dans la clarté d'aurore d'une belle journée d'août, elle aperçut soudain son frère et le Huron déjà tout près de l'église. Que Charlot lui parut long, mince, droit comme un jeune pin, malgré son large cha-

peau et sa mante. Elle le vit s'engouffrer avec son compagnon sous le porche de l'église. Très pieuse, la jeune fille désira à cet instant s'unir aux prières de son frère. Elle prit son missel et l'ouvrit à la messe du jour. Le 29 août, jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste! Elle frémit un peu. Le souvenir sanglant de la mort du saint fit remonter à son esprit les pressentiments de la veille. Mais elle les secoua avec courage. Dieu veillerait sur son frère . . . Les paroles du graduel lui firent du bien. « Le juste fleurira, y disait-on, comme le palmier, et il se multipliera . . . comme le cèdre du Liban. » Le palmier ! le cèdre ! image qui convenait à la haute et mince silhouette de son frère, qui était un juste, certes, avec sa noble nature, ses croyances sincères et vécues. Mais d'autres mots, profonds de sens, tombèrent aussi sous ses yeux : « Le juste germera comme le lis *et fleurira dans l'éternité* . . . » Perrine tressaillit jusqu'au fond du cœur. Elle replaça le missel sur la cheminée et retourna vers la fenêtre où le soleil, enfin, pénétrait. Elle leva ses mains vers l'azur qui éclatait de lumière : » Mon Dieu, supplia-t-elle, ne prenez pas auprès de Vous mon frère, pas maintenant . . . « *Il fleurira dans l'éternité* » reprenait-elle en son esprit, frappé, véritablement, par les paroles du prophète Osée, qui servait à la fête du jour. Une plainte de son malade la fit sortir de ce monologue, rendu émouvant par le sens qu'elle prêtait aux textes des Saints Livres.

Puis, les nombreuses occupations du matin, ceux du début de l'après-midi firent oublier à la courageuse

jeune femme les angoisses qui l'avaient assaillie à son réveil.

La visite du médecin rasséréna tout à fait Perrine.

André semblait si bien que son état mental pouvait redevenir normal d'un instant à l'autre. Le malade paraissait heureux d'avoir les enfants près de lui. Il sourit même à Manette lorsqu'elle aida à la jeune femme à bien le hausser dans son lit.

Seule, son attitude vis-à-vis de Perrine ne changeait point. Il la considérait toujours d'un air douloureux et perplexe. Mais aussi, que la jeune femme jouait bien son rôle ! Elle parvenait sans cesse à éviter la grande lumière.

Dans l'après-midi, le malade se leva durant quelques heures. Il s'habilla seul. Il s'installa dans un fauteuil. Au bout de deux heures, les enfants le quittèrent de nouveau, et il s'assoupit les yeux fixés sur Perrine qui raccommodait, à peu de distance, une petite robe de percale appartenant à Lise. La demi de quatre heures sonna à la haute montre d'horloge de la cheminée. Perrine soupira. « Quand donc André, se demandait-elle, sera-t-il enfin lui-même ? » On frappa à la porte. Perrine ouvrit, un doigt sur la bouche à cause du malade endormi. Manette la pria de se rendre auprès de M. Souart qui venait d'entrer et voulait parler tout de suite à Madame. Je vous remplacerai, Madame, auprès de votre mari » ajoutait la Normande, en détournant sa figure qui était affreusement bouleversée et tirée. Mais la jeune femme ne le vit pas. Elle se hâtait à la rencontre du Sulpicien. En levant les yeux sur

celui-ci, Perrine recula. Elle retint un cri. M. Souart avait les yeux pleins de larmes.

— Qu'y a-t-il, Monsieur, est-ce qu'un accident serait arrivé à Charlot . . . Dieu ! il n'est pas . . .

— Non, non, mon enfant, il est seulement blessé. On le panse en ce moment à l'hôpital. Il insiste pour revenir ici . . . et vous demande sans trève.

— J'y vais, j'y vais . . . Oh ! mes pressentiments prennent corps . . . Quelque malheur devait résulter de la décision de Charlot ?

Et dans le cœur de Perrine s'entendit de nouveau les mots du Missel : « Le juste fleurira dans l'éternité ».

— Courage, mon enfant !

— J'en ai besoin, M. l'abbé, Oh ! comme mon cœur est sans cesse torturé !

— La Providence vous sera secourable, car vous êtes la providence des vôtres, mon enfant. La pensée, d'ailleurs, que tous, en ce moment, s'appuient sur vous, vous fera surmonter votre douleur . . . Vous avez une noble nature . . . Puis, je le répète, Dieu aide . . . qui aide, mon enfant.

— Merci, M. l'abbé, murmura Perrine, qui s'était assise un moment, trop durement frappée en tout son être pour pouvoir tenter le moindre geste. Elle se raidissait; elle faisait appel à son énergie coutumière; elle essayait de toutes manières de réagir . . . Cousin Souart, reprit-elle enfin, que s'est-il passé au juste ? Il me faut le savoir . . . Dites-le moi en peu de mots, hélas ! Je cours promptement à l'hôpital. O mon bien-aimé Charlot ! . . . Dites, dites vite, je vous en prie ?

— Voici, mon enfant, « en peu de mots, comme vous le désirez. Nos travailleurs, ce matin, s'étaient mis avec ardeur à tourner le blé mouillé; mais, en laissant, malheureusement, leurs armes trop dispersées. M. Le-Maître, auquel on avait dit, apparemment, « que les Iroquois n'étaient pas loin dans les environs de la maison de Saint-Gabriel, regardait durant ce temps, de part et d'autre, dans les buissons . . . En examinant partout de la sorte, il s'avança . . . jusque dans une embuscade d'Iroquois. Ces misérables, se voyant découverts, se levèrent tout d'un coup, firent leurs huées et voulurent courir sur nos gens. Ce que le bon M. LeMaître voyant, il se résolut, au lieu de fuir, de les empêcher de rejoindre nos Français, avant que ceux-ci aient repris leurs armes qui étaient éparses. Pour cela, M. LeMaître prit un coutelas avec lequel il se jeta entre nos gens et ces barbares, criant en même temps à nos Français qu'ils prissent bon courage et se missent en état de garantir leur vie. Les Iroquois, voyant ce prêtre leur boucher leur passage et faire obstacle au cruel dessein qu'ils avaient, le tuèrent à coups de fusil, non pas qu'ils eussent aucune crainte d'en être blessé, parce qu'il ne se mettait pas en devoir d'en blesser aucun, mais parce qu'ils ne pouvaient pas l'approcher pour le prendre vivant et qu'il donnait du courage à nos Français, et leur permettait de se retirer en bon ordre vers la maison de Saint-Gabriel. »[1]

[1] Voir pour ce récit dramatique le texte de M. Dollier de Casson, P.S.S., dans son *Histoire du Montréal* (1640-1672). J'ai abrégé, mais bien légèrement modifié, les pages originales du premier historien de Montréal.

— Ainsi, dit Perrine d'une voix basse, notre bon M. LeMaître est mort . . . Oh ! mon Dieu ! que de victimes font encore nos ennemis !

— Oui, mon enfant, notre maison de Saint-Sulpice est plongée dans la douleur, et, tout comme dans cette maison, on y pleure . . .

— Et Charlot ?

— Votre frère, avec sa générosité et sa fougue ordinaire de soldat, aida beaucoup aux travailleurs en retraite . . . mais un Iroquois le guettait, paraît-il, ainsi que son Huron. Celui-ci, à un certain moment, s'approcha très près du buisson, où se tenait un ennemi, le fusil tendu. Charlot vit le danger. Il cria au Huron de se garer, mais malheureusement il s'approcha, lui aussi, beaucoup trop près du bois. Et alors . . .

— Et alors ? fit Perrine, haletante, et en posant ses mains qui tremblaient violemment sur le dos d'une chaise.

— Mon enfant . . . fit le Sulpicien alarmé, ne tremblez pas ainsi, je vous en prie.

— Parlez, parlez, cousin Souart, de grâce ?

— Un compagnon de l'Iroquois au guet, le plus excellent tireur de la tribu, m'a-t-on dit, accourait à ce moment. Pour venger l'honneur de son compatriote, il déchargea en un instant tout son fusil sur votre frère. Charlot tomba, atteint au-dessus du poumon droit. Fou de douleur, son serviteur Huron, nonobstant le péril qui l'entourait, le saisit dans ses bras et s'enfuit avec lui, en hurlant de désespoir. Il atteignit

en peu de temps la maison de Saint-Gabriel, où tout de suite, quelques soins furent prodigués au blessé. Ce qui fait, mon enfant, que nous pourrons le conserver . . . plusieurs heures, peut-être.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit Perrine. Quelques heures ! . . . Seulement quelques heures !

Tout à coup, ses larmes jaillirent, lourdes d'abord, puis en se pressant de plus en plus.

M. Souart poussa un soupir de soulagement. Il attendait depuis quelques minutes cette réaction physique chez la jeune femme. Il s'effrayait de la voir si lente à se produire.

Mais l'énergique Perrine, tout en laissant couler ces larmes, agissait, ordonnait tout.

Elle appela Manette. Elle la chargea de préparer la chambre de Charlot « qui avait été blessé », apprit-elle, d'une voix qui faisait mal à entendre. On allait le transporter ici, dans une demi-heure peut-être.

— Et Monsieur André, Madame ? Il dort en ce moment, c'est vrai, mais s'il s'éveillait . . .

Pierrot et Lise se précipitèrent à cet instant dans les bras de leur tante. Ils avaient entendu la dernière phrase de Perrine et savaient que leur père était blessé.

— Maman, maman, cria Lise en pleurant, viens,... allons trouver mon . . . papa . . . mon papa chéri !

— Et j'irai moi aussi, fit Pierrot, qui était tout pâle et serrait les poings pour ne pas éclater en sanglots comme sa sœur.

M. Souart, très ému, se retira près de la fenêtre.

— Mes petits, dit Perrine avec sa douce autorité, non, vous n'allez pas venir avec moi. Tandis que je ramènerai votre papa, vous allez m'aider. Il faut que tout soit prêt, quand j'arriverai. Toi, Pierrot, tu vas aider à Manette à tout ranger dans la chambre de papa.

— Et moi, maman ? demanda la petite fille, en réprimant avec un courage étonnant ses pleurs et ses supplications.

— Toi, ma mignonne, tu vas t'asseoir dans la chambre de l'oncle André, et dès qu'il s'éveillera, tu appelleras Manette.

Tout en parlant, Perrine, aidée de la Normande, mettait une dentelle sur ses cheveux et une mante sombre sur ses épaules. Puis elle se retourna vers le Sulpicien. « Cousin Souart, venez. Ah ! que ne suis-je déjà à l'hôpital . . . »

XXVII

LA FIN DE CHARLOT

La petite Lise avait obéi ponctuellement à Perrine. Elle se tenait assise non loin du malade. Mais bien vite, elle fut reprise par son chagrin. Elle se mit à pleurer, en étouffant avec peine ses sanglots.

Elle sursauta tout à coup. L'oncle André parlait.

— Qui pleure ici ? demanda-t-il.

La petite ne répondit pas, effrayée d'avoir éveillé le malade.

— Qui pleure ? répéta doucement celui-ci.

— C'est moi, oncle André, répondit enfin la pauvre mignonne.

— Moi ? . . . C'est Lise, ce petit » moi «, n'est-ce pas ? Viens près de l'oncle, ma chérie ?

— Je vais aller chercher Manette. Tu es éveillé, Maman a ordonné de l'appeler dès que tu ne dormirais plus.

— Non, non, petite, je veux te parler avant.

Lise s'approcha en essuyant ses yeux où de grosses larmes coulaient malgré elle.

— On a un gros chagrin, mon amour, dit le malade, en pressant la petite fille contre lui.

— Oh ! oui, répondit-elle. Puis, surprise, elle s'exclama : Oncle André, tu me parles comme autrefois. Est-ce que tu es guéri, bien guéri ?

— Oui, petite, l'oncle André sent sa pauvre tête toute revenue.

— Maman en sera heureuse ! oh ! oui, bien, bien heureuse, va. Elle t'aime tant.

— Ta maman, fit le malade, en tressaillant, ta maman, mais elle est . . . morte, mon bébé.

— Ça n'est pas ma vraie maman, non plus.

— Je ne te comprends pas.

— Non ? Eh bien, ma nouvelle maman, je vais te l'expliquer, avant que tu sois malade, elle s'appelait . . . tante Perrine, quoi ! Mais qu'as-tu, oncle ? . . . Tu ne vas pas retomber malade ? . . . Oh ! enlève tes mains sur tes yeux, veux-tu ? J'ai peur.

— Ma petite Lise, dit alors avec effort, André de Senancourt, en dominant le mieux qu'il put son émoi, je ne suis plus malade, ne crains pas. Mais veux-tu répondre à d'autres questions ? Oncle en serait si content.

— Oh ! oui, car sans cela, je suppose, tu seras encore souffrant ?

— Est-ce tante Perrine, dis-moi, mon ange, qui m'a soigné durant ma longue maladie ?

— Oui, oui. Et même, elle ne voulait pas se faire remplacer par petit Père, la nuit. Je les ai entendus discuter. Petit Père grondait.

— Oh ! ma Perrine chérie ! . . . murmurait à voix très basse André de Senancourt. Puis, serrant tout près de lui la petite Lise, il demanda encore :

— Où est tante Perrine, en ce moment ?

La petite, au lieu de répondre, se mit à pleurer.

— Mais, mon amour, qu'y a-t-il ? Dis-le, à l'oncle, car il est guéri, bien guéri, comme tu as dit.

— Petit Père, fit l'enfant, au milieu de ses sanglots, petit Père . . . a été . . . blessé, cet . . . après-midi . . . il va revenir . . . ici . . . tout à l'heure . . . avec tante Perrine. Elle est allée le chercher avec cousin Souart. Manette . . . et . . . Pierrot . . . préparent la chambre. Oncle . . . ne me serre . . . pas ainsi ! Oh ! j'ai peur ! Manette ! Manette ! cria soudain la petite fille.

— Chut ! ma petite fille. Vois, l'oncle va mieux. Il se lève . . . Il va se préparer lui aussi à revoir ton pauvre papa blessé . . .

Manette entrait dans la chambre à ce moment. Elle poussa une exclamation de surprise.

— Monsieur André ! Oh ! Monsieur André ! . . . C'est bien vrai que . . .

— Ne fais pas ces yeux, Manette. Je suis guéri, en effet. Tout s'est replacé dans ma tête malade.

— C'est donc bien vrai, Monsieur André? fit encore la Normande, en joignant les mains.

— Oui, Manette, mais je ne suis pas vaillant encore, vous savez.

— Que la pauvre Madame sera heureuse . . . Mais le malheur, un autre malheur fond en ce moment sur nous. Vous ne savez pas que . . . Oh ! je n'ose parler.

— Manette, je sais tout, ou à peu près. Les pleurs de cette enfant et quelques-unes de mes interrogations m'ont fait comprendre des choses bien tristes . . . Charlot est grièvement blessé . . . Ah ! . . . j'entends du bruit. Allez, allez, Manette. Je vais me jeter sur le divan quelques instants. Je veux penser encore à ces événements. . . Ma pauvre tête est d'aplomb, sans doute, mais elle s'affole encore un peu.

Avec quel soin on avait transporté, puis étendu Charlot dans son lit. Il était conscient. Mais ses yeux étaient fermés, et de temps à autre un gémissement lui échappait. Au pied du lit se tenait le Huron, impassible, les yeux rivés sur Charlot. Assise dans un fauteuil, tout près du blessé, Perrine suivait des yeux le chirurgien qui examinait de nouveau la blessure.

— Eh bien, docteur ? fit-elle en se rapprochant du chirurgien. Celui-ci haussa les épaules, tout en replaçant ses instruments dans sa trousse, puis il se dirigea vers la porte. Perrine l'y suivit.

— Dites-moi la vérité, docteur. Ne craignez rien.

— Madame de Senancourt, votre frère, eh bien, votre frère est entre les mains de Dieu.

— Il est fini, n'est-ce pas ? C'est cela que vous n'osez me dire ?

Le médecin ne répondit pas. Il pressa la main de la jeune femme.

— Je comprends, fit Perrine, en pâlissant.

— Accordez-lui tout ce qu'il demandera, tout, vous entendez, Madame ?

—Oui, docteur. Vous reviendrez ce soir ?

— Vous me ferez demander, si vous le jugez nécessaire. Puis, vous aurez M. Souart. Il ne vous quittera pas cette nuit, m'a-t-il assuré. Au revoir et courage, madame. Et le médecin sortit.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la pauvre Perrine.

Une plainte profonde échappa en ce moment au blessé. Il ouvrit les yeux.

— Perrine ! appela-t-il faiblement.

— Me voici, mon frère. Que veux-tu ?

— Voir mes petits . . . Tu diras adieu à André . . . pour moi . . . Mais . . . mes petits, je veux les voir !

— Tout de suite ?

— Oui . . . cela presse . . . Je ne veux pas qu'ils me voient . . . mourir . . . Pourquoi pleurer, ma sœur ? La mort . . . me réunira à Lise, à . . . l'autre aussi . . . que j'aimais tant . . . Là-haut . . . tous . . . tous . . . nous serons . . . ensemble . . .

— Ne parle plus. Je vais faire tout ce que tu veux.

— Envoie le Huron . . . pour les petits . . . ne me quitte pas . . . toi . . jusqu'à . . . la fin, avec cousin . . . Souart !

Perrine donna des ordres au sauvage, qui sortit immédiatement. Il revint accompagné des enfants.

— Approchez-vous, mes petits, fit doucement la tante Perrine. Mais ne touchez pas au lit . . . La blessure de votre papa est si grave. Il ne faut pas que rien la secoue.

— Je voudrais embrasser petit Père, maman. Oh ! laissez-moi embrasser mon papa chéri, suppliait la petite voix de Lise.

Charlot ouvrit les yeux. Quelque chose comme un sourire passa sur sa figure, et deux larmes glissèrent lentement de ses yeux.

Perrine fit un signe. Les enfants se penchèrent sur le front du blessé. Ils s'agenouillèrent ensuite près de lui. La petite Lise s'empara de la main de son père. Elle la caressa, la baisa, colla sa joue brûlante sur elle.

— Mes petits, mes bien-aimés . . . dit Charlot avec peine . . . Je m'en vais . . . vers votre maman . . . Aimez de tout votre cœur . . . tante . . . Perrine . . . l'oncle André . . . en souvenir de . . . de moi . . . Allez, maintenant !

— Petit Père, souffla tout bas, Lise, laisse-moi rester ici . . . tenir ta main . . . emmène-moi, où tu vas !

— Lise, fit le malade . . . absent . . . présent . . . le papa . . . que tu chéris . . . sera toujours . . . avec toi . . . Toujours ! . . . ne l'oublie jamais ! . . . Perrine, prends ma petite fille, conduis-la . . . à Manette. Reviens . . . tout de suite !

— Petit Père, prononça à son tour Pierrot, je serai brave et bon comme toi . . . toujours ! je le jure !

Charlot regarda longuement son fils, leva la main, puis ferma les yeux. Bientôt, ses plaintes recommencèrent. Le délire fit son apparition.

M. Souart arriva. Les derniers sacrements devaient être reçus. Manette prit à part M. Souart, avant qu'il eût pénétré dans la chambre du malade. Elle le mit au courant de l'état d'André.

— Madame sait-elle la nouvelle ? demanda le Sulpicien.

— Pas encore. Monsieur André voudrait vous voir avant. Cela m'a été facile de tout cacher. Madame m'a ordonné de la remplacer auprès de Monsieur André jusqu'à ce que vous soyez ici. Puis, son pauvre frère ne lui permet pas de s'éloigner un seul instant. Est-ce assez triste tout cela, Monsieur le Curé ? J'en ai le cœur chaviré.

— Nous sommes tous frappés comme vous, en ce moment, je vous assure, ma bonne fille. Allons, je me rends chez le capitaine de Senancourt.

Charlot, hélas ! ne reprit plus connaissance. Il expira, après une dernière absolution de M. Souart, vers minuit, le même soir. Perrine lui ferma les yeux, puis recouvrit son corps d'un drap. M. Souart lui fit signe alors de s'éloigner. Elle le vit s'agenouiller, ainsi que le Huron, qui n'avait point voulu bouger jusque là, sentinelle émouvante demeurée au pied du lit du maître qu'il adorait, et qui était mort, parce qu'il avait voulu le sauver, lui, un pauvre sauvage.

C'est en chancelant et aveuglée par les larmes que Perrine sortit de la chambre, où venait de mourir son frère. Une voix profonde, émouvante l'appela soudain.

— Perrine, ma bien aimée !

La jeune femme porta la main à son cœur. Qui donc ? Oh ! qui donc pouvait lui parler ainsi ? Lentement, elle se retourna. André, son mari, se tenait à la porte de sa chambre, les bras tendus vers elle.

— Perrine, ma bien-aimée ! Oh ! viens, viens à moi ! Comme tu souffres !

Avec un cri, la jeune femme voulut aller se jeter sur le cœur de son mari. Elle défaillit. Manette accourut. Elle aida André à transporter sur le divan la jeune femme. Elle lui bassina le front avec de l'eau fraîche. Le capitaine de Senancourt s'accusait de maladresse.

— La pauvre petite Madame, murmura Manette, n'est pas habituée au bonheur, c'est cela plutôt, Monsieur André. Mais voyez, elle revient à elle. Faites-lui prendre un verre de ce vieux vin, je vous en prie, Monsieur. Je m'éloigne, moi. Si les petits allaient se réveiller . . . Ils ont déjà eu tant de mal à céder à la fatigue . . .

Perrine ouvrit tout grands les yeux et regarda avec surprise, André, agenouillé près d'elle.

—André ! . . . C'est toi !

— Oui, et guéri, guéri par toi, ma bien-aimée, ma femme chérie.

— André, j'ai le cœur . . . le cœur brisé! Mon Dieu! Mon Dieu!

— Prends ce vin pour te réconforter, mon amour... Il le faut . . . Tu me feras plaisir . . . Allons, un effort. Bien !

— André, tes yeux sont navrés . . . comme les miens ! Alors, tu sais ? Qui t'a appris ? . . . Oh ? Charlot . . . Charlot n'est plus . . . Mon cœur se déchire . . . Ce n'est pas possible, dis André ? Charlot, n'est pas mort . . . Ne plus jamais voir mon frère, ne plus l'entendre rentrer chaque soir, m'appeler . . . de sa voix . . . pleine d'entrain. André, pourquoi Charlot m'a-t-il quittée ? . . . Oh ! Charlot, Charlot ! . . .

Et Perrine se prit à sangloter convulsivement. André la prit tout contre lui. Il laissa un moment ce chagrin étouffant s'exprimer. Puis, avec autorité, il prit entre ses mains la figure tirée, pâlie, couverte de larmes.

— Perrine, ma bien-aimée, il faut, tu m'entends, il faut que tu domines ta peine. Pour les petits de Charlot d'abord. Dès demain, ils auront besoin de toi. Puis, un peu pour moi, mon héroïque petite infirmière. Je ne suis pas vaillant . . . Ma chérie, Charlot te parlerait-il autrement que je ne le fais ? . . . Non ! ne t'éloigne pas encore . . . Je t'en prie ? Depuis de longs mois, n'est-ce pas tes bras à toi qui m'enveloppaient ainsi de tendresse . . . Puis, je veux, appuyé sur toi, aller prier un moment près de Charlot . . . Je le puis . . . ne crains rien. Le premier . . . mais de là-haut, hélas ! Charlot doit nous voir ainsi réunis, cœur contre cœur, ma bien-aimée ! Ne l'a-t-il pas mérité ? Ne le désirait-il pas par-dessus tout ?

— Comme tu souffres, toi aussi, . . . André ! Cela te fera du mal cette visite. Attends encore !

— Non ! Songe que je n'ai pu, moi, revoir Charlot vivant . . . répondit-il d'une voix rauque . . . en détournant son regard.

— Nos cœurs sont unis, à l'ombre de quelle douleur !

— Oui, mon aimée, mais ils s'enveloppent aussi de la bénédiction de ceux qui nous ont quittés, qui nous aiment maintenant dans quelle clarté révélatrice ! . . .

Puis, souvenons-nous que Charlot est mort, comme il le désirait. En héros du cœur et de l'action ! Il craignait tant de succomber à quelque maladie, fin moins digne, lui semblait-il, de sa courte existence de soldat, pleine de gestes de vaillance.

— André . . . tu es bon . . . Ah ! comme ta voix me réconforte . . . Mon cœur brisé n'a plus que toi, maintenant, que toi . . . et les petits !

— Le cœur de ma Perrine ! si héroïque, dévoué, tendre, discret, vigilant . . . il y a longtemps que je le voulais tout à moi . . . Dieu en soit béni ! même en ces premières heures de notre grande et commune douleur.

TABLE DES MATIÈRES



	Pages
Avant-propos	7
I — Une entrevue	11
II — L'arrivée du dernier navire	21
III — Le message de la morte	27
IV — Le retour d'André de Senancourt	37
V — Un projet	45
VI — Alarmes	55
VII — Le désir de Charlot	65
VIII — Madame de Repentigny à la rescousse	73
IX — Un petit incident	81
X — Le mariage de Perrine	87
XI — L'accident	95
XII — L'éveil du coeur	109
XIII — Les réflexions de Perrine	117
XIV — La méprise	127
XV — Charlot entre en scène	137
XVI — Un entretien décisif	145
XVII — Les aveux de Perrine	155
XVIII — Perrine apprend la vérité	169
XIX — Chez les d'Ailleboust des Musseaux	177
XX — Les héros de Ville-Marie	185
XXI — Un colis de Québec	191
XXII — André de Senancourt est blessé	199
XXIII — Le blessé revient	209
XXIV — La ruse touchante	219
XXV — Charlot va tourner du blé mouillé	227
XXVI — La tragédie du 29 août 1661	237
XXVII — La fin de Charlot	245

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À MONTRÉAL (CANADA)
LE VINGT ET UN MAI
MIL NEUF CENT QUARANTE

PAR

Thérien Frères
LIMITÉE

POUR LA

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES
LIMITÉE

Printed in Canada.

CONTES - ROMANS - HISTOIRES

Volumes de "Littérature Canadienne"

POUVANT INTÉRESSER NOTRE JEUNESSE

TACHÉ, J.-C. — Les Sablons (Ile de Sable). — Volume in-8, de 164 pages avec illustrations, broché **$0.40**

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous. Au foyer. Causeries historiques. Volume in-12 broché, de 168 pages **$0.40**

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous. Régime français. Causeries historiques. — Volume in-12 broché, de 212 pages **$0.40**

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous. Régime anglais. Causeries historiques. — Volume in-12 broché, de 144 pages **$0.40**

GROULX (Abbé L.) — Une croisade d'adolescents — Volume in-12 broché, 260 pages **$0.50**

GROULX (Abbé L.) — Au Cap Blomidon. — Roman acadien. Volume in-12 broché de 236 pages **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — Les Aventures de Perrine et Charlot. — Volume in-8 broché, 192 pages avec illustrations **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — La Captivité de Charlot. — Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — Charlot à la Mission des Martyrs. — Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — L'Idylle de Charlot. — Volume in-8 broché, 196 pages avec illustrations **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — Perrine et Charlot à Ville-Marie. — Volume in-8 broché, 196 pages, avec illustrations **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — Le coeur de Perrine. — Volume in-8 broché, 256 pages, avec illustrations **$0.75**

DAVELUY, M.-C. — Le Richelieu héroïque. — Volume in-8 broché, 296 pages, avec illustrations **$0.75**

DESROSIERS (Abbé H.) et BERTRAND, C. — Histoire du Canada. — Volume in-12 pleine reliure toile, 500 pages avec illustrations **$0.75**

DUPUY, PAUL. — Les illustrations canadiennes. — Deux volumes, petit in-4 de 144 pages avec illustrations. L'ouvrage complet **$1.00**

TÊTU HENRI (Mgr). — Les Évêques de Québec. Quatre volumes in-12 de 143 pages, chaque volume broché. L'ouvrage complet **$1.00**

MELANÇON, Claude. — Les poissons de nos eaux. — Avec nombreuses illustrations. 2 volumes in-8 brochés. Les 2 volumes 248 pages **$1.00**

MELANÇON, Claude — Charmants voisins. La vie de nos oiseaux. — Volume in-8 broché, 260 pages avec nombreuses illustrations **$1.00**

GROULX (Abbé L.) — Jacques Cartier. La découverte du Canada. — Volume in-12 broché, de 296 pages **$1.00**

BROUILLETTE, Benoit. — La pénétration du Continent Américain par les Canadiens français 1763-1846. Traitants, Explorateurs, Missionnaires. — Volume in-8 broché, de 242 pages, avec plusieurs illustrations et 2 cartes **$1.00**

FAUCHER DE ST-MAURICE. — Contes et récits. (A la brunante, A la veillée). — Trois volumes in-8 de 168 pages, chaque volume avec quelques illustrations, broché **$1.25**

Librairie GRANGER FRÈRES, Limitée,
54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

THÉRIEN FRÈRES, LIMITÉE
MONTRÉAL

Date d'échéance du prêt
Date of return

BNQ
C 000 371 015